LA VIE SPIRITUELLE

N° 439 Mai 1958

SOMMAIRE

LA PENTECOTE

Saint JEAN-MARIE VIANNEY. LE SAINT-ESPRIT..... 467

Voici ce que tout simplement disait, du Saint-Esprit, le saint Curé d'Ars. Ces textes ont été recueillis par M. l'abbé Nodet et doivent bientôt paraître, aux Éditions Xavier Mappus (Le Puy), dans un volume intitulé : Jean-Marie Vianney, Curé d'Ars, sa pensée et son cœur. *Nous remercions l'auteur de nous les avoir communiqués.*

LA PRIÈRE

F. DURRWELL, C.ss.R. LA PRIÈRE CHRÉTIENNE..... 473

Le P. Durrwell, l'auteur de l'ouvrage si remarquable, la Résurrection du Christ, mystère de salut, *ne nous donne pas ici une quelconque synthèse sur la prière. C'est l'Évangile, et particulièrement l'évangile de Jean sur lequel l'auteur, familier du Nouveau Testament, se penche affectueusement, qui lui apporte l'intelligence d'un des titres éminents du Christ. Le Christ est notre temple, le lieu de notre rencontre avec le Père et le lieu où nous devons vivre. De là découlent la nature et les exigences de notre vie de prière.*

GEBHARD-MARIA BEHLER, O. P. LES AIMABLES DEMEURES DU SEIGNEUR 484

Si Jésus est notre Temple, de quelle plus heureuse manière pouvons-nous le dire et le chanter que sur les paroles du psaume 84 qui célèbre la joie d'habiter dans le Temple? Ce que le psalmiste disait encore du Temple de pierre, nous en connaissons maintenant le sens plénier; la nostalgie, la joie et la confiance qu'il chante délivrent dans le Christ toute leur signification et leur profondeur.

A.-M. BESNARD, O. P. LE PSAUME 142..... 509

Si Jésus est notre Temple, celui qui entre en lui trouve en sa prière la vie et la liberté même des enfants de Dieu. Chaque Parole inspirée par l'Esprit devient une source où chacun boit librement et où chacun peut dire ce que l'Esprit lui fait personnellement goûter. Ainsi celui qui prie peut-il, par les beautés qu'il découvre, inviter chacun à entrer, à mieux entendre, à mieux saisir.

J. DELAMARE. PRIEZ AVEC LE ROSAIRE..... 521

Celui qui prie dans l'Esprit de Dieu ne s'arrête pas à une seule formule. Tout ce sur quoi l'Église prie est bon; tout ce qu'elle recommande particulièrement est prière privilégiée. Tel est le Rosaire, le « psautier de la Vierge », une prière simple contre laquelle le démon, ennemi de la simplicité, n'a jamais fini de soulever des objections, mais qui demeure une prière toujours excellente, toujours opportune, et spécialement en cette année mariale.

CHRONIQUES

APOSTOLUS. LETTRE AUX LAÏCS..... 536

Qu'est-ce qu'un prêtre? Qu'est-ce que son sacerdoce? D'où tire-t-il sa signification? Il est bon de le dire et de le redire à ceux qui, ne sachant pas toujours ce qui peut et doit être attendu de lui, ont sur lui trop, ou trop peu, ou d'inopportunes exigences.

ROBERT SPEAIGHT. DU CÔTÉ DE CHEZ NEWMAN..... 540

R. Speaight, l'écrivain et acteur anglais bien connu, nous conduit en une sorte de pèlerinage aux lieux familiers de Newman qui sont, aussi bien, devenus les siens.

L. B. ÉTUDES SUR LE SACERDOCE..... 544

Quelques ouvrages de valeur ont paru ces dernières années sur le sacerdoce. Le P. B. nous en parle à propos des Études sur le sacrement de l'Ordre, *récemment parues.*

P. GRANDIN. CONSTRUIRE L'ÉGLISE AUJOURD'HUI..... 548

Compte rendu du livre du P. Suavet, suivi de quelques réflexions amicales.

A TRAVERS LES REVUES..... 553

LES LIVRES

LA VIE DE PRIÈRE

C. PEPLER, The three Degrees, p. 557 (F. Lepargneur). — M. GASNIER, Les Psaumes, école de spiritualité, p. 558 (M.-F. M.). — B. BRO, Apprendre à prier, p. 559 (M.-L. T.). — D. BARSOTTI, La via del ritorno, p. 560 (P. Franceschini). — F. MOLLAT, Le Seigneur est mon berger, p. 560 (M.-L. T.). — Les prières du jeune chrétien, p. 560 (M. F.). — A. TESSAROLO, Il culto del S. Cuore, p. 561 (P. Franceschini). — L. ANDREWES, The private prayers, p. 561 (I.-H. Dalmais). — Vers toi, Seigneur, p. 562 (F. L.).

Voir p. 1 de publicité la suite de la liste des livres recensés p. 557.

Le Saint-Esprit

Il fallait que la descente du Saint-Esprit vînt fructifier cette moisson de grâces. C'est comme un grain de blé ; vous le jetez en terre : bon ! mais il faut le soleil et la pluie pour le faire lever et monter en épi.

Le Saint-Esprit est une force... c'est lui qui soutenait les martyrs. Sans le Saint-Esprit, les martyrs seraient tombés comme la feuille des arbres.

Sans le Saint-Esprit nous sommes comme une pierre du chemin... Prenez dans une main une éponge imbibée d'eau et dans l'autre un petit caillou, pressez-les également. Il ne sortira rien du caillou, et de l'éponge vous ferez sortir de l'eau en abondance. L'éponge, c'est l'âme remplie du Saint-Esprit, et le caillou, c'est le cœur froid et dur où le Saint-Esprit n'habite pas.

Les sacrements que Notre-Seigneur a institutés ne nous auraient pas sauvés sans le Saint-Esprit. La mort même de Notre-Seigneur nous aurait été inutile sans lui.

Dans le ciel on sera nourri du souffle de Dieu.

En ce monde « le vent » souffle toujours.

Le Saint-Esprit est le conducteur de l'âme ; sans lui, elle ne peut rien. L'âme possédée par lui est comme un raisin d'où sort une liqueur délicieuse quand on le presse. Sans l'Esprit-Saint, l'âme est comme un caillou d'où l'on ne peut rien tirer.

Quand on est conduit par un Dieu de Force et de Lumière, on ne peut pas se tromper.

Pourquoi les saints étaient-ils si détachés de la terre ? Parce qu'ils se laissaient conduire par le Saint-Esprit.

Des enfants en qui le Saint-Esprit réside nous font honte.

Le Saint-Esprit nous fait distinguer le vrai du faux et le bien du mal.

Comme ces lunettes qui grossissent les objets, le Saint-Esprit nous fait voir le bien et le mal en grand.

Avec le Saint-Esprit on voit tout en grand : on voit la grandeur des moindres actions faites pour Dieu, et la grandeur des moindres fautes.

Comme un horloger avec ses lunettes distingue les plus petits rouages d'une montre, avec les lumières du Saint-Esprit nous distinguons tous les détails de notre pauvre vie. Alors les moindres imperfections paraissent très grosses ; les moindres péchés font horreur.

Ceux qui sont conduits par le Saint-Esprit ont des idées justes. Voilà pourquoi il y a tant d'ignorants qui en savent plus long que les savants.

Un chrétien qui est conduit par le Saint-Esprit n'a pas de peine à laisser les biens de ce monde pour courir après les biens du ciel. Il sait faire la différence.

Que c'est beau d'être accompagné par le Saint-Esprit !... Et dire qu'il y en a tant qui ne veulent pas le suivre !

Il s'agit donc de savoir qui nous conduit. Si ce n'est pas le Saint-Esprit nous avons beau faire, il n'y a pas de substance, ni de saveur dans tout ce que nous faisons. Si c'est le Saint-Esprit, il y a une douceur moelleuse... C'est à mourir de plaisir !

Pour l'homme qui se laisse conduire par l'Esprit-Saint, il semble qu'il n'y a point de monde ; pour le monde, il semble qu'il n'y a point de Dieu...

Si l'on disait aux damnés : pourquoi êtes-vous en enfer ? Ils répondraient : pour avoir résisté au Saint-Esprit. Et si l'on disait aux saints : pourquoi êtes-vous au ciel ? Ils répondraient : pour avoir écouté le Saint-Esprit.

Quand le Saint-Esprit veut une chose, elle réussit toujours.

Quand il nous vient de bonnes pensées, c'est le Saint-Esprit qui nous visite.

C'est le Saint-Esprit qui forme les pensées dans le cœur des justes et qui engendre les paroles...

(Le Saint-Esprit) couve les bons désirs dans une âme pure, comme la colombe couve ses petits.

... (les) bons désirs sont le souffle de l'Esprit-Saint qui a passé sur notre âme et qui a tout renouvelé comme ce vent chaud qui fond la glace et ramène le printemps...

C'est le Saint-Esprit qui chasse les brouillards que le démon met devant nous pour nous faire perdre le chemin du ciel.

Quand le Saint-Esprit réside dans nos cœurs, que de bonnes intentions il nous donne mais il faut y correspondre, il faut les suivre.

Mon Dieu, que nous avons besoin que cet Esprit-Saint vienne en nous pour changer notre cœur.

L'homme n'est rien par lui-même, mais il est beaucoup avec l'Esprit-Saint. Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse élever son âme et la porter en haut.

Il y en a qui trouvent la religion ennuyeuse : c'est qu'ils n'ont pas le Saint-Esprit.

Les gens du monde n'ont pas l'Esprit-Saint ou, s'ils l'ont, ils ne l'ont qu'en passant. Il ne s'arrête pas chez eux. Le bruit du monde le fait partir.

Lorsqu'on sent que la ferveur se perd, il faut vite faire une neuvaine au Saint-Esprit pour demander la foi et l'amour.

Il faut demander souvent, le long du jour, les lumières du Saint-Esprit. Oh ! que nous en avons besoin pour connaître notre pauvre misère !

Ceux qui ont le Saint-Esprit ne peuvent pas se sentir tellement ils connaissent leur pauvre misère. Les orgueilleux sont ceux qui n'ont pas l'Esprit-Saint.

C'est le Saint-Esprit qui met le feu et les bonnes œuvres partent.

Le Saint-Esprit est comme un jardinier qui travaille notre âme... Le Saint-Esprit est notre « domestique ».

Nous n'avons qu'à dire oui, et à nous laisser conduire.

Ceux qui ont le Saint-Esprit ne produisent rien de mauvais, tous les fruits du Saint-Esprit sont bons.

Comme les peines de ce monde sont douces avec le Saint-Esprit!

Sans l'Esprit-Saint, nous sommes comme un homme estropié privé du mouvement de ses membres. Avec l'Esprit-Saint, nous avons la force et le mouvement. Il n'y a que l'Esprit-Saint qui puisse élever l'âme et la porter en haut.

Il faudrait dire chaque matin : « Mon Dieu, envoyez-moi votre Esprit qui me fasse connaître ce que je suis et ce que vous êtes. »

Quand on a le Saint-Esprit le cœur se dilate, il se baigne dans l'amour divin.

Une âme qui possède le Saint-Esprit goûte une saveur dans la prière, qui fait qu'elle trouve toujours le temps trop court; elle ne perd jamais la sainte présence de Dieu. Son cœur devant notre bon Sauveur au Saint-Sacrement de l'autel est un raisin sous le pressoir.

Comme une belle colombe blanche qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, le Saint-Esprit sort de l'Océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume de l'amour...

Le Saint-Esprit repose dans une âme pure comme sur un lit de roses.

Le Saint-Esprit repose dans les âmes justes comme la colombe dans son nid.

Il sort d'une âme où réside le Saint-Esprit une bonne odeur, comme celle de la vigne, quand elle est en fleur.

SAINT JEAN-MARIE VIANNEY.

LA PRIÈRE CHRÉTIENNE

A TOUT lecteur attentif au symbolisme et sensible à des procédés de suggestion et d'évocation, le quatrième évangile ne tarde pas à révéler son intention de montrer dans le Christ le centre cultuel du nouveau peuple de Dieu.

La vie de Jésus se déroule, à l'encontre du récit des synoptiques, presque entièrement en Judée, dans l'orbe sacré du Temple et les faits racontés sont presque tous datés d'une fête liturgique. Jésus annonce l'abolition du culte ancien, tant à Sion que sur le Mont Garizim, et l'inauguration d'un culte en esprit et en réalité.

I. Jésus, Temple du peuple chrétien

DU peuple nouveau, Jésus est le Temple. En venant dans ce monde, le Verbe a érigé parmi les hommes la vraie demeure de Dieu. *Le Verbe s'est fait chair et il a dressé sa Tente parmi nous et nous avons vu sa gloire* (Jn 1, 14). Jadis Dieu avait dressé sa tente dans le camp des Hébreux et il avait demeuré dans son peuple. Au milieu du peuple nouveau habite le Christ, tabernacle de Dieu parmi les hommes. Et comme jadis la gloire de Dieu, pareille à un nuage de lumière, avait reposé sur la tente, signe de la présence et de la sainteté de Dieu, ainsi nous avons vu la gloire couvrir le Christ.

Le livre de la Genèse avait raconté que Jacob, en fuite devant

son frère, s'était endormi en un lieu du nom de Béthel, c'est-à-dire la Maison de Dieu, et avait vu en songe le ciel s'ouvrir au-dessus de lui et une échelle reliant ciel et terre, sur laquelle montaient et descendaient les anges de Dieu. A son réveil, il s'était écrié : « Vraiment ce lieu est redoutable, c'est ici (Béthel) la maison de Dieu et la porte du ciel! »

Quand Jésus monte des bords du Jourdain à Cana en recrutant ses premiers disciples, Nathanaël, étonné d'être déjà connu de lui, s'écrie : « Tu es le Christ, le Fils de Dieu! » Et Jésus de répondre : *Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois. Tu verras mieux encore.* Et il ajoute : *En vérité, en vérité je vous le dis : Vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme* (Jn 1, 50, s.).

En évoquant le songe mystérieux, Jésus veut sans doute suggérer la conclusion qu'en avait tirée le patriarche : « Vraiment ce lieu est redoutable! » Jésus est la maison de Dieu et c'est en ce lieu que s'ouvre aux hommes la porte du ciel.

Quelques semaines plus tard, Jésus chasse les vendeurs du Temple. Les prêtres lui en demandèrent compte : « De quel droit fais-tu la police dans le Temple? » Jésus répliqua : *Détruisez ce Temple et en trois jours je le rebâtirai.*

Que les Juifs détruisent leur temple, la maison terrestre de la prière, bâtie de pierres, que profanait la présence des vendeurs. Ils ne tarderont pas à la détruire. Quand Jésus fut mis à mort, le voile du sanctuaire se déchira, le mystère du Temple était éventé, Dieu délaissait sa maison terrestre. *Voici que votre maison vous sera laissée déserte* (Mt 23, 38). Symbole de l'économie ancienne, ce temple matériel avait partie liée avec le corps terrestre du Christ, autour duquel gravitait tout le peuple de l'Ancien Testament. Quelques années plus tard, il croulera pour toujours : « Détruisez ce Temple. »

Le troisième jour, ce temple tout à coup resurgit au milieu du peuple de Dieu. *En trois jours je le rebâtirai.* Il parlait de son corps de gloire.

Au jour de Pâques, le corps du Christ est devenu le temple du peuple nouveau, lieu de son rassemblement et lien de son unité, l'habitacle de la gloire où la multitude se recueille en Dieu, contemple la face de Dieu et écoute sa parole. C'est là qu'elle vient

offrir le sacrifice de louange et d'expiation, qu'elle adore et supplie.

Jadis les Juifs priaient dans un temple de pierre à Jérusalem. Mais l'heure est venue où les vrais adorateurs adorent dans l'esprit et dans la réalité, dans le Christ de gloire, vrai temple de la sainteté divine, et dans l'Esprit de Dieu, suprême réalité et divine sainteté, qui a rempli le Christ au matin de Pâques.

Dès son origine, le corps du Christ était consacré dans l'onction de l'Esprit. Mais « l'heure de Jésus », l'heure de l'inauguration du Temple, ne sonna que dans la mort et la résurrection, lorsque Jésus quitta notre existence profane et fut vivifié dans l'Esprit, qui est la sainteté de Dieu et son ouverture infinie. Alors s'ouvrirent les portes du temple, pour accueillir les adorateurs nouveaux.

De ce temple, plus jamais ils ne sortiront. Ils ne cesseront jamais d'être « dans le Christ » et le Christ sera pour toujours un temple. Même dans la cité céleste, c'est dans l'Agneau, dans le Christ de la mort et de la résurrection, que se révélera la gloire, que se réuniront les fidèles pour la contemplation et pour l'amour de Dieu : *Je ne vis pas de temple, car son temple c'est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, ainsi que l'Agneau. La ville n'a pas besoin du soleil, ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'illumine, et son flambeau c'est l'Agneau* (Ap 21, 22, s.).

II. Un peuple en prière

Le Christ est le principe de l'existence et de la vie du chrétien. Et puisque Jésus est un temple, la maison de Dieu parmi nous, dont il est dit qu'elle est une maison de prière (Mt 21, 13), c'est dans un temple que vivent les chrétiens et leur devoir est de prier. La fidélité à la prière est pour eux fidélité au christianisme. Car ils sont chrétiens par le baptême, et, par le baptême, ils sont dans le Temple de Dieu.

C'est pourquoi l'Église est dans le monde un grand chœur de prières ; la vie d'un chrétien ne peut jamais être profane (pro-fane,

se déroulant hors du sanctuaire), elle est tout entière vouée au culte. Une prière presque continuelle fut, dès l'origine, la caractéristique des chrétiens[1], et de nos jours encore, dans certains pays de missions, quand un homme devient chrétien, on dit qu'il commence à prier.

Ce peuple porte le même nom que l'assemblée des fidèles réunie dans la prière (ekklesia) ; on l'appelle Église, car il est une assemblée de prière.

L'Église a conscience que la prière perpétuelle est pour elle une nécessité de nature. Elle entend dans son propre cœur la parole du Seigneur écrite dans l'Évangile : *Il faut toujours prier et ne s'en lasser jamais* (Lc 18, 1). Parce qu'elle est, par la plupart de ses fidèles, encore engagée dans les soucis de ce monde, elle dégage certains d'entre eux des préoccupations terrestres et les voue tout entiers à la prière.

Nous devons tous tendre à cet idéal de prière. Nous sommes unis par le fond de nous-mêmes au saint corps du Christ, depuis le baptême, et nous sommes dans le Temple. Mais à la surface de nous-mêmes, nous nous distrayons en mille occasions de ce recueillement de notre être dans le Christ. Notre intelligence et notre volonté, encore insuffisamment saisies par le Christ et fixées en lui, s'égarent souvent à suivre des intérêts purement terrestres et, par ces facultés, le chrétien peut, en son fond même, se détacher du Christ. La prière, elle, rassemble nos facultés dans le Christ ; elles les rappelle à l'intérieur du Temple et réalise l'unité de notre personnalité chrétienne. Par notre prière, qu'elle soit hymne de louange ou le pauvre cri de notre nécessité, l'humble demande du pain pour l'âme et le corps, se parfait et s'achève la grâce de notre baptême, le mystère de notre identification au Christ : *Ils ne seront à eux deux qu'une seule chair* (Ép 5, 31), avait dit l'apôtre, comparant l'union du

1. « L'idéal de la vie chrétienne était une perpétuelle communion avec Dieu, entretenue par une prière aussi fréquente que possible. Un chrétien qui n'aurait pas prié tous les jours, et même à diverses reprises, n'eût pas été un chrétien » (Mgr Duchesne, *Les Origines du culte chrétien*, 5e éd., Paris, 1925, p. 467).

Christ et de l'Église à celle de deux époux. Grâce à la prière, le Christ et l'Église n'ont qu'une même voix, une seule parole : *Erunt duo in voce una*[2].

« Deux dans un même corps », dans celui du Christ auquel l'Église est identifiée. « Deux dans une même parole », dans celle du Christ, que l'Église prononce en lui. Quand on sait que le Christ est la Parole même, on mesure à quelle profondeur prend racine la prière chrétienne.

Le Verbe de Dieu, expression personnelle de la perfection divine, a toujours été la louange du Père. « En prenant la nature humaine, il avait importé dans cette terre d'exil cette hymne qui de tout temps se chantait dans les demeures éternelles » (Enc. *Mediator Dei*). Mais son séjour sur terre n'avait encore été que la première étape de l'incarnation. Jésus était seul alors, un homme à côté des autres, et sa prière filiale n'était prononcée qu'en lui-même. A partir de sa mort et de sa résurrection, l'incarnation s'est élargie, la grâce filiale s'est étendue sur d'autres hommes, et avec elle la divine prière. Le grain solitaire, enterré et ressuscité, est devenu un peuple nombreux, un épi lourd du poids des nations et de leur prière innombrable.

Cette prière des fidèles, prononcée dans l'intérieur du Christ, Jésus l'appelle *la prière en son nom.*

On ne prie pas encore au nom de Jésus, dès lors qu'on se recommande de lui : « Par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Dans l'Écriture, le nom désigne la personne et l'expression « prier au nom de Jésus » est toute proche de la formule paulinienne « dans le Christ » qui exprime l'intime communion du Christ et des fidèles. La prière au nom de Jésus jaillit de ce fond de l'âme où le chrétien est mystérieusement identifié au Christ, de cette mutuelle compénétration dont Jésus avait parlé après la cène. La promesse : *Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai* (Jn 14, 13) ne se distingue pas de cette autre : *Si vous demeurez en moi..., vous demanderez ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez* (Jn 15, 7).

Jésus constate : *Jusqu'ici vous n'avez encore rien demandé en mon nom* (Jn 16, 24). Comment l'auraient-ils fait ? L'union du

2. Saint Augustin, *In Ps.* 61, 4.

Christ et des siens en un seul corps ne devait se réaliser que dans la gloire de la résurrection.

Cette prière dans le Christ est *toujours exaucée*. Lorsque Salomon célébra la dédicace du temple de Jérusalem, il demanda que soit exaucée toute prière prononcée dans cette maison (1 R 8, 27-53). La veille d'inaugurer le temple du Nouveau Testament, Jésus promet que sera exaucée toute prière faite dans ce sanctuaire : *Mon Père vous donnera tout ce que vous demanderez en mon nom* (Jn 15, 10). « Ma maison est une maison de prière, est-il dit dans la messe de la Dédicace. Qui prie en elle reçoit, qui cherche trouve, et à celui qui frappe on ouvrira. »

Pourquoi la prière chrétienne est-elle exaucée ?

Parce qu'une prière dans le Christ est bonne. Il y a des églises priantes, par toutes les pierres de leurs murs, par leurs colonnes et leurs voûtes, par tout le mystère qui les imprègne. Le Christ est si pénétré d'humilité, de recueillement, d'amour : un sanctuaire qui adore et nous entraîne dans sa prière. Il nous introduit dans la vraie méthode de prière, celle qui nous fait adopter une attitude d'enfant et nous fait dire : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Une prière dans le Christ ne peut être que filiale. Comment, dès lors, pourrait-elle essuyer un refus, faite dans le sein du Père, dans le Fils que le Père ne peut pas refuser d'entendre sans se mettre en contradiction avec lui-même.

III. La prière chrétienne, liturgie pascale

Elle est bonne enfin cette prière, elle est exaucée, parce que, prononcée dans le Christ, elle prolonge son sacrifice *d'agréable odeur* (Ép 5, 2).

Le chrétien ne peut pas être « dans le Christ » sans communier au mystère de la rédemption. Car le Christ de notre vie chrétienne est pour toujours fixé dans la plénitude de ce mystère, dans sa mort, en laquelle est la glorification ; et toute action chrétienne est une communion à ce mystère.

Le temple de la prière nouvelle est le corps du Christ ressuscité le troisième jour, — « et moi, en trois jours, je le rebâtirai » — le corps marqué par les cinq plaies de sa perdurable immo-

lation. Jusqu'au ciel, le temple des fidèles est l'Agneau pascal, que saint Jean a vu debout et cependant immolé (Ap 5, 6). C'est là que le fidèle rencontre Dieu, l'adore et le prie, dans le corps meurtri et glorifié du Christ qui, au dire de l'Écriture, est *la voie neuve et vivante* (Hé 10, 20) de notre accès auprès de Dieu[3].

La prière chrétienne a été entonnée par le grand cri poussé par le Christ à la neuvième heure du Vendredi Saint. Elle prend son départ dans l'instant où, quittant son existence terrestre, Jésus entre dans le sein du Père, en cet instant où le désir du Christ, sa recherche du Père et de son secours, atteignent leur sommet et reçoivent leur exaucement dans l'étreinte glorifiante du Père.

Dans cet instant est née l'Église et elle ne cesse d'y naître, sans jamais en sortir. Dans cet instant est née la prière de l'Église, et elle ne cesse d'y naître, sans jamais en sortir. Elle étend à travers l'espace et le temps la prière suprême du Christ dans l'instant de la rédemption : *Abba, Père, entre tes mains je remets mon âme.*

Quelle qu'elle soit, humble supplication ou hymne de louange, la prière du chrétien est une communion à l'acte rédempteur par lequel le Christ s'est ouvert au Père et fut comblé par lui. Souvent bien intéressée, elle est cependant toujours un don de soi à Dieu au moins en germe, et c'est dans la pâque du Christ que le chrétien meurt à soi et se livre à Dieu. La prière appartient à la grande liturgie sacrificielle du Christ qui constitue le mystère de l'Église.

Elle fait ainsi de nous de plus en plus des chrétiens. Elle achève de nous baptiser dans le Christ, nous plongeant davantage dans sa mort et sa résurrection. Elle nous maintient à travers la journée dans le rayonnement de la célébration eucharistique, où nous nous unissons au Christ dans sa mort et dans sa gloire.

Parce qu'elle est prononcée dans le Christ rédempteur, dans sa mort et dans sa gloire, notre prière connaît tous les accents

3. Dans leurs églises bâties en forme de croix, les fidèles du Moyen-Age voyaient l'image du Christ immolé.

de la détresse humaine et les joies du triomphe de Pâques.

Elle est souvent douloureuse, une prière qui s'élève du fond de l'angoisse : « Des profondeurs j'ai crié vers vous, Seigneur » ; une prière pénible par elle-même, une prière au désert, aride et désolée. Tant que nous sommes sur terre, que notre mort n'est pas consommée, c'est dans la douleur que nous nous unissons à l'immolation du Christ.

Ne nous étonnons pas de nos dégoûts. Cette prière désolée est celle du Christ, la prière tragique de sa déréliction et de sa mort : *Dans les jours de sa chair, il a multiplié prières et supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort avec un grand cri et des larmes* (Hé 5, 7).

Mais les accents de la douleur sont submergés par une *joie* puissante, la joie des exaucements, de la rédemption accomplie, car déjà la mort est absorbée dans la victoire, déjà les chrétiens chantent le cantique des rachetés (Is 26), leur prière est une liturgie de Pâques. Au milieu de la mort, ils disent : *Resurrexi et adhuc tecum sum.* Leurs psaumes les plus poignants s'achèvent dans le *Gloria Patri* de la reconnaissance ; les appels au secours, les *Kyrie eleison* répétés jusqu'à ce qu'il ait pitié et qu'il vienne, sont portés par une intense jubilation et toute prière se repose sur la certitude de l'*Amen.*

Car la prière des chrétiens est prononcée dans le Christ exaucé : ils prient dans la mort du Christ et dans sa glorification, en l'instant du besoin et du désir parvenus à leur sommet, et de la rencontre avec le Père en qui tout besoin est comblé et tout désir.

Qu'ils rendent grâce ou qu'ils supplient, ils prient exaucés ; car ils prient dans le Christ comblé par la gloire de Dieu ; ils prient dans l'Esprit-Saint (Rm 8, 15), le don substantiel qui leur est accordé.

Ainsi la prière est un signe de rédemption, et l'action de grâces vient toujours se mêler à la supplication : *N'entretenez aucun souci..., par la prière et la supplication pénétrées d'action de grâces, présentez à Dieu vos demandes* (Ph 4, 6).

Signe d'un exaucement initial, d'une rédemption qui se manifeste déjà en nous, c'est encore la prière qui nous achemine vers la plénitude du salut, car le Christ rédempteur, dans lequel nous

prions, est la route (Jn 14, 6) en même temps que le temple. Sa Pâque, à laquelle prend part notre prière, est un mouvement, parvenu dans le Christ au sommet et au terme de son effort, et qui nous y conduit. La prière est par elle-même la promesse de son exaucement : elle est en nous le mouvement qui porte le Christ dans le sein du Père.

Il est donc grand le mystère de la prière chrétienne, le mystère du Christ et de l'Église qui se joignent comme deux mains, dans l'unique prière du sacrifice rédempteur. S'il est vrai que toute chose trouve dans le Christ pascal son unité et son achèvement, que tout a été créé pour lui (Col 1, 16), il est vrai aussi que « tout a été créé pour la prière »[4]. Car le Christ rédempteur est un temple, sa pâque est une prière, et notre prière est prononcée dans ce temple et dans cette pâque. Tout est créé pour le Christ de gloire, tout est créé pour la prière.

Il nous faut aimer la prière, comme nous aimons le corps du Christ, car c'est à lui qu'elle nous unit; comme nous aimons sa mort et sa résurrection, car c'est à elles qu'elle nous fait communier. Et nous devons croire à la prière et à sa puissance de salut, comme nous croyons que le Christ est le Fils bien-aimé et qu'il fut, dans sa mort, reçu dans la gloire de Dieu.

Bien folle est notre insouciance, quand nous entrons dans la prière comme en un lieu sans mystère, alors que Jacob s'était écrié à Béthel : « Vraiment ce lieu est redoutable »; alors que Moïse dut enlever ses chaussures pour s'approcher du buisson ardent. A l'entrée des maisons terrestres de la prière, l'Église présente aux fidèles l'eau lustrale pour qu'ils « se sanctifient » avant d'accéder à la prière. Elle leur demande de se recueillir dans la confession de leurs péchés avant de monter à l'autel du sacrifice. Or c'est par chacune de nos prières que nous entrons dans le temple, dans le vrai temple, que nous montons à l'autel du seul sacrifice du Christ. Le recueillement, la dévotion (c'est-à-dire le don de soi) sont inhérents à la prière chrétienne.

Même en dehors du temps de prière et par son propre poids,

4. Saint François de Sales, cité par H. Brémond, VII (*La métaphysique des saints*, I), 40.

le chrétien est entraîné dans le recueillement. Élevé au-dessus des choses terrestres, Jésus en croix ne pensait plus qu'à l'œuvre de la rédemption ; et, après avoir prié pour les bourreaux, exaucé le larron, donné la Mère au disciple, son esprit se détacha même des hommes à sauver, pour se concentrer sur le Père. Il n'avait plus alors à se préoccuper d'eux ; il lui suffisait de se livrer à Dieu pour que les hommes fussent sauvés.

Et recueillant son âme tout entière, il l'avait placée dans les mains du Père.

L'Église est née dans ce silence du Christ, au sommet de sa prière, dans l'instant où il est saisi tout entier par le Père. Chaque fidèle est plongé, est baptisé, dans ce recueillement suprême. C'est là que vit l'Église, c'est là que nous sommes chrétiens. Le recueillement est la patrie des chrétiens.

IV. Un sacrement de la prière

« MAÎTRE, apprenez-nous à prier », avaient demandé les apôtres, et le Maître les exauça. Il leur apprit d'abord le « Notre Père » et plus tard il leur donna un sacrement de la prière : le sacrement de son corps.

L'eucharistie rassemble les chrétiens de tous les temps dans la prière du Christ. Elle place le temple visiblement au milieu d'eux, le saint corps du Christ. Elle appelle à la prière et elle la facilite, car elle n'est pas que le temple, elle en est aussi la porte ouverte, car elle est le sacrement du saint corps, c'est-à-dire sa présence et le moyen de notre union avec lui : le sacrement de la prière chrétienne.

Depuis la mort et la résurrection du Christ, seul est agréé un culte en esprit et réalité. Mais la mort des fidèles et leur résurrection étant incomplètes, ils ont encore besoin d'un culte sensible. Le sacrement rend le corps du Christ, temple céleste, présent au milieu du peuple, visible et tangible. Grâce à cette présence en elles, même des maisons de pierre deviennent sanctuaires du vrai culte, lieux de prière en esprit et réalité.

Chaque dimanche, en cette fête hebdomadaire de Pâques, l'eucharistie rassemble le peuple chrétien et alors se révèle le

mystère invisible de l'Église : elle est une assemblée dans le corps du Christ, sur la montagne de sa mort et de sa résurrection ; elle est le Christ et son mystère pascal s'étendant sur la foule des hommes. Alors il apparaît aussi qu'elle est une assemblée de prière, qui prie dans le Christ, dans sa mort et dans sa résurrection.

La messe est la prière typique de l'Église. Elle dévoile le mystère de toute prière, car c'est toujours dans le Christ que nous prions et dons son sacrifice pascal. Par chacune de nos prières, nous nous unissons au même mystère que nous célébrons dans la messe.

Toute âme chrétienne a conscience des valeurs de prière contenues dans ce sacrement. D'instinct elle donne à la messe la primauté parmi toutes les prières. Quand elle a reçu le corps du Seigneur, elle aime encore s'attarder dans la prière, en ces minutes privilégiées d'une présence plus tangible dans le temple de Dieu ; elle contemple le Dieu qui habite en ce lieu et, sans remuer les lèvres, converse avec lui.

Déjà la seule présence eucharistique, dans les tabernacles, possède des richesses de prière qu'il convient d'utiliser. La présence sensible parmi nous du foyer de toute prière ne peut pas être sans efficacité. Elle est une présence de sacrement, une présence de grâce opérante, agissant sur tout homme humble et croyant.

Pour exhorter à la prière les fidèles de Magnésie, saint Ignace d'Antioche écrit « Accourez tous pour vous réunir, comme dans un seul temple, comme autour d'un seul autel, en l'unique Jésus-Christ, qui est sorti du Père et qui est en lui l'unique, et qui est allé vers lui » (*Ad Magn.*, 7). C'est ainsi que nous sommes chrétiens et c'est ainsi que nous prions : par notre présence dans le Temple, par la communion à l'autel du seul sacrifice. Dans le Christ et en communion avec lui qui meurt et ressuscite, nous allons au Père.

Le mystère de la prière chrétienne est celui même de la vie chrétienne.

Fidélité à la prière, fidélité à notre christianisme.

F. Durrwell, C.ss.R.

LES AIMABLES DEMEURES DU SEIGNEUR

Psaume 84

PARMI les poèmes du psautier qui font les délices de l'âme éprise de Dieu, le psaume *Quam dilecta tabernacula tua...* occupe incontestablement une place de choix. En effet, composé par un « fils de Coré » avec un art poétique exquis, il exprime de façon admirable l'élan de l'âme qui aspire vers Dieu et ses saintes demeures. Il est étroitement apparenté aux psaumes 42-43 (qui ne forment en réalité qu'un seul et même chant), et il y a des chances pour que l'auteur (encore un « fils de Coré ») soit le même.

La nostalgie du Temple est la note dominante de ce dernier chant; éloigné du sanctuaire et de ses fêtes, le poète s'efforce de chasser la tristesse de son âme en lui adressant, par trois fois, ce splendide refrain :

> Pourquoi es-tu abattue, ô mon âme,
> pourquoi gémis-tu en moi?
> Espère en Dieu : je le louerai encore,
> le salut de ma face et mon Dieu (Ps 42, 6, 12; 43, 5).

Dans le psaume 84, au contraire, c'est la joie qui l'emporte : joie d'être près de Dieu, dans le rayonnement de celui qui, résidant à Sion, est à la fois « Soleil et bouclier » (v. 12). Dans les deux poèmes, le fils de Coré manifeste une propension à mêler les êtres et les phénomènes de la nature à ses sentiments inti-

mes [1] : dans le premier, la biche assoiffée est l'image de son âme qui a soif de Dieu ; et les cascades retentissantes des sources du Jourdain rappellent au poète les épreuves qui ont fondu et qui ne cessent de fondre sur son âme. Dans le second, il éprouve une sainte envie à l'égard de l'hirondelle qui a déposé ses petits près des autels du Seigneur des armées et qui peut accéder au Temple autant qu'elle le veut.

Si l' « Oint de Yahwé » du verset 10 désigne le roi de Juda (cf. 1 S 26, 9, 11, 16), le psaume est à dater de l'époque monarchique : le pèlerin aura peut-être prié pour Ézéchias (époque d'Isaïe, VIII[e] siècle), ou bien pour Josias (époque de Jérémie, fin du VII[e] siècle); ces deux rois avaient fait de grands efforts pour rétablir le culte de Yahwé et la liturgie du Temple de Jérusalem dans leur ancienne pureté.

On distingue aisément trois strophes : la première exprime la nostalgie du Temple, la deuxième chante le bonheur de ceux qui s'y rendent en pèlerinage, la troisième est une prière confiante :

1. *Nostalgie du Temple* (2-4).

Combien sont aimables tes demeures,
Yahwé des armées!
Mon âme soupire, oui, elle se consume
après les parvis de Yahwé.
Mon cœur et ma chair crient de joie
vers le Dieu vivant.
Même le passereau trouve une maison,
et l'hirondelle un nid
où elle dépose ses petits :
Près de tes autels, Seigneur des armées,
mon Roi et mon Dieu!

2. *Bonheur des pèlerins* (5-8).

Heureux ceux qui habitent ta maison,
qui peuvent te louer sans cesse.
Heureux les hommes dont la force est en toi,
qui ont à cœur les chemins (sacrés)!

1. Cf. J. Calès, S.J., *Le livre des Psaumes*, 2[e] éd., Paris, Beauchesne, 1936, vol. II, p. 97.

Traversant la vallée des Larmes,
ils la changent en un lieu (plein) de sources,
que la première pluie couvre de bénédictions.
Ils marchent avec une vigueur croissante :
ils verront le Dieu des dieux à Sion.

3. *Prière confiante* (9-13).

Yahwé, Dieu des armées, écoute ma prière,
prête l'oreille, Dieu de Jacob!
Vois, ô Dieu, notre bouclier,
regarde la face de ton Oint!
Car mieux vaut un jour dans tes parvis
que mille (ailleurs);
Je préfère me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu
plutôt que d'habiter les tentes de l'impiété.
Car Yahwé Dieu est soleil et bouclier,
Yahwé donne grâce et gloire.
Il ne refuse aucun bien
à ceux qui marchent dans la droiture.
Yahwé des armées,
heureux l'homme qui a confiance en toi!

A l'exposition du texte (I) nous ajouterons quelques considérations spirituelles sur les « demeures » du Seigneur (II).

I

Exposition du psaume

Le premier verset du texte hébreu contient le titre :

(*Psautier*) *du maître du chœur. Sur* (*l'air*) *:* « *Les pressoirs* ». *Des fils de Coré. Psaume* (v. 1).

Notre traduction donne le texte tel que l'ont lu et compris les anciennes versions : « Sur (la mélodie) : Les pressoirs »[2],

2. En hébreu *ghittôth*, pluriel de *gath* (pressoir), d'où « Geth-šemani(m) » (pressoir d'huile).

c'est-à-dire selon la mélodie d'un chant qui commençait « Les pressoirs » ; ou bien selon la mélodie des chants des pressoirs, à savoir des chants de vendange (en effet, la fête des Tabernacles, une des trois grandes fêtes pour lesquelles on allait en pèlerinage à Jérusalem, tombait en automne, au temps de la vendange).

Le texte hébreu des Massorètes [3] : « Sur la ghittienne » peut signifier soit la *mélodie* de Gath (ville de la Philistie où David avait séjourné), soit, comme suggère le Targum, la *harpe* de Gath . à chanter avec l'accompagnement de la harpe que David aurait emportée de Gath... (même indication dans le titre des psaumes 8 et 81).

Les « fils de Coré » sont une famille, très renommée, de Lévites et de chantres, auteurs de plusieurs psaumes [4] qui sont parmi les plus beaux du psautier et se distinguent notamment par un grand amour de la Ville Sainte et du Temple.

1. *Nostalgie du Temple.*

C'est par une exclamation débordante d'admiration et d'amour que le psalmiste prélude :

> *Combien sont aimables tes demeures,*
> *Yahwé des armées!* (v. 2).

Notre poète, tout pénétré de la lecture et de la méditation des livres saints, s'est sans doute inspiré du cri de surprise poussé par Balaam devant le spectacle grandiose du campement des Israélites dans le désert :

> Combien sont belles tes tentes, Jacob,
> tes demeures, Israël! (Nb 24, 5).

Se sentant dépassée par la beauté de la réalité divine qu'elle contemple, l'âme se sert volontiers des exclamations « Oh! » et

3. Ils lisent *ghittîth*, adjectif féminin dérivé de *gath* (la ville de Gath).
4. Ps. 42-43, 44-49, 84-85, 87-88.

« Combien! ». « Chaque fois qu'elle les prononce, elle donne à entendre que ses sentiments intérieurs sont beaucoup plus profonds qu'elle ne peut l'exprimer par le langage[5]. »

Quiconque désire sincèrement l'intimité de Dieu doit commencer par aimer et fréquenter l'endroit où Dieu demeure. L'Épouse du Cantique demande à celui dont elle cherche l'amour :

> Dis-moi donc, toi que mon cœur aime :
> Où mèneras-tu paître le troupeau,
> où le mettras-tu au repos, à l'heure de midi? (Ct 1, 7).

Pour saint Jean et saint André, la question timide et discrète · « Rabbi, où demeures-tu? » (Jn 1, 38) a été le tout premier début de leur amitié avec Jésus.

Le pluriel « tes demeures » désigne les différents édifices dont se composait le Temple : le Saint des Saints, le Saint, les parvis, les cours, les nombreuses chambres et dépendances.

L'appellation « Seigneur des armées » se rencontre quatre fois dans notre poème : c'est qu'elle était chère à son auteur. Yahwé commande à la fois les armées d'Israël (1 S 17, 45), celle des astres (Is 40, 26), et celles des anges (1 R 22, 19) : il est le Dieu tout-puissant. La version grecque des Septante a donc raison de traduire souvent *Yahwé Sebâ'ôth* par « le Seigneur tout-puissant »[6].

> *Mon âme soupire, oui, elle se consume*
> *après les parvis de Yahwé* (v. 3 *a*).

C'est une véritable nostalgie que le psalmiste éprouve pour les parvis de Yahwé. En effet, dans la Genèse (31, 30), nous rencontrons le même verbe hébreu (traduit ici par « elle soupire ») désignant la nostalgie de la patrie. Laban dit à Jacob, parti pour regagner la terre de Canaan : « Maintenant, tu es donc parti, parce que *tu languissais* après la maison de ton père. » Pour le fils de Coré, la « maison de son Père » est le Temple de Jéru-

5. Saint JEAN DE LA CROIX, *La vive flamme d'amour*, str. 1re, vers 1er, début, trad. P. Grégoire, Éd. du Seuil, p. 914.
6. Κύριος Παντοκράτωρ.

salem; c'est vers cette « patrie » que son âme soupire, « voire se consume ».

Les « parvis de Yahwé » sont les cours sacrées dont le sanctuaire était précédé ; les simples fidèles ne pouvaient pas pénétrer dans le Saint, et encore moins dans le Saint des Saints : ils devaient rester dans les parvis.

L'ardent désir de la maison de Dieu est un thème favori des psalmistes :

Comme la biche soupire
après les courants d'eau,
Ainsi soupire mon âme
après toi, (mon) Dieu.
Mon âme a soif de Dieu,
du Dieu vivant;
Quand pourrai-je aller et voir
la face de Dieu ? (Ps 42, 2-3).

Il est *une* chose que je demande à Yahwé,
la chose que je cherche,
C'est d'habiter la maison de Yahwé
tous les jours de ma vie (Ps 27, 4).

Le seul souvenir de ce Dieu qui réside dans le Temple remplit le psalmiste de joie (v. *3 b*).

Mon cœur et ma chair crient de joie
vers le Dieu vivant.

Ce ne sont certes pas les idoles inanimées des temples païens, ce ne sont pas non plus les pierres mortes du sanctuaire de Yahwé, si splendides soient-elles (cf. Mc 13, 1), vers lesquelles se portent le désir et la jubilation du psalmiste, mais la personne du « Dieu vivant » (même expression dans le Ps 42, 3), qui *est* la Vie et auprès duquel est la source de la Vie (Ps 36, 10). Pour nous, chrétiens, ce « Dieu vivant » est, à un titre tout spécial, le Christ Eucharistique : Il est la Voie, la Vie et la Vérité (Jn 14, 6), il est venu, lui le « Maître ami de la vie » (Sg 11, 26), afin que nous ayons la vie divine, et que nous l'ayons en surabondance (Jn 10, 10). A la pensée de ce Dieu vivant et vivifiant,

« mon cœur et mon corps crient de joie » : l'homme tout entier vibre de bonheur, exulte.

Même le passereau trouve une maison,
et l'hirondelle un nid
où elle dépose ses petits :
Près de tes autels, Seigneur des armées,
mon Roi et mon Dieu! (v. 4).

Le poète, se laissant volontiers inspirer par ce qu'il contemple dans la création, éprouve comme une sainte envie à l'égard des passereaux et des hirondelles qui, jour et nuit, à toute heure, peuvent librement pénétrer dans le Temple et y déposer leurs petits, tout près des autels de Dieu. Ce Dieu, le psalmiste l'appelle, de façon respectueuse et solennelle, « son Roi et son Dieu » (cf. Ps. 5, 3). De même que les oiseaux se sentent à l'abri dans leur nid construit à l'intérieur du sanctuaire, ainsi le poète désire-t-il jouir de la protection et de la présence de son Roi et de son Dieu.

Tandis que la première strophe suppose quelqu'un qui, se trouvant loin du Temple, est consumé du désir d'y accéder, la deuxième strophe chantera le bonheur de ceux qui jouissent du privilège d'habiter dans le Temple même, et de ceux qui s'y rendent en pèlerinage.

2. *Bonheur des pèlerins.*

Heureux ceux qui habitent ta maison,
qui peuvent te louer sans cesse (v. 5).

Le psalmiste proclame heureux les prêtres et les lévites députés au service de la maison de Dieu, qui ont la faveur inestimable d'y demeurer de façon stable et de chanter sans cesse la louange divine, le *Hallelû-Yâh*! Le texte hébreu *yehallelûkhâ* (« ils te louent ») évoque en effet l'acclamation liturgique *Hallelû-Yâh*!

« Louez Yahwé! ». Dans son commentaire sur ce verset [7], saint Augustin interprète la « maison de Dieu » comme la « maison du Père aux demeures nombreuses » (cf. Jn 14, 2), le paradis, et il ajoute : *Hoc erit totum negotium nostrum : sine defectu Alleluia* : au ciel, notre unique occupation consistera à chanter un Alleluia qui n'aura pas de fin. — « Heureux celui, dit un autre psaume, que tu choisis et auquel tu permets de s'approcher de toi, pour qu'il demeure en tes parvis! » (Ps. 65, 5). Pour accéder à Dieu, il faut une permission divine : « Car quel est l'homme qui risquerait sa vie de manière à s'approcher de moi? » (Jr 30, 21).

Nous autres, prêtres et religieux, apprécions-nous assez le bonheur d'habiter la maison de Dieu et de pouvoir le louer sans cesse...?

Heureux les hommes dont la force est en toi,
qui ont à cœur les chemins (sacrés)! (v. 6).

Heureux aussi les pèlerins qui se rendent au Temple à l'occasion des grandes fêtes. Pour entreprendre ce voyage qui dans l'antiquité n'était pas du tout commode et souvent plein de danger, il fallait vraiment puiser la force en Dieu.

Là où le texte original lit « chemins » (il s'agit de chemins sacrés), les Septante ont « les ascensions », les montées. C'est le terme technique, conservé dans le Nouveau Testament (cf. Mt 20, 17-18; Ac 11, 2, etc.), pour désigner le pèlerinage à Jérusalem : pour s'y rendre, il fallait vraiment « monter », puisque la Ville Sainte est située à plus de sept cents mètres d'altitude. — Nous pouvons appliquer ce verset à l'ascension spirituelle de la montagne de Dieu, d'après le célèbre dessin de saint Jean de la Croix, dans sa *Montée du Carmel* : pour gravir à pic cette montagne sacrée, il faut une force et une persévérance que Dieu seul peut donner, car il s'agit là d'une ascension autrement pénible que celle du glacier le plus inaccessible...

Traversant la vallée des Larmes,
ils la changent en un lieu (plein) de sources,
que la première pluie couvre de bénédictions (v. 7).

7. *Enarr. in Ps.* 83, n. 8; P. L., 37, 1062.

La beauté à la fois poétique et spirituelle que ce verset possède dans le texte original, fait expérimenter la vérité du dicton : « Toute traduction est une trahison. » Le psalmiste joue sur le double sens de l'expression « Val de Baka » : près de Jérusalem, sur la route des pèlerins, il y avait, semble-t-il, un val appelé « Val de Baka », c'est-à-dire « Val du Baumier » [8] ; et puisque cette espèce d'arbustes ne pousse que dans les régions torrides, c'était bien la « Vallée aride ». Le nouveau psautier latin traduit : *Transeuntes per vallem aridam,* « traversant la vallée aride » [9]. L'étymologie du mot hébreu *Bâkâ'* semble indiquer un arbre qui « pleure », c'est-à-dire dont les « larmes » sont des gouttes de baume, un peu comme les sapins « pleurent » la résine. Beaucoup de modernes se contentent de traduire : « Traversant la vallée de Baka », ou « la Vallée des Baumiers » (selon d'autres : « des micocouliers »).

Toutes les anciennes versions portent : « la Vallée des Larmes » (Vulgate : *in valle lacrimarum*). C'est qu'en effet pour toute oreille sémitique, « Baka », tout en signifiant « Baumier », évoque en même temps l'idée de pleurs, de larmes. Une adaptation populaire, bien dans le goût de l'Orient, aura fait du « Val du Baumier » une « Vallée de larmes », à cause de la ressemblance phonétique des deux mots hébreux, *bâkâ'* (baumier) et *bâkâh* (pleurer) [10]. C'est à dessein que le poète a choisi le nom de cette vallée-là, à la fois torride et qu'on ne traverse qu'en pleurant. Le traducteur moderne, ne disposant pas d'un mot qui contiendrait ces deux significations, se voit dans la nécessité d'en sacrifier une... « Le val du Pleureur » (Bible de Jérusalem) serait une traduction très heureuse et parfaite, si elle n'évoquait pas le saule pleureur : celui-ci pousse au bord des eaux et ne saurait donc rappeler l'idée d'une région aride.

De cette vallée, torride et triste, la foi ardente, la prière et la

8. Le même mot, au pluriel (*Bekâ'îm*), se trouve encore dans 2 S 5, 23-24 (= 1 Ch 14, 14-15).

9. Les traducteurs s'appuient sur une racine arabe *baka'a,* « avoir peu d'eau ». — Cf. *Liber Psalmorum... cum notis criticis et exegeticis,* Romae, Pont. Inst. Bibl., ed. altera, 1945, p. 169.

10. Cf. L. Desnoyers, *Les Psaumes,* Desclée de Brouwer, Paris, 1935, p. 292, note 1.

patience des pèlerins en font un « lieu de sources », un lieu de délices. Pendant leur marche pénible, un tel enthousiasme les soulève que la vallée aride leur paraît toute parsemée de sources, qu'elle se transforme pour eux en une prospère oasis au milieu du désert.

L'Oriental aime les sources; les eaux rafraîchissantes sont pour lui le symbole d'un bonheur parfait. Ce symbole est particulièrement cher aux fils de Coré : « Il est un fleuve dont les bras réjouissent la cité de Dieu » (Ps 46, 5) : la présence divine fait de la Ville Sainte un nouvel Eden (cf. Gn 2, 10). Tous les enfants spirituels de Sion, venus des quatre coins du monde, chantent l'abondance et la fécondité de ces eaux : « Toutes mes sources jaillissent en toi, ô Cité de Dieu » (Ps 87, 7, 3).

Pour les Orientaux, encore plus que pour nous, les eaux sont une véritable « bénédiction » (cf. Ez 34, 26) : aussi bien celles qui sourdent de la terre que celles descendant du ciel. Aux eaux des sources, appelées dans les Écritures « bénédictions de l'abîme couché en bas », s'ajoutent celles de la pluie, « bénédictions des cieux en haut » (Gn 49, 25) : « la première pluie couvre de bénédictions » la région la plus désertique de la Palestine. Il s'agit de la première saison de pluies (octobre-novembre), la seconde étant celle d'avril (cf. Jc 5, 7).

Dans l'antienne *Salve Regina,* notre vie ici-bas est appelée une « vallée de larmes ». La triste vallée de notre pèlerinage, nous pouvons la changer, nous aussi, en un lieu de sources d'eau vive qui jaillit jusque dans la vie éternelle (cf. Jn 4, 14), grâce à la foi : « Si quelqu'un croit en moi, de son sein couleront des fleuves d'eau vive » (Jn 7, 38). Quand Dieu, par le don d'une foi bien vivante, dessille nos yeux, comme jadis ceux d'Agar errant au désert de Bersabée (cf Gn 21, 19), nous découvrons, nous aussi, la source désaltérante en plein désert [11].

11. On peut citer, à ce propos, la belle prière contenue dans un poème de Gœthe, *Harzreise im Winter,* qui fait allusion à Gn 21, 19 :

Öffne den umwölkten Blick	Révèle au regard obscurci
über die tausend Quellen	de celui qui se meurt de soif
neben dem Durstenden	les mille sources
in der Wüste.	qui jaillissent à côté de lui dans le désert.

Ceux qui sèment dans les larmes,
moissonnent dans l'allégresse.
On s'en va, on s'en va en pleurant,
portant et jetant sa semence;
On revient, on revient dans l'allégresse,
portant ses gerbes (Ps 126, 5-6).

Ils marchent avec une vigueur croissante :
ils verront le Dieu des dieux à Sion (v. 8).

Le verbe du deuxième stique doit être lu à l'actif : « ils verront » ; dans le texte hébreu actuel, les Massorètes l'ont mis au passif, à cause d'un scrupule souvent exprimé dans l'Ancien Testament : ici-bas, l'homme ne peut voir Dieu sans mourir aussitôt (cf. Jg 13, 22 ; Is 6, 5, etc.). Le même changement a eu lieu dans le Psaume 42, 3 et en beaucoup d'autres passages.

« Ils marchent de force en force » : le val des larmes se transformant en un lieu plein de sources rafraîchissantes, les pèlerins avancent avec une vigueur sans cesse renouvelée et accrue. Au lieu de se laisser abattre par la fatigue, ils vont toujours en se fortifiant, et cela d'autant plus qu'ils voient déjà de loin le but si ardemment désiré de leur marche : Sion, avec son Temple, où « ils verront le Dieu des dieux » en prenant part à la sainte liturgie. La cause finale est en effet la première de toutes les causes, et la plus efficace[12].

Nous tous, « étrangers et voyageurs sur la terre » (Hé 11, 13), « nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous recherchons celle de l'avenir » (Hé 13, 14). Plus nous nous approchons de cette « bienheureuse Cité », de la Jérusalem céleste, plus aussi nos forces et notre élan doivent croître. La pensée d'aller voir Dieu face à face doit nous captiver de plus en plus. De même que, dans la nature, le mouvement de chute libre d'un corps est un mouvement accéléré, de même dans l'ordre de la grâce, le rythme de notre mouvement spirituel vers Dieu devrait normale-

12. Cf. *Somme Théologique*, Ia IIae, q. 1, a. 2 : *Prima inter omnes causas est causa finalis.*

ment s'accroître au fur et à mesure que la fin de notre pèlerinage s'approche. Car, au dire du Sage,

> Le chemin des méchants est comme l'obscurité :
> ils ne savent sur quoi ils trébuchent.
> Au contraire, la route des justes est comme la lumière de l'aube :
> son éclat va en grandissant jusqu'au plein jour (Pr 4, 19, 18).

Le Prophète nous dit de même que l'espérance divine nous donne comme des ailes grâce auxquelles nous courons sans nous fatiguer :

> Les jeunes gens se fatiguent et se lassent,
> il arrive aux jeunes hommes de chanceler.
> Mais ceux qui espèrent en Yahwé renouvellent leurs forces,
> il leur vient des ailes comme aux aigles :
> ils courent sans lassitude,
> ils marchent sans fatigue (Is 40, 30-31).

3. *Prière confiante.*

La dernière strophe exprime les sentiments du pèlerin enfin arrivé au Sanctuaire :

> *Yahwé, Dieu des armées, écoute ma prière,*
> *prête l'oreille, Dieu de Jacob* (v. 9).

Dès qu'il a franchi le seuil de la maison de son Dieu, le pèlerin adresse une supplication confiante au Dieu tout-puissant (« Dieu des armées ») et fidèle (« Dieu de Jacob », Dieu de nos pères). Le patriarche Jacob était bien le type du pèlerin, « étranger et voyageur sur la terre, aspirant vers une patrie meilleure » (Hé 11, 13, 16). Il avait langui après la maison de son père (Gn 31, 30; cf. v. 3 de notre psaume); pendant ses longues pérégrinations, Dieu lui était apparu pour l'encourager : « Je suis avec toi, je te garderai partout où tu iras..., car je ne t'abandonnerai pas que je n'aie accompli ce que je t'ai promis » (Gn 28, 15); au terme de sa vie errante, Jacob avait dit à Pharaon : « Ma vie de pèlerin a été de cent trente ans, mes années ont été brèves et malheureuses

et n'ont pas atteint l'âge de mes pères, les années de leur vie de pèlerins » (Gn 47, 9).

D'après l'explication généralement admise, c'est pour le chef de la nation, le roi, que le pèlerin prie en premier lieu.

Vois, ô Dieu, notre bouclier,
regarde la face de ton Oint! (v. 10).

Le premier stique est susceptible de deux interprétations. Si l'on considère l'expression « notre bouclier » comme vocatif, c'est Dieu qui est invoqué comme le « bouclier » de son peuple : « Regarde, ô Dieu, toi qui es notre protecteur! » Au verset 12, le psalmiste le dira : « Car Dieu est soleil et bouclier » (cf. Ps 28, 7). — Si nous entendons « notre bouclier » comme accusatif, il s'agit du roi : « Regarde, ô Dieu, notre monarque qui est notre bouclier. » Cette dernière interprétation a l'avantage de mieux respecter le parallélisme, car dans le second stique, l'impératif « regarde » est suivi d'un accusatif : « Regarde la face de ton Oint » (cf. Ps 89, 19).

Il s'agit donc du roi, appelé « bouclier » de son peuple, et « Oint[13] de Yahwé » (cf. Ps 20, 7). Le pèlerin prie d'abord pour le roi, un sentiment de gratitude l'y pousse : il est conscient que la pureté et la splendeur de la liturgie célébrée dans le Temple dépendent, du moins pour une grande partie, du monarque régnant. Le psautier contient d'autres prières pour le roi : Psaume 20 (tout entier) ; Psaume 61, 7-8.

Selon une autre explication assez séduisante, cet « oint du Seigneur » serait un prêtre pèlerin, venu de très loin et qui prierait pour lui-même : « Regarde la face de ton oint », regarde-moi qui suis ton prêtre. Dans cette interprétation, la liaison avec ce qui suit serait beaucoup plus naturelle.

Au verset 11, le psalmiste reprend le thème principal de son chant : le bonheur de ceux qui habitent la maison de Dieu.

Car mieux vaut un jour dans tes parvis
que mille (ailleurs);

13. En hébreu *mâšiah*, d'où (par l'intermédiaire de l'araméen) « Messias », le Christ.

Je préfère me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu
plutôt que d'habiter les tentes de l'impiété.

Ce verset exprime, de façon touchante et émouvante, un amour ardent pour le sanctuaire. Un seul jour passé auprès de Dieu en vaut mille autres. De même, dans la vie spirituelle, un seul instant d'intimité avec Dieu, de grâce d'oraison, vaut des années d'attente pénible. Les pèlerins qui se rendent à Rome ont parfois fait, pendant des années, de lourds sacrifices pour pouvoir réaliser leur désir. S'ils ont le privilège de voir le Saint Père et d'échanger avec lui quelques paroles, ces instants précieux les récompensent largement de tous les sacrifices endurés. De même, et à plus forte raison, une grâce authentique d'union avec Dieu, ne fût-elle que de très courte durée, récompense royalement les efforts laborieux d'une vie d'oraison passée dans l'obscurité et la sécheresse.

« Je préfère me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu » comme les mendiants à la porte des églises (cf. Ac 3, 2) ou comme le publicain de la parabole (Lc 18, 9 ss.). « Lorsque tu es invité, va te mettre à la dernière place » (Lc 14, 10) : il faut aimer l'abjection. C'est ainsi que traduit la Vulgate : *Elegi abiectus esse*, « J'ai préféré être dans l'abjection. » En commentant cette expression, saint Augustin[14] dit : *Bona vox, gaudenda vox, eligenda vox*, c'est une parole bonne, elle doit faire notre joie, nous devons la faire nôtre. Le P. de Foucauld l'a faite sienne : non pas seulement dans ses écrits spirituels (on y rencontre très fréquemment le mot « abjection »), mais surtout dans sa vie, passée à rechercher l'abjection...

Car Yahwé Dieu est soleil et bouclier,
Yahwé donne grâce et gloire (v. 12 *a*).

Dans les Septante, suivis de la Vulgate, le sens du premier stique est tout à fait différent : « Car le Seigneur aime la miséricorde et la vérité ». Vivant en Égypte où l'on vénérait le soleil visible comme une divinité, les traducteurs juifs n'ont pas osé garder une expression qui leur paraissait trop audacieuse et

14. *Enarr. in Ps.* 83, n. 15; P. L., 37, 1067.

dont les idolâtres auraient pu abuser pour justifier leur grossière erreur ; ils ont donc éliminé les deux métaphores (soleil et bouclier), en leur substituant une formule qui excluait toute interprétation erronée : « Le Seigneur aime la miséricorde[15] et la vérité. »

En s'appuyant sur Isaïe 54, 12 (« Je ferai tes *créneaux* de rubis ») où le pluriel de *šémeš* (soleil) signifie sans aucun doute une partie de la fortification de la nouvelle Jérusalem (« créneaux », ou « remparts »), beaucoup de traducteurs récents préfèrent entendre le singulier de notre verset dans le même sens : « Car Dieu est *rempart* et bouclier » (Bible de Jérusalem). Sans exclure ce sens, qui s'accorde d'ailleurs très bien avec l'expression « bouclier », nous donnons néanmoins la préférence à la traduction « Dieu est soleil et bouclier ». Le terme hébraïque rendu par « soleil » est en effet beaucoup plus riche de sens que le français « rempart » : le psalmiste l'a choisi à dessein pour suggérer non seulement la protection de Dieu, mais aussi son influence vitale universelle. Tout ce que le soleil matériel prodigue au plan naturel, Dieu nous l'accorde, et de façon infiniment plus efficace, dans l'ordre spirituel : la lumière et la joie, la chaleur et la vie, la purification et la guérison, la maturation.

Le stique parallèle dit la même chose, sans métaphore : « Yahwé donne grâce et gloire » : ici-bas, il accorde la grâce qui est déjà une gloire anticipée (cf. Rm 3, 23 ; 2 Co 3, 18 ; Jn 17, 22) ; dans l'autre vie, il donnera la gloire. « (Le Christ Jésus) nous a donné d'avoir accès par la foi à cette grâce en laquelle nous sommes établis et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu » (Rm 5, 2 ; cf. 1 P 5, 10).

Il ne refuse aucun bien
à ceux qui marchent dans la droiture (v. 12 *b*).

A ceux qui s'efforcent de marcher dans la droiture, en sa présence, Dieu ne saurait refuser le vrai bonheur. Celui qui « n'est que bonté pour les hommes droits » (Ps 73, 1) et qui ne nous a pas refusé son Fils unique et bien-aimé mais l'a livré pour nous

15. Le ἔλεος (miséricorde) des Septante rappelle vaguement le ἥλιος (soleil) de Symmaque et de la *Quinta* d'Origène.

tous, comment avec lui ne nous donnerait-il pas aussi toutes choses? (cf. Rm 8, 32)[16].

Les termes hébraïques pour « marcher » et « droiture » sont les mêmes que dans la Genèse (17, 1) : « *Marche* en ma présence, et tu seras *parfait*. » C'est le programme de la sainteté que Dieu avait tracé à Abraham; il reste le même pour les enfants spirituels du Patriarche, pour ceux « qui marchent sur les traces de sa foi » (Rm 4, 12).

Yahwé des armées,
heureux l'homme qui a confiance en toi! (v. 13).

En répétant une dernière fois la formule qui lui est si chère (« Yahwé des armées »), le psalmiste revient au début de son chant (v. 2 : « Yahwé des armées ») : il se sert du procédé littéraire de l' « inclusion », très fréquent chez les Sémites.

Heureux l'homme qui ne met point sa foi dans les princes, dans un fils de la glaise qui ne peut sauver.

Heureux qui a pour aide le Dieu de Jacob
et son espoir en Yahwé son Dieu,
Lui qui a fait le ciel et la terre,
la mer, et tout ce qu'ils renferment! (Ps 146, 2, 5-6).

II

Les « demeures » du Seigneur

Après avoir exposé le psaume, tâchons d'en dégager quelques applications d'ordre spirituel. Le thème principal étant les « aimables demeures du Seigneur », il sera bon de nous arrêter un peu à ces demeures de Dieu que nous devons aimer.

16. Le verbe grec φείδομαι (« épargner »), employé par les Septante dans Gn 22, 12, 16, pour traduire l'hébreu « refuser » (« tu ne m'as refusé ton fils, ton unique »), est repris par saint Paul dans Rm 8, 32 : c'est une allusion évidente et émouvante au sacrifice d'Abraham, de celui que la Sagesse « avait gardé fort contre sa tendresse pour son enfant » (Sg 10, 5).

Elles sont au nombre de trois :
— la « demeure » définitive de la patrie céleste,
— la « demeure » eucharistique du Christ,
— la « demeure » de la Très Sainte Trinité dans l'âme juste.

1. *La « demeure » céleste.*

Rappelons d'abord que le verbe « demeurer » est particulièrement cher aux âmes contemplatives : il est tout à fait caractéristique de la vie d'oraison. Cela pour deux raisons : la première, c'est que ces âmes ne tendent que vers ce qui demeure, vers les choses éternelles ; elles vivent *sub specie aeternitatis*, comme si elles étaient déjà dans l'éternité, « ne regardant pas aux choses visibles, mais aux invisibles ; les choses visibles en effet n'ont qu'un temps, les invisibles sont éternelles » (2 Co 4, 18). Au lieu d'être, comme les Athéniens du temps de saint Paul, toujours en quête « des dernières nouveautés » (cf. Ac 17, 21), elles tâchent plutôt d'approfondir les vérités fondamentales et solides de la foi dont la richesse est inépuisable, en suivant le conseil donné par l'Apôtre à Timothée : « Pour toi, demeure dans ce que tu as appris et dont tu as acquis la certitude, sachant de qui tu le tiens : c'est depuis ton plus jeune âge que tu connais les saintes Lettres. Elles sont à même de te procurer la sagesse qui conduit au salut par la foi dans le Christ Jésus » (2 Tm 3, 14-15).

Elles travaillent, « non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle » (Jn 6, 27 ; cf. 4, 14). C'est pourquoi elles aiment à se nourrir et à se réjouir de la parole de Dieu qui ne passe pas (Mt 24, 35), mais demeure toujours (Is 40, 8 ; Ps 119, 89), et de la volonté divine qui, elle aussi, subsiste à jamais (Ps 33, 11), tandis que les projets des hommes sont déjoués (*ib.* v. 10).

La seconde raison, qui découle de la première, la voici : le contemplatif *demeure* dans le rayonnement de l'amour divin (Jn 15, 9) : à l'exemple du disciple bien-aimé qui s'appelle « le disciple que Jésus aimait » (Jn 13, 23), il consent à se laisser aimer par le Christ. On sait que saint Jean a une grande prédi-

lection pour le verbe μένω (« demeurer ») : dans son évangile, il l'emploie quarante fois (saint Matthieu ne s'en sert que trois fois), et dans sa première épître, vingt-trois fois. Cela n'a rien de surprenant, puisque l'apôtre saint Jean est le disciple contemplatif par excellence. La liturgie grecque a forgé un adjectif spécial pour le désigner : l'évangéliste nous ayant dit qu'à la dernière Cène, il avait été « sur la poitrine », ἐπὶ τὸ στῆθος, du Christ (Jn 13, 25; 21, 20), les Grecs l'appellent ὁ Ἐπιστήθιος, « celui qui fut sur la poitrine (du Christ) »[17].

Nous verrons au troisième paragraphe comment la langue hébraïque exprime ce verbe « demeurer ».

Le terme grec « demeure » (μονή, dérivé de μένω, « demeurer ») ne se trouve dans la Bible que deux fois, dans le chapitre 14 de saint Jean : Notre-Seigneur s'en sert pour désigner d'abord les nombreuses places réservées à ses fidèles dans la maison de son Père (14, 2); ensuite, au verset 23, c'est la « demeure » tout intime de la Très Sainte Trinité dans nos âmes.

Dans l'office liturgique de la Toussaint[18], le Psaume 84 tout entier est appliqué à la première de ces demeures, à la patrie céleste, notre demeure définitive. C'est en effet après cette demeure aimable et parfaite où « avec le Christ se réjouissent tous les saints » que notre âme soupire et se consume. Là, enfin, il y aura, devant la face de Dieu, « plénitude de joie et, à sa droite, délices éternelles » (Ps 16, 11). Heureux ceux qui habitent cette maison du Père, et qui peuvent sans cesse chanter sa louange.

En attendant le moment où il nous recevra dans cette maison de son Père (cf. Jn 14, 3; 17, 24), le Christ a voulu anticiper, déjà pendant notre pèlerinage sur terre, la demeure éternelle du paradis. Tout ami cherche le moyen de converser intimement avec son ami; or, le Christ est le plus noble, le plus fidèle des amis. Il a donc inventé deux moyens grâce auxquels il nous est donné d'anticiper dès maintenant l'union définitive. Ces deux merveilles de son amour sont les deux demeures qui nous per-

17. La liturgie russe a calqué ce terme grec : *Napérstnik*, de *perst* (= l'allemand *Brust*), « poitrine ».

18. Troisième psaume du troisième nocturne.

mettent de jouir dès ici-bas, sous le voile et avec le mérite de la foi, de la Très Sainte Trinité et de l'humanité du Christ. L'une de ces demeures est d'ordre sacramental : la présence du Christ demeurant au tabernacle, dans un temple visible, sous l'espèce visible du pain ; l'autre « demeure » est tout à fait spirituelle : la présence des trois divines Personnes dans l'âme croyante.

2. *La « demeure » eucharistique.*

On pourrait appeler notre chant le « psaume eucharistique » par excellence : non seulement il est récité à l'office de la Fête-Dieu, mais l'Église le recommande beaucoup aux prêtres qui se préparent à la célébration de la sainte messe. Il exprime de façon admirable les sentiments de désir, d'amour, de confiance qu'il convient d'éprouver envers cet auguste Sacrement. « J'aime la demeure de ta maison et le lieu du séjour de ta gloire » (Ps 26, 8). Il faut fréquenter l'endroit où demeure l'ami, et se nourrir de sa chair et de son sang, grâce auxquels l'union d'amour se resserre de plus en plus. « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (Jn 6, 56).

La métaphore du verset 12 : « Le Seigneur est *soleil* et bouclier » peut être appliquée, de façon très féconde, au Christ eucharistique. La sainte Hostie ressemble, quant à sa forme extérieure, au soleil ; mais c'est surtout son efficacité surnaturelle qu'on peut illustrer, de manière très heureuse, en recourant à l'image de notre soleil visible.

Le prophète avait annoncé le Christ comme le véritable « Soleil du salut » : « Pour vous qui craignez son Nom, le Soleil du salut[19] se lèvera, avec la guérison dans ses rayons » (Ml 3, 20 = Vulg 4, 2). La liturgie entend ce texte du Christ, dans l'antienne du temps de l'Avent : *O Oriens, splendor lucis aeternae, et Sol justitiae, veni...* : « O Orient! splendeur de la lumière éternelle, et soleil de justice! venez et éclairez ceux qui sont assis dans les

19. Littéralement : « de la justice »; ce terme est souvent synonyme de « salut », et peut aller jusqu'à signifier « l'amour » (Ps. 103, 17; cf. Rm 1, 17).

ténèbres et dans l'ombre de la mort. » De même, dans l'offertoire des fêtes de la Très Sainte Vierge : *Felix namque es, sacra Virgo Maria, et omni laude dignissima, quia ex te ortus est Sol justitiae, Christus Deus noster* : « Vous êtes heureuse, ô sainte Vierge Marie, et très digne de toute louange ; car de vous est né le soleil de justice, le Christ notre Dieu. » Une allusion à la prophétie de Malachie se trouve aussi dans le cantique de Zacharie, le *Benedictus* : le Rédempteur y est appelé Ἀνατολὴ ἐξ ὕψους, le « Soleil levant venant d'en-haut » pour nous communiquer « la miséricordieuse tendresse de notre Dieu » (Lc 1, 78). Saint Jean l'appelle « la véritable Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (Jn 1, 9) ; et le Christ déclare : « Je suis la Lumière du monde » (Jn 8, 12).

Dans la Bible, il n'y a guère de symbole plus riche que celui du « soleil » :

1. Il exprime la *fidélité* de l'amour de Dieu (cf. Ps. 89, 37-38 ; Jr 31, 35) ; le nôtre, au contraire, est instable « comme la nuée du matin, comme la rosée qui tôt se dissipe » (Os 6, 4). « Toute chair est comme l'herbe et tout son amour[20] comme la fleur des champs ; l'herbe sèche, la fleur se fane..., mais la parole de notre Dieu demeure toujours » (Is 40, 6-8).

2. Le soleil donne la *lumière* : de même, Dieu lui-même est le soleil de la nouvelle Jérusalem :

> Tu n'auras plus le soleil comme lumière, le jour,
> la clarté de la lune ne t'illuminera plus.
> Mais Yahwé sera ta lumière éternelle
> et ton Dieu sera ta beauté (Is 60, 19).

La Jérusalem céleste, décrite par saint Jean dans l'Apocalypse, « peut se passer de l'éclat du soleil et de celui de la lune, car la gloire de Dieu l'illumine, et l'Agneau lui tient lieu de flambeau » (Ap 21, 23 ; cf. 22, 5).

20. C'est ainsi qu'il faut traduire le mot hébraïque *khésed* : à l'amour des hommes pour Dieu, toujours fragile et inconstant, s'oppose la parole de Dieu, expression de son amour toujours fidèle, qui réalisera la libération du peuple exilé.

3. Le soleil communique la *chaleur* à laquelle « rien ne saurait se soustraire » (Ps 19, 7; cf. Si 43, 3-4).

4. Il répand la *joie* : sans sa lumière, tout nous semble triste.

5. Il possède une force *purificatrice* : le pouvoir désinfectant des rayons solaires est connu depuis les temps les plus reculés.

6. Par là même, il *guérit* : « La guérison se trouve dans ses rayons » (Ml 3, 20).

7. Enfin, c'est le soleil qui *mûrit* les fruits : le Deutéronome parle des « fruits que le soleil mûrit » (Dt 33, 14).

Tous les effets que le soleil visible produit dans la nature, le Christ les produit dans l'ordre de la grâce, mais de façon incomparablement plus efficace.

Or, si le Christ est le « Soleil », nous devons, de notre côté, comme des tournesols, nous orienter constamment vers lui pour recevoir ses rayons bienfaisants[21]. De par notre nature déchue nous sommes ténébreux, froids, tristes, impurs, malades et loin d'être mûrs : le Christ eucharistique doit nous communiquer lumière, chaleur, joie, pureté, guérision, maturité. Nous devons donc aimer sa demeure eucharistique, nous poster tout près d'elle, dresser notre tente à proximité (cf. Si 14, 24-25). Si le Verbe incarné met ses délices à fréquenter les enfants des hommes (Pr 8, 31), par un don purement gratuit, ceux-ci doivent — c'est là un devoir de stricte justice — trouver leurs délices dans le contact d'amitié avec lui : il faut qu'il y ait réciprocité.

Pour qu'une cure « héliothérapique » soit efficace, il faut que le patient s'expose régulièrement, pendant un certain temps, aux rayons solaires. C'est la constance, la continuité du traitement qui importe. De même, pour que le Christ, le Soleil du salut,

21. Ce devoir principal à l'égard du Soleil eucharistique est exprimé, de façon très heureuse, dans ces vers (de Gerhard Tersteegen) :

Wie die zarten Blumen	Comme les tendres fleurs
willig sich entfalten	qui docilement s'épanouissent
und der Sonne stillehalten,	et se tiennent immobiles face au soleil,
lass mich so	fais qu'ainsi
still und froh	immobile et heureux,
Deine Strahlen fassen	je capte tes rayons
und Dich wirken lassen.	et te laisse agir.

nous guérisse et nous transforme, faut-il s'appliquer à une vie d'oraison assidue.

3. *La « demeure » mystique.*

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre *demeure* » (Jn 14, 23). Le Père et le Fils, dont l'Esprit-Saint ne se sépare jamais, daignent établir leur « demeure » dans l'âme qui aime : ils ne se comportent pas « comme un étranger dans le pays, comme un routier ne s'arrêtant que pour une nuit » (Jr 14, 8). La Sainte Trinité habite dans notre âme comme dans un temple (cf. 1 Co 3, 16; 6, 19). Là aussi, dans cette demeure tout intime, « le Seigneur est un Soleil », c'est de là qu'il veut répandre grâce et gloire. Lui, il est toujours là, et son amour ne chôme jamais (cf. Jn 5, 17); mais nous, nous négligeons si souvent sa présence et nous ne nous ouvrons pas assez pour recevoir son action.

A la suite de son entretien intime avec Yahwé, la face de Moïse rayonnait (Ex 34, 29 ss.). En conversant familièrement avec l'hôte divin de notre âme, en recevant, dans la foi, les rayons émis par ce foyer divin, nous aussi, nous serons radieux : « Regardez vers Lui, dit le psalmiste, et vous serez rayonnants » (Ps 34, 6). Dans la mesure où nous aurons le courage de fixer, du regard de la foi, « comme si nous voyions l'Invisible » (cf. Hb 11, 27), la Sainte Trinité présente en nous, nous serons rayonnants de joie et de paix.

Pour exprimer l'équivalent du grec μένω (« demeurer »), l'hébreu ne dispose d'aucun verbe générique ou abstrait : il a recours à deux verbes désignant d'abord une attitude corporelle : *yâšab* (« être assis ») et *'âmad* (« se tenir debout »). « Heureux ceux qui *sont assis* dans ta maison, dit notre psaume, qui peuvent te louer sans cesse! » (v. 5). En parlant de l'intimité de son Époux dont elle jouit, l'Épouse du Cantique dit : « A son ombre désirée, je suis assise » (Ct 2, 3). Dans le psaume 91, nous trouvons le même symbole (de l' « ombre ») et le même verbe : l'hôte de

Yahwé, son ami qui « s'attache à lui par amour » (v. 14), est celui

> qui est assis à l'abri du Très-Haut
> et loge[22] à l'ombre du Tout-Puissant (Ps 91, 1).

L'attitude du disciple avide d'apprendre consiste à être assis aux pieds de son maître (cf. Ac 22, 3)[23]; c'est aussi celle du contemplatif : Marie de Béthanie, « s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole » (Lc 10, 39).

L'autre verbe, souvent équivalent de notre « demeurer », est *'âmad* (« se tenir debout »). Le prophète Élie, que l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel vénère comme son père spirituel, aimait cette formule fière : « Par la vie de Yahwé, en la présence duquel je me tiens debout » (1 R 17, 1 ; 18, 15)[24], à la fois comme serviteur, prêt à exécuter ses ordres, et comme ami. En effet, Jérémie nous le dit, tout vrai prophète « se tient debout dans l'intimité de Yahwé » (Jr 23, 18, 22).

Si Dieu a voulu établir sa demeure en nous, c'est pour nous donner son intimité. Or, cette intimité n'est accordée qu'à celui qui a le courage de demeurer dans le rayonnement de l'amour divin, par une vie de foi très dépouillée et très fidèle. Il faut avoir du temps, voire « gaspiller » son temps pour cet Hôte-là, et savoir s'ouvrir à ses effusions royales. Une sentence du moyen âge, attribuée souvent à saint Bernard, dit avec une précision difficile à traduire : *Vacare Deo non est otium, sed negotium negotiorum* : « Avoir du temps (*vacare* a donné « vacance ») et être vide (de *vacare* est aussi dérivé notre « é-vacuer ») pour Dieu, loin d'être de l'oisiveté, c'est l'affaire des affaires », la plus importante de toutes les entreprises. Ce principe, cher aux chrétiens du moyen âge, vaut pour toutes les époques : à la nôtre, il n'a rien perdu de son actualité.

Au désert, pendant des dizaines d'années, toute la vie du peuple élu était centrée sur la Tente de Réunion, sur une Demeure

22. Litt. : « passe la nuit ».

23. Dans l'hébreu de la Mišna, un des mots pour « étude, étudiants », est *yešibâh*, dérivé du verbe *yâšab* (« être assis »).

24. Élisée, son disciple, a adopté la même formule (2 R 3, 14; 5, 16).

sur laquelle planait une nuée durant le jour, une clarté durant a nuit. De ce fait impressionnant se dégage pour nous une leçon fondamentale : Dieu veut être tout pour l'homme, il veut remplir sa vie, il veut « occuper » de façon totale l'attention et e cœur de sa créature[25]. Quand Salomon eut remplacé la Tente de Réunion par le Temple, toute la vie nationale et individuelle des Israélites gravitait autour de ce Sanctuaire que Yahwé avait choisi pour y faire habiter son Nom : c'est en présence de Yahwé son Dieu que le peuple se réjouissait (cf. Dt 12, 7, 12, 18). Si ces « demeures », encore imparfaites, ont exercé une si puissante attraction sur la vie de l'ancien peuple, combien plus grande doit être la ferveur de notre foi et de notre attachement à l'égard des deux « demeures », infiniment plus aimables, que Dieu a établies au milieu de nous! Aussi l'âme contemplative s'applique-t-elle, avec une sainte obstination, à aimer et à fréquenter les « aimables demeures » du Seigneur, par une vie eucharistique intense et une fidélité de plus en plus grande dans a vie d'oraison.

Les accents enflammés de désir et d'amour avec lesquels l'auteur de notre psaume et d'autres poètes inspirés avaient chanté a demeure de Yahwé dans le Temple de Jérusalem, le chrétien aime à les faire siens pour exprimer et attiser ses sentiments à l'égard du Christ présent au milieu de nous et à l'égard des Trois Personnes divines, hôtes intimes de l'âme :

Chantez Yahwé, car il a fait des prodiges!
qu'on les publie par toute la terre!
Criez de joie et d'allégresse,
habitants de Sion!
Car il est grand au milieu de vous,
le Saint d'Israël! (Is 12, 5-6).

Yahwé ton Dieu est au milieu de toi,
guerrier vainqueur!
Il exulte pour toi de joie,
il te renouvelle par son amour (So 3, 17).

25. Cf. P. Jérôme KIEFER, O.C.S.O., de l'abbaye de Sept-Fons, *Jalons pour la lecture des livres historiques et prophétiques de l'Ancien Testament*, 2e édit., 1957, p. 13.

O amor, qui semper ardes, et numquam exstingueris! Charitas, Deus meus, accende me! « Mon Dieu, vous qui êtes la Charité, embrasez-moi! », s'écriait saint Augustin[26]. Le Soleil divin veut allumer dans nos cœurs froids le feu de l'amour.

Questo sol m'arde,
e questo m'innamora,

disait Michel-Ange en parlant de notre soleil visible : « Ce soleil me brûle, et c'est ce même soleil qui m'inspire l'amour. » Nous pouvons transposer ce vers dans l'ordre surnaturel : le divin Soleil embrase de son amour le cœur de celui qui s'expose à ses rayons. « Je suis venu jeter le feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé! » (Lc 12, 49).

Dieu a voulu que l'Amour divin nous arrivât à travers un cœur humain, celui de son Fils incarné. Et pour que les rayons du « Soleil du salut » qu'est le Christ nous soient appliqués de façon encore plus « humaine », plus adaptée à notre faiblesse, il a voulu les faire passer à travers un cœur maternel, celui de la Très Sainte Vierge Marie. Dans l'Apocalypse, saint Jean voit « un signe grandiose ; une Femme enveloppée du Soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête » (Ap 12, 1). C'est la Vierge Marie, « drapée de lumière comme d'un manteau » (cf. Ps 104, 2). La Médaille miraculeuse, frappée en 1830 d'après les indications précises de Marie, représente la Mère du Sauveur « tendant vers le pauvre » (Pr 31, 20) ses mains maternelles qui émettent des rayons lumineux. En effet, de même que « toutes nos sources jaillissent en Elle » (cf. Ps 87, 7), de même tous les rayons du Soleil du salut qui nous portent la guérison passent par le Cœur Immaculé de celle

qui surgit comme l'aurore,
belle comme la lune,
Resplendissante comme le soleil,
redoutable comme des bataillons (Ct 6, 10).

Fr. Gebhard-Maria Behler, O. P.

26. *Confessions*, X, 29.

Le Psaume 142

Commentaire libre

Seigneur, exauce ma prière... Ce n'est pas une réquisition, c'est l'appel. Qui se sait aimé n'a pas honte de sa faiblesse devant Celui qui l'aime. Il lui dit : Seigneur, toi qui es mon Seigneur — et sa voix exprime l'abandon de tout lui-même. Voudrait-il rendre à celui qui l'aime grâce pour grâce? il n'en a point! Amour pour amour? il ne sait pas aimer! Vérité pour vérité? mais la vérité n'est pas de lui, il n'a pas de propriétés, il est tout pauvre. Alors il dit : Seigneur, exauce ma prière — comme s'il demandait : laisse-moi me laisser combler de tes dons magnifiques! Exauce ma prière, c'est-à-dire : je sais bien et je crois (c'est même là toute ma joie) que tu vas m'exaucer en effet et que ton regard est constamment attaché sur les enfants des hommes, mais il est bon de murmurer cette prière, justement parce qu'elle n'est pas nécessaire et qu'elle est toute louange de ta miséricorde.

Voici ma supplication, tends l'oreille, toi qui es véridique. Le priant insiste une seconde fois parce qu'il n'est pas seulement pauvre par nature; il l'est encore par volonté délibérée. Outre qu'il n'est qu'un homme, sujet au péché et pécheur en effet, c'est-à-dire rien devant Celui qu'il appelait tantôt son Seigneur, il avoue maintenant qu'il trouve cela très bon, et cette pauvreté,

il la veut. Il se coince dans son humilité qui est le lieu royal d'où nulle puissance ne peut le déloger et d'où il peut voir Dieu si Dieu y consent. Or ce nid d'humilité est creusé dans la haute falaise de la Vérité divine, c'est pourquoi le psalmiste appelle Dieu le Véridique. La prière monte de ce creux du rocher comme la fumée d'un feu par un ciel sans vent : droite et simple, et à travers ce voile léger de paroles, l'humilité du suppliant n'est que le reflet en bas du visage de Dieu tel qu'en haut on peut le voir.

Dans ta sainteté maintenant *exauce-moi!* Le priant est pauvre de la pauvreté de toute créature devant son Créateur; il est pauvre par son libre consentement à cette pauvreté — et maintenant, voici, il est pauvre une troisième fois, d'une pauvreté d'accident, d'une pauvreté actuelle, d'une grande détresse qui l'assaille aujourd'hui et du fond de laquelle, étendu comme sur une terre douloureuse et nue, il implore Celui qui l'aime. Il ne dit plus à Dieu seulement qu'il est son Seigneur, ni même le Véridique, il l'atteint en plein centre de mystère en l'invoquant Saint. C'est ainsi qu'Isaïe l'entendit appeler par les Voix ardentes dans la vision du Temple lorsqu'il tremblait de la misère pécheresse de son peuple; c'est ainsi que ceux qui cheminent dans l'épaisseur de la foi l'entrevoient brûlant comme la gloire, obscur comme la nuit. En lui disant : ô toi le Saint, le pauvre semble dire : c'est bien clair, si tout à l'heure je comprenais quel rien j'étais devant toi, maintenant je vois que mon rien est moins que rien, et que tu es là-haut, toi, le Glacier suspendu qui étincelle, le Silence des cataractes éternelles, le Terrible. Mon bavardage se dessèche soudain et me reste dans la gorge, tu es le Très-lointain, l'Inaccessible, et que dirai-je? Exauce-moi? Non, non, n'approche plus ou je claquerai des dents, mes os frissonneront, mon sang va blanchir sur ma face — ô le Saint, ô le Très-Saint, ô Trois-fois Saint... s'il te plaît, je n'y puis résister : exauce-moi quand même et fais de moi ce qui te semble bon!...

... *Sauf à ne pas entrer en jugement avec ton serviteur...* Saint Pierre ne fait que frémir de ce cri-là lorsqu'il disait : « Seigneur, éloigne-toi de moi car je suis un pécheur. » Le pauvre se cache le visage. Il sait bien ce qu'il est advenu de Job,

quelles terreurs ont travaillé celui qui pourtant était juste et qui a préféré se laisser immerger dans l'angoisse plutôt que de fuir la face de Dieu. « O Dieu, cruel envers moi, ta main frappe et frappe et me cueille, tu me fais voltiger dans la ronde du vent et me voilà englouti dans la tempête » (Jb 30, 21-23). Nul n'arrachera à Dieu son titre de Juge en justice et puissance. Quelqu'un se raidirait-il et résisterait-il au vertige?...

Mais *pas une chose vivante ne peut apparaître à tes yeux revêtue de justice.* Pas une! Le péché, c'est notre peau; « c'est dans l'iniquité que j'ai été conçu et comme enfant de colère que ma mère m'a mis au monde ». « C'est une pure vanité que tout homme qui existe » « et pour comble, pas un qui fasse le bien, non, pas un : tous des lâcheurs et des propres à rien ». Notre grand frère saint François s'est écrié lui aussi : « Les yeux très saints de Dieu n'ont pas vu parmi les pécheurs un homme plus vil, plus insuffisant ni plus grand pécheur que moi! » S'il en est ainsi du saint, qu'en sera-t-il du médiocre pécheur, médiocrement vil et aucunement saint? Il se taira d'abord dans la honte, il criera ensuite dans l'espérance, il se taira de nouveau dans l'attente de la miséricorde : il se taira, il parlera, il ne restera pas en place tant que Dieu ne l'aura saisi...

Or son heure arrive soudain, — la bataille et l'amertume comme Job, ce n'est pas Dieu qui le saisit, c'est l'Ennemi.

L'ennemi s'est jeté sur moi! On a forcé la clôture de ma paix, des cris étouffés m'ont investi, les ombres m'ont assailli, des mains se sont saisies de moi. O Seigneur, souviens-toi du désert de ta Quarantaine où rôdaient les démons et les bêtes sauvages; souviens-toi de l'odeur de quatrième jour que dégageait Lazare car tu en as frémi; souviens-toi de la nuit où tu fus livré lorsque, prostré sur la pierre, tu saignais tes sueurs d'angoisse. C'est le moment de crier : « Qui me donnera les ailes de la colombe », mais avant que le cri soit sorti de ma gorge, j'ai l'haleine de l'Ennemi sur mon cou! Je fais face à ses ténèbres, toutes lumières rassemblées, la foi, l'espérance, la charité : mes lueurs, mes brasiers. Il les écrase. Je lutte pied à pied. Je ne

veux pas tomber. Tu ne veux pas que je tombe, ô Toi qui aimes, ô Tout-Puissant. Je trébuche, je me raccroche encore. J'agonise fortement. Ah! je suis seul, l'Ennemi est légion, il ricane, il submerge, cherchant à m'envelopper la tête de son écharpe sombre. Enlevez, enlevez, j'étouffe — plus rien, il est trop tard...

Il a humilié par terre ma pauvre vie... Par terre où dort la poussière qui attend ma poussière. Sur cette terre si dure et si maternelle, si légère à la foulée du coureur et tranchante aux pieds nus du pauvre. Par terre, jusqu'où tu es descendu toi, Seigneur, ami des hommes, — terre où l'on trouve en Galilée du bois pour les barques et en Jérusalem du bois pour les croix, terre des lis des champs et de mort et de sang. Par terre, c'est-à-dire n'ayant plus d'orgueil. Misérable vie qui se croyait debout. *Non movebor in aeternum* : ainsi pensai-je dans mon excès. Et en un tournemain, par terre ma vie humiliée!

Mais toutes choses ne sont pas perdues. Toute force n'abandonne pas le gisant. Il peut ruer des bras et des jambes, il peut jouer des coudes et des épaules. La lutte n'est pas finie. Un homme à terre n'est pas dompté. L'orgueil remue toujours : il a des ressources cachées. Le voici dans un sursaut vers la reprise de la situation. S'accrochera-t-il?... Non, c'est trop tard. L'épingle vient d'être fichée. Le papillon va cesser de battre autour de cet acier qui lui traverse le corps. Un, deux soubresauts, — il étend les ailes pour mourir, livré aux malsaines curiosités.

Il m'a couché dans des ténèbres, à la façon des cadavres de ce siècle. Les ténèbres : après l'humiliation, l'enfermement. Le pauvre était pauvre, mais enfin la lumière suffisait à le faire vivre. « Le droit chemin vu bien clair... » — quel trésor pour parvenir aux continents éternels. Eh bien, cela même arraché! Écarquillez-vous, faibles yeux : nul trognon de lumière, pas même les rais imperceptibles des aubes qui tâtonnent pour entrer, de l'autre côté du ciel. Où t'enfuir? tu es par terre! Vers quel Orient tourner le visage, il n'est plus de boussole ni d'étoile et tu tournes peut-être le dos au côté du ciel d'où peut venir ton Seigneur. N'y compte plus. N'espère plus. Lumière arrachée,

cela veut dire : intelligence ravagée, jugements dispersés, les si précieux jugements qui rendaient la vie droite. « Vient la nuit durant laquelle nul ne peut travailler. » Les idées se confondent comme à Babel, l'esprit est cassé. Est-il possible qu'on perde ainsi la sagesse ? C'est donc que tu ne l'as jamais connue, imbécile! Ce roseau, le plus faible, mais qui sait qu'il est écrasé... ah! il croyait encore tirer vanité de ce savoir farouchement sauvegardé. Il croyait avoir cette suprême clarté qui permet de juger à froid l'Ennemi et de le mépriser à cette heure même où il vous tient au sol le genou sur la gorge. Éteintes, les clartés. Il fallait qu'il fût impossible au petit pauvre de mépriser même Satan — même Satan! Je me suis vu comme les cadavres de ce siècle, guettés déjà par les odeurs, livides et livrés aux mains indifférentes vers les fosses communes.

Alors moi, non-cadavre cependant, oppressé de ténèbres qui n'ôtent pas la vie du corps, j'ai dû avaler les eaux amères de l'angoisse et assister à ma déchéance, les yeux ouverts. *Mon esprit s'est angoissé à mon propre sujet et un trouble a ébranlé mon cœur.* Au fur et à mesure que la nuit les arrachait à mes prises, j'ai douté de toutes choses : je tombe encore, je tombe dans le doute de moi et de mon existence. O dépossession au profit de personne. Telle est l'angoisse : s'éprouver répandu comme une citerne qui crève, et savoir que personne ne nous recueille. C'est la tentation couleur de noir et de rouge, de peur et de révolte. Le pauvre serre ses lèvres afin de ne rien dire, car s'il parlait maintenant on l'entendrait murmurer : « Il m'a lâché, il m'a lâché, Celui qui se disait mon Dieu. » Qu'il ne prononce un mot de plus, le malheureux, ce serait pour crier amèrement : il n'y a pas d'amour car moi je ne suis plus aimé. Le gisant serre les lèvres. La tentation trouble son cœur, cet endroit réservé où jusque-là l'eau vive de l'amour jaillissait transparente, et la pression du dedans était plus forte que l'obstruction du dehors. Mais quelle main a jeté dans cette eau de la boue et du béton ? « Nous avons connu l'amour... » Le misérable voudrait se redresser, crever cette naïveté, crier au mensonge. Ce n'est pas vrai, nous n'avons pas connu l'amour : la preuve, je ne sais plus ce qu'amour veut dire — honte à qui parle d'amour. Ainsi le misé-

rable entend-il des voix qui lui chuchotent les blasphèmes contre l'amour, dont certains sont sournois (comédien, imposteur, lèvre mielleuse...) et certains sont narquois (pauvre imbécile, tu y croyais ?...). Le misérable serre les lèvres à les faire saigner. Crispé pour s'empêcher de blasphémer l'amour, il blêmit, clignote et perd connaissance, comme un blessé qui, tiré hors de son corps d'où son sang coule, est épuisé par une idée fixe et, à la fin, chavire.

Après un temps incommensurable, l'éveil. Justement l'Ennemi surveille distraitement et ne prend pas garde. L'éveil est précautionneux, presque rien, un frêle sentiment de soi qui se colore puis s'anime et c'est alors, d'un coup, l'imprévisible invasion de la grâce. Brusquement, dans un mouvement qui le liquéfie tout entier, le misérable a pitié de soi. C'est une douceur inexprimable, un abandon vainqueur, en vérité la seule victoire possible sur l'angoisse et le trouble du cœur. Le misérable sourit et, à la façon d'un enfant qui échappe à toute garde, goûte un répit infinitésimal que l'Ennemi ne peut empêcher. Du coup, l'Ennemi est vaincu, exclu, il n'a plus qu'à se retirer en pleine déroute. Car une image, puis deux, puis trois, puis une foule d'images, puis tout un horizon se sont levés dans les ténèbres du pauvre. Dans l'angoisse, un pan de mur quelque part s'est écroulé et le trésor de jadis s'est renversé, comme des pièces d'or roulent par terre : voilà des mots, ou des figures, ou des gestes — quelle invasion joyeuse et familière, tout cela tinte haut, ou ce n'est peut-être que le timbre d'une voix oubliée chantant une chanson perdue...

Je me suis souvenu des journées d'autrefois et me suis mis à méditer toutes les œuvres tiennes... Je me suis souvenu et derechef « mon âme en moi s'est liquéfiée », car je me suis vu, dans ce soleil jadis, gravir la route entre les lignes d'arbres, une route de Chartres, la nationale nue, afin de pénétrer « dans le lieu de la Tente admirable jusqu'au cœur de la maison de Dieu. Les voix exultaient et chantaient la louange comme une musique de banquet. Alors, pourquoi rester triste, ô mon âme, et pourquoi te troubler ? Espère en ton Dieu... »

Espérance retrouvée contre toute espérance. Le pauvre doutait de l'amour aujourd'hui : alors la joie d'hier lui est revenue dans le cœur, visiteuse insistante et digne de créance, et il sait maintenant que l'amour vaincra aujourd'hui et demain et durera dans les siècles des siècles.

Mémoire, haute et sainte mémoire, trace des grâces de Dieu qu'aucun péché n'a pu délaver! Le souvenir des choses miennes ne me sert qu'à misère et m'accable lorsque survient l'épreuve, car leur ironie est insultante et l'on voudrait déchirer avec rage ces pastels lumineux qui n'ont plus don de vie. Mais le souvenir des choses tiennes, ô Seigneur, — c'est bien moins souvenir passé que ce n'est chose tienne où ta vie aujourd'hui se manifeste, car c'est toi qui les réveilles en cette mémoire si dissemblable de mes autres mémoires. Les grâces de jadis avaient donc vertu cachée pour le présent, auraient-elles été par hasard données en cette prévision? — tu le sais, toi, ô Sage, Donneur prudent et généreux.

Dans tes grâces d'hier en moi, te voici. Alors, de l'une à l'autre passant et détaillant, dans ce répit qui rompt l'encerclement, dans ce rêve qui prend peu à peu assez de consistance pour accoster le continent réel, c'est toi tout simplement que je retrouve : non en toi-même encore mais en toutes tes œuvres. Toutes : pas une ne manque. Tes œuvres lorsque la terre fut créée : je la vois, c'est bien la terre, obscure et pauvre entre myriades de soleils mais destinée à quelle autre lumière! Tes œuvres lorsque Abraham fut tiré de Chaldée : je l'entends, c'est ta voix, l'homme a rassemblé imperceptiblement ses traits pour être attention pure mais il n'a pas bronché; Abraham a dit oui. Tes œuvres lorsque ceux que tu appelais disaient oui et lorsque Jésus, le retrouvé, s'est montré Oui à la face de ceux qui ont cru en son nom. J'ai vu Jésus-Christ, j'ai retrouvé en feuilletant les journées d'autrefois ce Vendredi de sang et de vie, ce Dimanche de gloire et de vie. *Unde et memores, Domine, nos servi tui sed et plebs tua sancta, ejusdem Christi Filii tui Domini nostri tam beatae Passionis, nec non et ab inferis Resurrectionis, sed et in coelos gloriosae Ascensionis...*

et j'ai ruminé dans mon cœur ce que tes mains ont façonné. Ces mains de force et de tendresse qui ont porté le peuple dans le désert de peur que son pied ne heurte contre la pierre. Ces mains qui essuieront toutes larmes de nos yeux et en lesquelles je vais chanter ce soir que je remets mon esprit.

Le petit pauvre a retrouvé l'univers dans l'espace d'une méditation. Il mâche et il remâche, il dévore cette nourriture et déjà il reprend des forces. Une sérénité survient, fragile comme la première heure du printemps, mais dans le combat qui reste à mener, un fond de paix devient inaccessible. Je me souviens du Seigneur, il ne m'a pas trompé. Je me souviens du Seigneur, toutes ses œuvres sont là, je peux les toucher de ma main tremblante, je les contemple de mes yeux encore voilés. Je me souviens du Seigneur...

Je lève les mains vers toi.

« Debout, fils d'homme », debout pour la prière. Le geste est revenu, l'invention de ce geste est remontée dans mes doigts, dans mes bras : ils s'élèvent, ils se tendent, lentement, dignement — et, les paumes ouvertes, je fais face à mon Dieu. Voilà mon signe, je demande parole, je m'établis suppliant dans l'embrasure du silence. C'est moi : quelqu'un qui prie. Ce n'est plus moi : Jésus-Christ prie. C'est moi et c'est Lui, car c'est son Esprit en moi qui me fait tenir debout, dresser les mains et attester. J'atteste par toute l'honnêteté de mes mains découvertes, j'atteste que je monte vers Toi dans la prière droite et la volonté droite, car je te cherche et je sais où tu es. J'atteste par tout la fierté de ma station debout, campé comme l'arbre, redressé comme la montagne sur sa base, j'atteste que je te connais : tu es le Dieu vivant qui écoute la prière.

Voilà mon âme, elle est une terre qui n'a plus d'eau : elle l'a laissée fuir de partout! J'ai creusé des citernes mais elles se sont crevassées, avec la dissipation de mon existence pécheresse. Ma sécheresse grésille, et râle comme un animal assoiffé. Voici mon âme : elle est une terre qui n'a plus d'eau, c'est visible, c'est aussi indéniable que le squelette de cet homme qui est en

train de mourir de faim. Sec est mon cœur comme un vieux gourdon, et qui le secouerait entendrait bringuebaler mes élans généreux de jadis comme des graines durcies et à jamais stériles ; les curieux pourraient y déchiffrer quelques phrases à moitié mâchées, rabâchées, toujours les mêmes, le refrain creux d'une vérité perdue. Sèche est ma gorge et les psaumes de louange en sortent défigurés, loqueteux, laminés par ma platitude.

De l'eau, Seigneur, de l'eau : ton Esprit comme une ondée, ton Esprit comme une fontaine, ton Esprit comme un torrent! Je rêve, je suis hanté, c'est une obsession : je rêve que j'entends le crépitement soudain, solennel comme une mer, le filet de la pluie qu'on jette sur le pays dans un grand coup de vent. Elle ruisselle sur la pente, elle pénètre de l'onction de sa fraîcheur les insomnies de la soif, elle caresse, elle lave, elle noie les crevasses du sol, elle circule en mille rigoles, elle nourrit des ruisseaux bondissants, un fleuve est né...

Ah! dépêche-toi Seigneur, de m'écouter! Réalise mon rêve : il ne peut plus attendre si je veux qu'il soit vrai. Puis-je tenir longtemps encore dans ce désert? Mon esprit va de nouveau défaillir si ton Esprit ne le conforte : il s'est rallumé pour un instant, mais l'huile est épuisée, c'est la fin, il va s'éteindre. Debout dans la prière, vois, je vacille imperceptiblement. Je ne suis pas sûr de mon équilibre. Je ne suis pas sûr de ne pas devenir fou, ce sont des choses qui arrivent quand la soif tord nerfs et muscles comme un incendie la poutre de béton et ses armatures. Je ne sais pas à quelle bêtise je pourrai en venir ni quelle idole muette me mettre à adorer.

Ne détourne pas de moi ta face, sinon je suis bon à être jeté dans la fosse! Ta face que je ne vois pas, mais qui me fait vivre, ta face dont la recherche me fait vivre parce que je sais qu'elle est tournée vers moi, ta face dans la brume, ta face à travers le vertige de mes yeux. Fixe sur moi les yeux : alors j'existerai. Murmure mon nom sur tes lèvres : alors je me redresserai. Souffle doucement de ton haleine dans mes narines, souffle, souffle ton Esprit : alors je serai Vie. Sinon c'est la mort, je serai

comme si je n'avais jamais été, ton regard cherchera et ne me verra plus, ton souffle errera vainqueur comme le vent du soir sur la plaine où les ossements desséchés ne peuvent plus revivre...

Mais non, non. Ils revivront peut-être, et tu le sais. A toi n'est IMPOSSIBLE RIEN. *Que j'entende ta miséricorde dans le matin car en toi j'ai espéré*, tu le sais. Le pauvre retrouve une soudaine assurance. C'est à cause de ce mot de miséricorde auquel il pense tout d'un coup. Il oublie l'heure de ses ténèbres, il pressent que le matin s'approche, un matin qui n'est pas l'œuvre du soleil ni spectacle pour les yeux, mais la voix de la miséricorde de son Dieu : ô matin spirituel, fraîcheur des Béatitudes, tonnerre silencieux de Pâques. Là où cette miséricorde retentit, là est le commencement des jours. Là où elle se fait entendre, là est le renouveau de vie. L'annonce faite à Marie à Nazareth, l'annonce faite à l'autre Marie au sépulcre dans le jardin, l'annonce faite à Zachée et à Lévi et à Madeleine et à Pierre et à tous un par un. Ils espéraient : savaient-ils quoi au juste? Ils espéraient et le son de la voix a frappé leurs oreilles. « Réjouis-toi... Myriam!... Descends vite, il faut qu'aujourd'hui je m'arrête dans ta maison... Viens, suis-moi... Va et désormais ne pèche plus... M'aimes-tu vraiment, m'aimes-tu? » Ah! Seigneur, tu sais bien que je t'aime, mais hélas d'une façon d'amour qui est comme nulle et maladroite. C'est pourquoi je te le demande, dans ta bonté, *trace-moi le chemin que je dois prendre, est-ce que je n'ai pas levé vers toi mon âme?* Est-ce que je ne suis pas en fidèle aventure de recherche de toi? Ce n'est pas pour qu'elle s'échappe que j'ai levé mon âme, c'est pour me suspendre à toi : toi donc, assure la marche de mes pas. Je ne te demande pas de m'arracher à ce monde, mais d'y tracer ma voie vers toi, et vers bien d'autres, vers tous mes frères.

Le pauvre demande sa voie, c'est-à-dire comment exister, comment agir, comment prier, comment aimer pour garder son âme levée et suspendue au Dieu vivant. Il y a tant de pistes dans le désert, qui toutes sont brouillées. Il y a si peu de Jean-Baptiste

pour les nettoyer, les redresser, les aplanir et pour se mettre à crier à l'entrée de la véritable afin qu'on puisse y courir si l'on a des oreilles pour entendre et un cœur pour dire oui. Il criait, on courait, Jésus est venu et deux l'ont questionné : Seigneur, où habites-tu ? Ceux-là ont trouvé la voie.

La voie royale. Oui, mais elle est étroite! Oui, mais combien difficile! Est-ce bien là le chemin du Seigneur et la vie éternelle ? Je le trouve infesté d'embûches et d'adversaires. La prière recommence, la prière se fait pressante. *Délivre-moi, Seigneur, de mes ennemis, mon refuge c'est toi!* Délivre-moi encore de ces ennemis plus odieux qui sont dans la place et qui s'appellent du nom de toutes les lâchetés et révoltes : *Enseigne-moi à accomplir ta volonté puisque c'est toi qui es mon Dieu.* Voilà. Tout est dit. Au fond, toute prière par ces mots est dite. Je confesse à toi le Vivant que tu es mon Dieu et je proteste me placer dans l'axe étroit et rigoureux de ta Volonté. Tu es mon Dieu et je suis l'un de ton peuple. Je veux ce que tu veux. Avec cela je réintègre ma place de haute conscience dans l'Alliance : j'éprouve la solidité de son nœud! L'Alliance, une fidélité scellée dans la tienne. Je ratifie tous les engagements : c'est toi qui es mon Dieu, j'accomplirai ta volonté. Je récupère aussi toutes les promesses, je deviens hardi, je ne les laisse plus dormir, je les redemande toutes, je les espère toutes, — les voici, je te requiers d'être Dieu de l'Alliance : *Ton* ESPRIT *de bonté me conduira dans la* TERRE *de droiture. A cause de ton nom, Seigneur juste, tu me donneras* VIE. *Mon âme tu te* LIBÉRERAS *de l'épreuve et ta miséricorde dispersera mes adversaires — oui, tu les détruiras tous, ces êtres qui jettent mon âme en détresse.*

Les voici toutes de haut en bas les promesses, de la plus haute à la plus basse. L'ESPRIT qui est ta sainteté, c'est-à-dire ton amour, c'est-à-dire tout. Amen! La TERRE sacrée où l'homme devient un homme debout dans la droiture de son cœur — ton Esprit la remplit. La VIE qui est toi, tu es la Vigne et nous sommes les sarments, — ton Esprit la communique. La LIBÉRATION qui est le dernier arrachement à ce qui n'est pas Toi, — ton Esprit l'opère avec force. Moi le pauvre j'attends ces trésors d'un cœur maintenant plein de paix, attentif et prêt pour la joie.

Ma dangereuse aventure s'achève en vue du port. Le matin s'est levé, le soleil étincelle dans l'axe de mon chemin. J'ai failli périr, et tu étais là. Je suis passé par le pire, alors ta main m'a protégé. J'ai crié, pleuré, prié, j'ai failli douter de toi, jamais tu ne m'as lâché. O Dieu qui saisis et personne n'échappe. O Dieu fidèle à l'Alliance de ceux qui cherchent à t'être fidèles. O Dieu que te dire à cette heure ? — Tu es mon Seigneur *et moi ton serviteur*. Et moi ton serviteur, c'est par ce mot de rien que je veux finir, me taire et adorer, moi ton serviteur. Aveu et abandon de mon cœur devenu humble, ce mot de rien; action de grâces pour cette grandeur dont tu m'as rendu capable : d'être ton serviteur. Par cette parole joyeuse, c'est ma tendresse que je te dis tout bas et je glorifie ton Nom pour les siècles des siècles — ô mon Seigneur, et moi ton serviteur! Amen.

fr. A.-M. Besnard, O. P.

Priez avec le Rosaire

CERTAINS chrétiens ont un attachement extraordinaire pour le Rosaire : ainsi le peuple irlandais et les fidèles de Lourdes. Certains jeunes catholiques font la grimace uand on leur parle de dire leur chapelet. Le Rosaire représente our eux une dévotion particulière, monotone, individualiste : n'ont aucun attrait pour cette forme de piété. En comparant ferveur enthousiaste des uns à la froideur des autres on est nené à se poser le problème du Rosaire, à chercher quelle est valeur réelle, quelle doit être sa place dans nos vies, quelles nt les oppositions qu'il rencontre aujourd'hui.

Si nous avions vraiment l'esprit chrétien, il y a un argument ui devrait nous décider : la pratique de l'Église. Or l'Église, r la voix des papes et l'exemple des saints, a vivement recom- andé le Rosaire. Les vingt-huit derniers papes ont presque tous oclamé la valeur de cette dévotion. Léon XIII a publié dix cycliques sur ce sujet et en tout vingt-trois documents officiels. a été appelé à juste titre le pape du Rosaire, lui qui fut par leurs le pape du renouveau thomiste, le pape des grandes cycliques sociales. Pie XI consacra aussi une encyclique au osaire, le 27 septembre 1937. Pie XII également, le 15 sep- mbre 1951; et il en traita à plusieurs reprises, par exemple le octobre 1941, le 11 juillet 1957. Beaucoup de saints furent dèles à la récitation quotidienne du Rosaire et la recomman- ient aux autres, par exemple sainte Thérèse d'Avila, saint rançois de Sales, saint Grignion de Montfort, saint Alphonse

de Liguori, saint Jean Bosco. Le droit canonique en fait une obligation aux clercs : *Curent Ordinarii ut clerici quotidie... Deipara Virginem Mariano Rosario colant* (canon 125). Puisque nous croyons que l'Église est conduite par le Saint-Esprit, nous devons considérer avec respect cette pratique de l'Église et avoir un préjugé favorable pour une prière qui est à la fois très populaire et officiellement recommandée par l'Église[1].

Nous avons tendance à nous fier à nos propres opinions. Il n'est pas défendu de réfléchir sur cette dévotion et de nous faire des convictions personnelles sur sa valeur. Pour nous guider dans cette recherche, regardons trois aspects qui nous sont signalés par le P. Nicolas. Le Rosaire est à la fois une prière, une forme d'oraison et un moyen d'instruire les fidèles. Certes il y aurait d'autres aspects, d'autres façons de montrer ses grandeurs, mais ne retenons que ces trois points : le Rosaire nous apprend à prier; il est aussi une voie spirituelle qui conduit l'âme depuis la méditation des grandes vertus surnaturelles jusqu'à la contemplation la plus haute; il peut être une forme de prédication très efficace.

École de prière.

Tout le monde reconnaît que le Rosaire est une prière de demande : *Sainte Marie, priez pour nous...*; mais beaucoup seraient portés à croire que c'est une prière pauvre, une des formes les moins riches de la prière... Parlez-nous des psaumes, des lectures bibliques, du bréviaire. Mais cette répétition indéfinie d'une même formule?... Pourtant, le Rosaire est une merveilleuse prière. Si nous voulons bien y réfléchir, nous trouverons qu'il n'est pas si loin de ce à quoi nous sommes tellement attachés de nos jours : la prière communautaire, l'Évangile, la liturgie.

1. Le P. Joret a fait paraître aux Éd. du Cerf, *Le Rosaire de Marie*, traduction des principaux textes de Léon XIII, suivie d'une étude doctrinale. — Textes de Pie XII dans *Documentation Catholique*, 1951, col. 1233; 1957, col. 1258. La Vierge a appuyé cette dévotion de son autorité à Lourdes et à Fatima : « Elle a dit qu'elle était Notre-Dame du Rosaire; qu'il fallait nous repentir de nos péchés... et qu'il fallait réciter beaucoup de chapelets. »

C'est d'abord la prière des humbles, celle des petites gens et es enfants, des grands malades et des ignorants. Voilà précisément la raison pour laquelle nos grands garçons la boudent, ites-vous; voilà précisément la raison pour laquelle ils devraient aimer s'ils avaient davantage le sens chrétien et le sens de Église. Ils devraient voir que nous sommes en présence d'une rière qui nous fait communier à une partie importante et privigiée du Corps mystique : les petits, les humbles, ceux qui n'ont as beaucoup d'esprit, ceux qui comprennent difficilement les randes formules ou le psautier, ceux que le souci ou la fatigue 'un gros travail empêchent de méditer. C'est pour ces gens odestes ou besogneux que l'Église a inventé ce procédé extrêent simple, composé de formules élémentaires, faciles à retenir, t de quelques images familières : la crèche, la croix... Le Rosaire st *la prière des pauvres*.

Prière communautaire aussi, faite pour être récitée par deux hœurs qui se répondent. Il est même plus facile de la dire en ublic qu'en privé. On peut très bien le faire en famille, avec les etits et les grands, ou dans une réunion quelconque, ou dans église paroissiale; on peut le faire dans un édifice ou sur la oute, comme au pèlerinage de Chartres, dans une assemblée rès nombreuse ou dans un groupe restreint : le Rosaire se prête toutes ces formes et permet de faire dans tous ces cas *une rière communautaire*. La récitation privée elle-même, celle que ait un malade seul dans sa chambre, peut n'être pas entièrement épourvue de ce caractère collectif grâce aux confréries du Roaire. On a alors la certitude de faire partie de cette flotte innomrable qu'a chantée Péguy, cette flotte aux blanches voiles, cette otte innombrable qui assaille le saint des saints. Le Rosaire 'est pas un obstacle à la vie d'Église ni à la vie de communauté.

Oserons-nous l'appeler une prière liturgique? Certainement as. Il est le type même de la prière privée, non officielle, Mais il 'est peut-être pas si éloigné de la liturgie que vous le pensez. D'abord, il en est sorti. Ne s'est-il pas constitué lorsqu'on a ubstitué cent cinquante *Ave* aux cent cinquante psaumes? Ces ent cinquante psaumes avaient été répartis en trois groupes de inquante destinés à honorer soit les mystères de l'enfance, soit elui de la Passion, soit celui de la Résurrection. Pour ceux qui

ne comprenaient pas le latin, on a remplacé ces trois groupes par trois groupes de cinquante *Ave*, suivi de *Gloria Patri*. Ce fut un moment de la formation du Rosaire.

De plus, tel qu'il est constitué de nos jours, le Rosaire forme une sorte d'année liturgique en raccourci, il en reproduit toute la variété et la richesse en une sorte de miniature. On peut admirer l'équilibre de cette petite synthèse, ce qui lui donne une valeur bien supérieure à certaines dévotions comme le chemin de la Croix, par exemple. Aussi le Rosaire constitue-t-il une des meilleures préparations à la célébration vivante et vécue de la liturgie, il nous met en familiarité avec le mystère de Dieu et son œuvre de salut. Loin de nous l'intention de mettre en doute la prééminence absolue de la liturgie officielle de l'Église, mais il faut reconnaître qu'il y a entre *liturgie et Rosaire* une parenté, une filiation[2].

Disons enfin que le Rosaire est une prière évangélique, pour plusieurs raisons. D'abord il est fait presque entièrement des paroles de l'Évangile : le texte du *Notre Père* tiré de saint Matthieu, les paroles que l'ange Gabriel et Elisabeth adressèrent à Marie « de la part de Dieu » auxquelles on ajouta au XIII^e^ siècle, après *ventris tui* : « *Jesus. Amen.* » Puis, au XVI^e^ siècle, on termina par une prière à la Vierge tirée de Bernardin de Sienne. Surtout, le Rosaire est une prière telle que la demande l'Évangile. Qu'est-ce que Jésus recommande dans l'Évangile au sujet de la prière ? Deux choses : prier avec persévérance (parabole du juge inique et de l'ami importun : Lc XI et Jn XVI, 24), et prier au nom de Jésus, en union avec lui : *Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera* (Jn XVI, 23, 26). Le Rosaire n'est-il pas une prière obstinée, inlassable, faite avec Jésus, avec sa vie, *in communione mysteriorum suorum* ?

Ajoutons ceci qui est plus audacieux : il est plus qu'une prière conforme aux prescriptions de Jésus. Il est l'Évangile même devenu prière. Comment cela ? L'Évangile n'est pas autre chose en définitive que le récit de l'œuvre du salut : le Fils de Dieu s'est fait homme, il a été crucifié, il est ressuscité, voilà tout l'Évangile. Le Rosaire n'est pas autre chose que cette quintes-

2. Guide de l'Année liturgique de Pius PARSCH, II, p. 289.

ence d'Évangile répétée, récapitulée, remémorée, « ruminée » et priée. On comprend qu'un converti ait pu écrire : « J'ai été rejeté du Rosaire à l'Évangile et de l'Évangile au Rosaire. » La lecture l'Évangile tend à déboucher sur la prière et cette prière s'alimente dans l'Évangile. Voilà un fait intéressant qui nous aide à faire ce rapprochement : à qui le P. Lagrange a-t-il dédié son livre *L'Évangile de Jésus-Christ* ? Au pape Léon XIII; mais à quel titre ? Parce que le pape Léon XIII était le pape du Rosaire comme le P. Lagrange était l'homme du texte évangélique. Pour le grand exégète ces deux œuvres s'identifiaient en fin de compte. Le Rosaire est l'Évangile prié et médité. Voilà pourquoi nous lisons en tête du livre cette décidace étonnante :

AU PAPE LÉON XIII
QUI
EN DES ENCYCLIQUES RÉPÉTÉES
EXPOSA ET MIT EN LUMIÈRE
LA PAROLE D'ÉVANGILE
EN SON ABRÉGÉ LE ROSAIRE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE[3].

École d'oraison.

Le Rosaire n'est pas seulement la récitation du chapelet. Il est devenu le Rosaire lorsqu'on a pris l'habitude d'entrecouper la suite des prières par une lecture ou un chant annonçant un mystère de l'Évangile. Il prolonge les paroles de l'*Ave* par un regard d'amour sur une des attitudes de Marie en qui nous voyons aussi un état de Jésus. Il est à la fois prière vocale et oraison.

Pour mieux comprendre cette formule, reportons-nous à ce que sainte Thérèse écrit dans *Le Chemin de la Perfection*, surtout à

3. Le P. Boulanger, O.P., écrivait : « Qu'est-ce que le Rosaire ? — *C'est Notre-Seigneur dans son Incarnation, sa Passion et sa vie glorieuse :* voilà l'héritage que saint Dominique a reçu de Marie et qu'il nous a transmis. » On trouve des pages lumineuses sur ce sujet dans la conclusion de l'article du P. MAHÉ, *Supplément de La Vie Spirituelle,* 1951, pp. 118-119; *Le Rosaire est le moyen de rencontrer le Christ à partir de Notre-Dame, avec elle et en elle.* — De même dans la revue canadienne, *Marie,* de janvier 1952, surtout dans l'article du P. Parent, O.P.

partir du chapitre 24. Selon elle, la prière vocale ne doit pas s'opposer à la prière mentale, elle doit y mener. Sainte Thérèse le montre en commentant le *Pater*, mais elle affirme qu'elle aurait aussi bien pu le faire en expliquant l'*Ave Maria*. Elle définit l'oraison : un commerce intime d'amitié où l'on s'entretient avec Dieu dont on se sait aimé[4].

Le Rosaire nous permet de faire cette conversation amicale avec Dieu. Nous nous tournons vers le Père pour lui dire notre amour filial. Nous nous tournons vers Marie pour découvrir l'amour du Père envers sa fille bien-aimée (et envers l'humanité), sa tendresse paternelle. Nous nous adressons alors à Marie pour la supplier de nous aider à vivre cette révélation comme elle l'a fait elle-même. Nous finissons par le *Gloria* à la louange des trois Personnes.

Le propre du Rosaire est d'être la synthèse d'une prière vocale, d'une méditation et d'une oraison. Il n'est pas la récitation d'un certain nombre d'*Ave* juxtaposés à une méditation personnelle. Il nous fait suivre en esprit les paroles de l'*Ave Maria* à la lettre. C'est en effet Marie que nous venons saluer, exactement comme l'ange la salua. Mais l'ange la salua dans le seul mystère de l'Incarnation, lorsque le Verbe de Dieu résolut d'habiter en son sein. Nous la saluons dans tous les mystères de notre salut. Nous la saluons lorsqu'elle met au jour Celui à qui elle doit le jour, Jésus-Christ; alors commence en elle devant son Fils ce regard intérieur qui n'aura tout vu et tout saisi que dans le face-à-face de la vision béatifique. Nous la saluons dans les mystères de la présentation, du recouvrement. Nous la saluons même dans les mystères de l'Agonie de la Passion, du Crucifiement, de la Résurrection,... où apparemment elle n'est pas là mais qu'elle a vécus à sa manière, comme Dieu qui voulait l'associer entièrement à son œuvre rédemptrice l'y invitait. Elle est le parfait miroir, *speculum justitiae*, toute perdue en son Fils, comme disent les mystiques, pleine de ses sentiments, vivant plus en Jésus qu'en elle-même. En nous attachant à elle nous nous attachons à lui, nous suivons les pas que Marie et Jésus ont accomplis ensemble dans la voie de notre salut, nous suivons ces étapes avec un

4. *Vie* par elle-même, ch. VIII. *Le Chemin de la Perfection*, ch. XXIV.

regard aimant, adorant. C'est bien cet idéal de l'oraison que nous ont présenté les auteurs religieux, surtout après le XVI^e^ siècle. M. Olier disait : *avoir Jésus devant les yeux* (pour le contempler, l'aimer, honorer et révérer ses grandeurs) *avoir Jésus dans le cœur* (pour communier à ses états, se remplir de Jésus-Christ) *avoir Jésus dans les mains* (passer à l'action). Bérulle demandait au chrétien d'être « désapproprié de lui-même et approprié à Jésus, subsistant en Jésus, enté en Jésus, fructifiant en Jésus. » Le Rosaire est un excellent moyen pour arriver à cet idéal, à condition qu'il ne soit pas seulement « récité », à la va-vite, mais qu'il soit médité et prié. A force de contempler Marie vivant les mystères de Jésus (ou Jésus faisant participer sa mère à ses mystères, *Jesu vivens in Maria*), nous arrivons à les assimiler, à communier au Christ naissant, mourant, ressuscitant, à modeler notre vie sur la sienne. C'est ce que nous dit l'oraison de la fête du Rosaire : nous honorons les mystères (*recolentes*), nous imitons ce qu'ils renferment (*imitemur*), nous obtenons ce qu'ils promettent, nous percevons leur influence puissante (*virtus percipiatur*).

L'oraison vers laquelle nous dirige le Rosaire est étrangère à toutes les méthodes rigides, unilatérales qui sont si pénibles pour certains esprits. Disons plutôt que le Rosaire est la prière complète, la prière avec toutes ses harmoniques : conversation amicale avec les personnes divines, méditation des mystères du salut, prière vocale, image concrète qui est comme un décor et qui repose l'imagination; même ce mouvement rythmique des doigts et cette répétition des mêmes formules peut être un soutien et favoriser la contemplation. Nous pouvons affirmer que nous avons là une merveilleuse école d'oraison.

École de prédication.

Le P. Nicolas insiste sur un troisième aspect : le Rosaire peut être aussi une école de prédication. Au lieu d'énoncer sèchement un titre du mystère et une intention, celui qui préside peut lire quelques phrases du texte évangélique, rappeler en quelques mots les circonstances du mystère ou sa signification, alors le Rosaire

devient un moyen très simple et pourtant efficace d'enseignement et de formation.

Un des obstacles auxquels se heurte le prédicateur de nos jours est la passivité de l'auditoire. Il est seul actif, selon les apparences, devant une assemblée immobile. Il essaie tant bien que mal de « retenir » l'attention, et ne sait jamais exactement si c'est bien la vérité qu'on écoute ou les impressions qui l'accompagnent. Mais lorsque le Rosaire est commenté, voilà que les auditeurs interviennent comme un chœur dans le dialogue antique : ils s'arrêtent après chaque point important, ils sont forcés de méditer, de reprendre ce qu'on vient de dire, de prier, c'est-à-dire au moins de demander la grâce dont on vient de parler, donc de la désirer, et de s'adresser à celui qu'on a nommé devant eux. Voilà un genre de prédication qui rend l'homme actif, qui le force à réfléchir, et à intervenir, à agir, à sortir de son immobilité.

Un autre avantage de cette formule est de concilier à la fois une très grande variété et une réelle unité. D'une part les mystères sont si riches qu'on peut développer tantôt un aspect, tantôt un autre; tantôt un point de doctrine, tantôt une application morale pratique. Tout le dogme et toute la morale peuvent y être rattachés. On peut même présenter un point de doctrine assez éloigné du mystère, à condition qu'au moment de la récitation, on rattache cette vérité ou cette suggestion au mystère. D'autre part, tout cet enseignement se trouve rattaché aux mystères de la naissance, de la mort et de la résurrection de Jésus, tout est centré sur les mystères du salut, qui ne sont que le développement du mystère : l'Incarnation rédemptrice qui accomplit la glorification de l'âme et du corps. Ainsi on porte remède à une des plus grandes faiblesses de notre enseignement : la dispersion, le manque de synthèse, l'émiettement des connaissances, le morcellement.

Cette formule a aussi l'avantage de s'adapter à tous les auditoires. Les parents peuvent l'utiliser en famille pour les petits enfants; un laïc peut lire le texte évangélique ou telle présentation du mystère qu'on trouve dans les bulletins du Rosaire; elle est une formule toute trouvée pour ces réunions du soir où il n'y a pas de messe ni de salut du Saint Sacrement. Les Anglo-Saxons

l'utilisent régulièrement dans les « Heures Saintes » auxquelles ils sont très fidèles et le Rosaire supplée chez eux à la pénurie de la liturgie.

Le P. Chevrier aimait beaucoup le Rosaire pour deux raisons : d'abord parce qu'il était un moyen de *suivre Jésus-Christ*, aspiration de sa vie; ensuite parce qu'il y voyait une formule de catéchisme et de prédication particulièrement adaptée aux petits et aux pauvres. Cette façon d'enseigner offre deux avantages qui sont précisément ce que recherche l'apôtre en milieu populaire : n'enseigner que l'essentiel et faire prier. Voilà pourquoi le P. Chevrier recommandait tant le Rosaire à ses prêtres. Il écrivait par exemple :

> Le chapelet, c'est le livre de tout le monde, c'est le livre du prêtre et le livre du peuple, le livre de l'aveugle et le livre du vieillard, dont l'œil se ferme aux choses de ce monde, le livre du savant et de l'ignorant, le livre de celui qui souffre. Lorsque la douleur a affaibli son corps, éteint ses facultés, il lui reste encore une consolation dans son chapelet...
>
> A force de voir défiler chaque jour sous leurs yeux quelques-uns des mystères du Rosaire, les enfants du Prado, même les moins bien doués, et ceux qui ne savent pas lire finissent par connaître parfaitement la vie de Notre-Seigneur, dont les quinze mystères sont l'abrégé, et souvent par mieux comprendre et goûter les vérités de l'Incarnation, de la Rédemption et du ciel que les enfants beaucoup plus intelligents, qui ont appris la lettre du catéchisme...

Pour que le Rosaire porte ses fruits, le P. Chevrier voulait que l'on se serve de grands tableaux afin de fixer l'attention des enfants. Il voulait que le prédicateur analyse la scène, l'attitude des personnages, les vertus qu'ils pratiquent, les conclusions qu'on peut en tirer, et qu'il fasse une prière adaptée à chaque mystère. Lui-même avait condensé dans un petit opuscule son explication des mystères et avait composé différentes méthodes pour le réciter avec fruit et pour le faire servir à l'instruction des pauvres [5].

5. Voir *L'Esprit et les vertus du Vénérable A. Chevrier*, p. 42; *Revue du Rosaire*, octobre 1949 et juillet 1951 : article de Mgr Ancel sur les quatre méthodes proposées par le P. Chevrier.

Celui-ci écrivait encore : par ce moyen (le commentaire des mystères), « le

★

On peut comprendre toutes ces raisons et sentir encore une grande répugnance pour la dévotion du Rosaire. Essayons d'entrer dans cette psychologie récalcitrante et de l'éclairer un peu. Répondons d'abord à ceux que le Rosaire rebute : attendez que le goût vienne. Si recommandable que soit cette dévotion, il faut reconnaître qu'elle est facultative, il faut laisser mûrir l'attrait. Pourtant ce conseil n'est pas sans inconvénient, car il y a des choses qu'on ne comprend qu'après les avoir longtemps pratiquées.

Expliquons-nous sur certaines objections. Celles-ci ne sont peut-être pas toujours formulées nettement, mais elles traînent au fond de bien des esprits et sont responsables d'un certain malaise.

Les objections.

— Prière monotone, répétition incessante de la même formule... — Mais d'abord, savez-vous que toutes les choses de la vie sont monotones dès lors qu'on n'en regarde plus le but; elles paraissent affreusement plates : manger, travailler... Ensuite, la prière n'est pas faite pour nous apprendre du nouveau, de l'inédit : elle est surtout faite pour nous mettre à notre place de créature et d'enfant de Dieu. Enfin, s'il y a dans le Rosaire un élément de monotonie, il y a aussi un élément de variété incontestable, si on veut bien l'utiliser. La scène change toutes les deux minutes; à nous de regarder cette toile de fond, de surveil-

chapelet n'est pas une prière de routine et d'habitude, il devient réellement un grand sujet d'instruction et de méditation pour tout le monde. Les mystères du Rosaire doivent tellement faire partie de la science du prêtre qu'il doit être à même d'en parler à la moindre invitation. »

Cf. *La Vie du P. Chevrier*, par CHAMBOST, ch. XXV. Ses lettres, par exemple, 42 à 46 : 99 à 105... Quand il insiste sur la nécessité de présenter et d'expliquer les mystères du Christ, on pense à cette phrase de saint Grignion de Montfort : « La méditation des mystères est essentielle à la récitation du Rosaire; l'omettre serait cueillir une rose sans en respirer le parfum. »

ler le décor, de renouveler notre intention, d'avoir à portée de la main une image du mystère ou un texte à lire, un chant. Loin de se plaindre de la monotonie du Rosaire, on devrait plutôt admirer sa variété et son pittoresque[6].

— Prière où il y a dix fois plus d'*Ave* que de *Pater,* prière qui donne une si grande place à Marie, si peu à Jésus. — On voudrait relever tous les malentendus qui se cachent sous cette formule superficielle. C'est toute la signification de la dévotion mariale qui est en cause. Certes, il faut veiller à ce que le culte marial soit fondé sur une théologie rigoureuse et lutter contre les excroissances de la dévotion, mais lorsqu'un catholique honore et aime la Vierge Marie, il ne peut pas la séparer de son Fils ni du mystère de la miséricorde divine; il ne peut à aucun moment oublier que Marie doit sa sainteté extraordinaire à la rédemption de son Fils et à la bienveillance du Père. On ne peut pas penser à Marie sans penser à son Fils, sans penser à Dieu. Elle est toute relative à Dieu, Comme dit saint Grignion de Montfort : « Je l'appellerai fort bien la relation de Dieu, qui n'est que par rapport à Dieu, ou l'écho de Dieu, qui ne dit et ne répète que Dieu. Si vous dites Marie, elle dit Dieu... »

Par exemple, en lui disant la première partie de l'*Ave*, rappelons-nous que ce sont les paroles dites « de la part de Dieu », par l'ange ou par Élisabeth, paroles qui révèlent le mystère de l'amour miséricordieux du Père en même temps que le privilège de Marie, son attitude d'accueil. Je peux penser à cette attitude d'ouverture à Dieu qu'avait la Vierge, mais je peux penser aussi à la plénitude de l'amour du Père pour Marie et pour l'humanité : *Ave, Maria,* pleine de grâce, c'est-à-dire « objet de la bienveillance divine, comblée de l'amour du Père ». Bien comprise, la dévotion à Marie ne peut que nous mener au mystère de Jésus. Loin de nous cacher Jésus, elle le montre : qui la voit voit Jésus, comme qui voit Jésus voit le Père[7].

6. On pourra toujours trouver mesquin cette comptabilité de prière, ce collier de perles ou de grains qu'on roule dans ses doigts. Mais Pascal a un mot définitif : « C'est être superstitieux de mettre notre espérance dans les formalités; mais c'est être superbe de ne vouloir s'y soumettre », *Pensées,* 249.

7. Guardini appelle la Vierge : « Celle dont toute la vie fut remplie de

— Ce n'est pas une dévotion de la primitive Église; nous n'avons pas de goût pour une forme de piété qui est bien tardive. Certes, le chapelet n'existait pas aux premiers siècles de l'Église... comme bien d'autres choses d'ailleurs. Mais rappelons-nous que l'Église n'est pas uniquement une chose du passé, une chose faite une fois pour toutes. Elle est une vie, elle se fait dans le présent tout en s'appuyant sur son origine. Nous avons à vivre son évolution, à suivre l'Église telle qu'elle est dans le présent, telle que le Saint-Esprit la fait aujourd'hui. Or les papes des derniers siècles ont intégré le Rosaire à la prière des fidèles : la couronne du Rosaire fait partie des objets indispensables de la piété chrétienne au même titre que le crucifix.

— C'est une dévotion trop compliquée : je veux bien dire le chapelet, mais je ne puis penser à plusieurs choses en même temps. — Il se peut que ce genre de prière et de contemplation ne vous convienne pas en ce moment, ne vous y croyez pas obligé. Mais si le Rosaire vous paraît trop compliqué, pensez à cette comparaison qu'on trouve chez un écrivain anglais, Maisie Ward : supposons qu'on dise à un sauvage qu'il va falloir à la fois manger, faire attention à ceux qui l'entourent, et se plier à tout un cérémonial de politesse, il trouverait ce projet trop compliqué : il accepterait à la rigueur de se nourrir, ou de se soumettre à des rites de la civilité, mais non pas de faire toutes ces choses en même temps. C'est pourtant ce que fait l'homme civilisé pendant ses repas; cela lui paraît facile et tout naturel. Il en est de même pour celui qui a pris l'habitude de dire son Rosaire : ce qui paraît très compliqué quand on ne l'a pas pratiqué semble simple à celui qui s'y donne.

Il est facile de répondre à ces questions, mais il est d'autres difficultés que nous ne pouvons pas trancher si facilement. Il y a par exemple le fait que le Rosaire sera toujours difficile pour les nerveux ou les instables. Un autre obstacle vient de la précipitation de la vie moderne. Beaucoup de gens, beaucoup de

Jésus-Christ, Fils de Dieu. » Et. BÉRULLE : « C'est parler de Jésus que de parler de Marie, car ils sont si conjoints ensemble et elle est le plus grand objet de sa grâce et le plus rare effet de sa puissance. »

curés ont une vie si surchargée, si mouvementée qu'ils ont rarement le temps de s'asseoir. Les anciens pasteurs parcouraient les routes à pied et avaient le temps d'égrener leur chapelet en visitant les familles. Les jeunes doivent être motorisés et les volomoteurs se prêtent moins à ce genre de prière que la marche paisible. Par ailleurs, en voulant revaloriser en France la vie d'Église, la vie liturgique et le primat de la parole de Dieu, on a parfois jeté le discrédit sur certaines dévotions vite qualifiées de désuètes. Il faut bien avouer aussi que le Rosaire semble faire double emploi avec le bréviaire, la lecture de l'Évangile. Voilà quelques raisons pour lesquelles le Rosaire n'a pas actuellement en France la place qu'il devrait avoir.

Proposons quelques conseils pratiques.

Certains livres nous aideront à comprendre mieux les beautés du Rosaire. Il y a un nombre considérable de livres qui nous présentent des méditations sur chacun des mystères, par exemple les livres de Guardini, des PP. Monsabré, Brisset, Boulay, O.P. Il y a quelques rares livres ou articles sur la doctrine du Rosaire et la structure du Rosaire : un article du P. J.-H. Nicolas dans un Cahier de *La Vie Spirituelle* sur la Sainte Vierge, paru en 1946, intitulé : *Le Psautier de la Vierge.* Il y a de nombreuses brochures dont la plus remarquable est *La Revue du Rosaire,* éditée à Saint-Maximin. *L'ami du clergé* du 3 octobre 1957, donne une petite bibliographie sommaire. On ajoutera les passages où il est question du Rosaire dans l'encyclopédie intitulée *Maria,* notamment les pages du P. Duval, O. P., sur l'historique du Rosaire. Nous ne nous sommes pas étendus sur ce point parce que nous nous étions placés sur le terrain des difficultés pratiques, et qu'alors, comme disait l'auteur anglais cité, ce qui nous importe, ce n'est pas de savoir d'où vient le Rosaire, mais quelle est pour moi la meilleure façon de le bien dire[8].

Plus que la lecture des livres, c'est l'exemple de ceux que nous aimons qui nous amènera à nous attacher au Rosaire. Nous ne pouvons pas présenter ces exemples, il y en aurait trop,

8. Voir un article du P. Petitot, dans *La Vie Spirituelle* d'octobre 1929; *Supplément de La Vie Spirituelle,* 15 février 1951.

et surtout le se mettre par soi et à soi-même pour les personnes pour l'objet de prière, une adoration. La femme se soucie très sensible à l'homme à l'égard d'homme devant notre vie visible dans une église de Paris, ou Pierre Tarnier pour l'autre, et sera la joie de l'Eglise et de Dieu de Bonnevelle pour cette forme de prière pour notre, et sera Pasteur, ou le P. Noble, et Conseil de Dieu dans un mot de Parmentier anglais. Il y a le Rosaire de Lourdes, et il y a les cantiques d'actions d'une certaine, et P. Perrin, qui entraîne des masses d'hommes dans le sanctuaire du Rosaire en famille. Il y a les petites églises familiales où le soir prière se groupe et soit et de le Rosaire pour soir, dans l'effet d'autres prières, avec quelle ferveur! Nous, Français, avons bien trop l'habitude de croire que la prière de l'autre sanctuaire se trouve par chez nous. Nous pourrons beaucoup chez les autres peuples, en même temps que les beautés de leur catholicisme, leurs grandeurs et leurs supériorités. En vert dernier, pendant mille Anglais se sont groupés à Londres, et ont prié par rang de nuit, disant le Rosaire pour les différents problèmes et préoccupations entre la politique intelligente des bons catholiques. Il n'est peut-être pas question d'imiter mais d'inventer.

Peut-on suggérer encore quelques conseils pratiques? Après en mettant la récitation personnelle ou l'homme de dans dire le chapelet pour soumettre des fruits, pour « pouvoir en vivre ». Faisons un moment de silence avant d'énoncer le mystère. Encourageons à réciter en vers évangéliques avant la dizaine, ou une courte méditation sur le mystère comme il en paraît dans nombreux de bulletins du Rosaire, ou le choix d'une des antiennes du Rosaire qui sont si belles, ou la strophe d'un cantique français. Dans certaines églises d'Allemagne ou d'Autriche, on insère l'oraison du mystère dans la formule même de l'Ave Maria, et c'est : « ventre de Jésus, fruit béni... » Quant Bonaventure pensait avant l'ave prendre, avant de temps prendre pour le temps nouveau. Aucun de moyens de soutenir l'attention[1].

[1] Voir à ce sujet les indications pratiques données par le Père Bernadot à Lagrange. Encore utiles aux nouveaux pratiques et personnelles qui ont été mo-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Lettre aux laïcs

Frères laïcs, avec qui nous allons travailler en vue du Royaume, par la vérité du Christ ne demandez pas à vos prêtres ce qu'ils ne peuvent pas, et, le voudraient-ils, ce qu'ils ne doivent pas vous donner. Gardez-les, vous les premiers, contre les tentations qui finalement les rendraient infidèles au sacerdoce de Jésus-Christ. Prenez conscience de la fragilité de leur condition — je dis bien : de leur condition, et pas seulement de leur caractère. Certes, ils sont fragiles comme tout homme est fragile dans les choses de Dieu, comme vous-mêmes êtes fragiles. Ils sont faibles, pécheurs, d'une étoffe semblable à la vôtre. Mais, en outre, ils sont constitués fragiles dans leur condition même. Le sacerdoce chrétien est un paradoxe vivant qui ne maintient sa fidélité intégrale au Christ que dans le dynamisme du peuple de Dieu qu'il sert jusqu'à la mort. Un sacerdoce hors du peuple est un vivant hors de son milieu vital, et le plus délicat des vivants.

C'est peut-être pourquoi il est, par essence, missionnaire, car il a le sentiment très vif d'être absurde et de ne pas même pouvoir exister comme il doit *exister, s'il ne se hâte pas de rassembler autour de lui le peuple qui lui donne sa raison et justification (saint Paul dirait : sa « justice »). Un prêtre, dès qu'il est prêtre, doit avoir l'obsession surnaturelle d'un peuple à rassembler tant qu'il n'est pas rassemblé encore : c'est une question d'être ou de ne pas être intégralement le sacerdoce de Jésus-Christ. Ce n'est pas du tout que le peuple soit rassemblé* pour *permettre à la conscience sacerdotale d'être enfin satisfaite,*

« consolée », exaltée, — conception monstrueuse qui ne peut venir qu'à l'esprit de ceux qui ignorent tout du mystère du Christ, — mais c'est que le prêtre n'est autre que Jésus-Christ dans sa volonté ardente de se communiquer et de communiquer sa vie, c'est Jésus-Christ dans l'impatience du baptême où il veut faire pénétrer toutes les nations.

A la communauté qu'il présente à Dieu, le prêtre est totalement voué, pour un don absolu, non pas de soi (cela n'est qu'une conséquence), mais de Jésus-Christ. Le prêtre vous est présence mystérique et ecclésiale du Christ. Il est cela jusqu'au bout, il n'est que cela. Ne lui demandez pas autre chose, il trahirait son sacerdoce! Or, n'être que ce qu'il doit être, ne pas établir son autorité au-delà de celle que le Christ lui a impartie (autorité de salut, et non de prestige ni de génie ni même de talent), ne rien mêler de soi au message du Christ, ne faire obstacle d'aucune manière à la lumière du Christ, — c'est une gageure insensée que le prêtre ne peut tenir que si le Christ la tient en lui, et que si vous *l'aidez à la tenir. Le prêtre est l'homme de tous, donné à tous : il faut l'entendre aussi en ce sens dérivé et combien redoutable, qu'il est l'homme tel que tous se le sont en quelque sorte* donné. *Vous êtes tous, dans une certaine mesure, responsables de la pureté du sacerdoce de vos prêtres. Qu'ils soient fidèles à leur ministère, qu'ils soient transparents à Celui qui les a envoyés, ce souci est vôtre, de par Dieu, autant que leur.*

Il vous sera très facile d'avoir des prêtres qui ne seront plus les purs prêtres de Jésus-Christ : demandez-leur ce que Jésus-Christ ne les a pas habilités à vous donner; sous prétexte de leur faire exercer la charité à votre égard, invitez-les à faire toutes sortes de travaux qui ne sont pas leur seul travail sacerdotal. Ils n'oseront pas refuser, ils ne comprendront pas même pourquoi ils refuseraient, et cela dans la mesure même où leur générosité sera plus grande. Ils accepteront de décider à votre place de ceci ou de cela; de traiter devant vous des questions difficiles pour lesquelles ils n'ont aucune compétence, même humaine, mais sur lesquelles vous voulez à tout prix obtenir des mots d'ordre; de se laisser accaparer par des réseaux d'amitiés fort légitimes sans doute, mais où ils perdent beaucoup du temps qu'ils devraient passer à prier, à travailler, à visiter les plus

déshérités. Combien nombreux les risques où vous les engagez de gaieté de cœur avec les plus pieuses intentions du monde! Le prêtre est à la merci de votre obéissance mal éclairée, de votre sympathie mal spiritualisée, de votre respect mal réglé quant à son objet véritable, et, de la sorte, vous l'obligez à vous donner tout sauf, en fin de compte, Jésus-Christ dans son office de Sauveur. Vous n'avez plus alors qu'à vous plaindre amèrement que vos prêtres, en somme, n'en sont plus. A qui la faute? Oh! comprenez cela! Qui saura jamais, bien sûr, ce qu'est le sacerdoce chrétien, ce mystère qu'après vingt siècles l'Église porte en elle et dont elle vit sans l'avoir encore réflexivement élucidé? Mais croyez que vous devez l'intégrer aux questions maîtresses de votre vie intérieure de laïc. Vous devez savoir ce qu'est un prêtre autant que le prêtre lui-même, sauf que celui-ci saura plus profondément sans doute ce que Dieu attend de lui, tandis que vous saurez avec plus d'urgence ce que vous, le peuple, attendez de lui au nom de Dieu.

Apprenez vraiment, apprenez cette vérité qui vous semble si souvent étrangère : que le prêtre est aussi votre frère, *votre simple frère, à côté de vous devant Dieu. Et qu'il ne saura remplir sa tâche sacerdotale, qui, d'une certaine façon, le sépare de vous, que si cette fraternité de lui et de vous est solidement vécue dans une charité ardente les uns pour les autres. C'est vous et lui, c'est lui et vous indissociablement qui édifiez le Royaume, ce Royaume constitué d'abord de lui et de vous, enfants de Dieu les uns et les autres, cœurs de pauvres mendiant les richesses du Père de Jésus-Christ. Le prêtre ne vous aidera à devenir de tels enfants de Dieu que si vous l'aidez, vous aussi, à devenir prêtre-enfant-de-Dieu. Ce qui suppose en vous comme en lui, un désir très pur du Royaume, un oubli de vous-même absolu, une joyeuse espérance de vous donner du tout au tout pour l'avènement du Seigneur Jésus en vous et dans le monde.*

Vous avez sur vos prêtres un pouvoir redoutable. Ils se sont donnés au Christ pour être donnés à vous : tellement livrés en effet que vous pouvez, si vous le voulez (et à moins que Dieu, par une pitié imprévisible, ne les soutienne contre votre faiblesse), les faire devenir infidèles, peu ou beaucoup, à leur mi-

nistère et à leur sacerdoce. Notre commune solidarité dans le Corps mystique va jusque-là. C'est en vérité un pouvoir terrible que vous avez sur vos prêtres, et c'est sans doute ce qui leur donne, dans toute la mesure où ils en prennent conscience, soit cette bouffissure odieuse s'ils ont accepté d'être complices de vos faiblesses ou de vos ignorances, — soit cette humilité bouleversante s'ils essayent de lutter coûte que coûte contre ces faiblesses et ces ignorances, afin que leur sacerdoce reste pur, reste la source pour vous des grâces réelles de Jésus-Christ. Mais qui d'entre vous, alors, les comprend et les soutient?

C'est vous, par vos exigences purifiées par l'Esprit-Saint, qui leur ferez réaliser vitalement ce que c'est que d'être prêtre, ce que c'est que de donner Jésus-Christ. S'ils sont pour vous un certain canal de grâce et de révélation, croyez que vous l'êtes aussi pour eux, quoiqu'en un autre sens, et peut-être le Christ a-t-il établi le sacerdoce de son Église dans cette pauvreté constitutionnelle, afin qu'aucun membre du peuple de Dieu, fût-il le plus haut placé (si tant est qu'il y ait un haut et un bas là où le plus petit est le plus grand, mais enfin il y a un ordre), puisse n'avoir pas besoin des autres. Nul, qu'il soit prêtre ou laïc, ne se suffit à lui-même lorsqu'il s'agit du Royaume et de l'entrée dans le Royaume. Qui sait si cette loi fondamentale n'éclaire pas décisivement la détresse dramatique de certains prêtres qui l'ont méconnue?... Par contre un Curé d'Ars avait si bien compris qu'il n'était rien sans son peuple — et un peuple non d' « administrés », mais de chrétiens — qu'il a fini, à force de prière et de jeûne, par obtenir ce peuple et qu'il a pu, grâce à lui, devenir le saint qu'il est devenu : oui, grâce à son peuple! Certes, son sacerdoce eût-il eu à s'exercer en d'autres circonstances, eût-il été relégué dans un cloître qu'il eût atteint à la sainteté, mais ce n'aurait pas été la sainteté du Curé d'Ars. Ce qui n'enlève rien à la certitude que sa sainteté lui est venue de Dieu. Car la sainteté vient toujours de Dieu seul, mais par le Christ; et du Christ seul, mais par ses membres dans l'Église. Elle nous vient les uns des autres, et la gloire en reste à Dieu qui a établi son salut dans une admirable circulation de charité.

APOSTOLUS.

Du côté de chez Newman

Les sites de la spiritualité chrétienne ont chacun leur charme particulier, et je m'attache, pour ma part, à ceux qui sont moins fréquentés que les grands centres de pèlerinage. Je pense à Little Gidding, dont T. S. Eliot s'est inspiré pour un de ses plus beaux quatuors, bien qu'il n'en reste que des vestiges, ainsi qu'à deux endroits où se reflète, me semble-t-il, toute la spiritualité de Newman : le village et l'église de Littlemore, à trois miles d'Oxford, où il s'est retiré avec quelques amis pour suivre une règle de méditation et de prière pendant les quatre années de son débat intérieur, et la maison des Pères oratoriens à Birmingham, qu'il a fondée lui-même sous l'inspiration protectrice de saint Philippe Néri, peu de temps après son adhésion à l'Église catholique. En se rendant d'Oxford à l'église que Newman avait fait construire à Littlemore, on se trompe si l'on n'y voit qu'un asile, que seuls les bruits d'une lutte spirituelle sont venus troubler. Littlemore, du vivant de Newman, n'était pas loin d'être un centre de tourisme indécent, où, comme nous raconte le P. Bouyer, des espions venaient flairer le « papisme » pour se répandre ensuite en racontars absurdes. Là, pourtant, s'est concentrée toute la piété anglicane que Newman avait puisée dans les Pères de l'Église et dans les théologiens Carolins — notamment le saint évêque Lancelot Andrewes — laquelle devait toujours faire partie, d'ailleurs, de son patrimoine spirituel. C'est là qu'il lisait saint Athanase dans une édition qui avait appartenu à Bossuet, avec ses notes en marge; et en s'appuyant sur cet héritage patristique pour identifier l'Église universelle, Newman nous a dit que plus d'une page venait à ses oreilles comme tel passage musical, surtout là où il s'agit du monde spirituel qui ne s'aperçoit qu'au croyant, tout en étant infiniment plus réel que le monde visible.

Cette comparaison musicale est pleine de sens. Non moins que saint François d'Assise, ou que saint François de Sales, Newman fut un charmeur presque irrésistible. C'est un Orphée de la vie

spirituelle. Lui-même musicien de talent — quand il était garçon, il a même composé un opéra-comique — il aimait beaucoup jouer au violon du Haendel, du Corelli, du Scarlatti et du Mozart, bien que, comme moyen d'ascèse, il y renonçât pendant de longues années. En écoutant tel passage ineffablement tendre de Schubert ou de Mozart, on peut remarquer la pureté de sentiment qui écarte la sentimentalité, la puissance de construction qui évite la déliquescence, et la rigueur de dessein, qui empêche que les émotions même les plus fortes l'emportent sur la forme — laquelle est inséparable des idées qu'elle exprime. Tel est le style, telle est la spiritualité de Newman. A l'exemple de saint Augustin, ou de saint Jean de la Croix, ce fut un grand artiste, et c'est par cela qu'il touche et séduit des esprits pas encore convaincus des vérités qu'il annonce.

Une agglomération industrielle, toujours croissante, a maintenant enfermé Littlemore dans la banlieue d'Oxford, et Newman n'eût guère songé aujourd'hui à y chercher un asile. L'église où il prêcha son dernier sermon anglican — « La Séparation des Amis » — y est toujours. Mais on se souvient plus facilement des grandes amitiés de Newman dans une autre église, qui n'existait pas de son vivant, mais dont son exemple, son travail et sa renommée ont constitué, si je puis dire, la clef de voûte. Passons donc à Birmingham où l'église des Pères oratoriens se trouve à côté de leur maison dans la banlieue. Celle-là, construite en style de basilique, sent à la fois la contre-réforme et les premiers siècles de la chrétienté. Elle nous rappelle que Newman n'était que très peu touché par le Moyen-Age. « Bien que ma raison puisse s'accorder avec le gothique, c'est au style grec qu'était toujours allé mon cœur. Il se trouve dans le style italien une simplicité, une pureté, une élégance, une beauté, une lumière, toute rendue, je suppose, par le mot *classique*, qui semble se prêter à la représentation d'un ange ou d'un saint. » Il y avait, en effet, parmi les premiers convertis du mouvement d'Oxford, plusieurs qui voulaient se faire plus Italiens que les Italiens et plus papistes que le pape. Ils réagissaient contre la sobriété de la tradition anglicane d'où ils étaient sortis, et Newman, bien qu'il ne fût nullement dans leurs idées, se laissait emporter un peu par leur enthousiasme enfantin. Il nous faut donc le trouver chez lui pour respirer la vraie saveur de sa spiritualité. Entrons donc dans la maison à côté; montons l'escalier au premier étage, et suivons le corridor sombre et large pour aboutir à une porte qui s'ouvre à nous au bout du passage. Ouvrons-la, et nous voici dans la chambre qu'habitait le cardinal Newman pendant les longues années de sa résidence à Birmingham. C'est ici d'où rayonnait une spiritualité qui sentait, bien sûr, la piété tridentine, mais qui gardait les éléments essentiels d'une tradition plus ancienne. Il suffit de rester quelques instants dans cette chambre pour s'en rendre compte.

Les Pères de l'Oratoire ont toujours permis à certains d'y passer

la nuit, et bien que je n'aie jamais demandé ce privilège pour moi-même, j'ai profité de toute occasion pour contempler un endroit qui reste, pour nous autres catholiques anglais, un des lieux les plus vénérés de notre pays. La chambre est divisée en deux parties, dont une servait de chapelle à Newman alors qu'il était cardinal. Il ne s'agit pas d'un amas de pierres ou d'une arche solitaire et pathétique qui nous évoque, du lointain des âges, tel saint ou telle communauté qui faisaient là leur prière. La chambre de Newman rayonne d'une spiritualité toute moderne, d'une personnalité que des gens encore vivants ont connue. Il passait ici de longues heures tranquilles, dont personne n'a jamais dévoilé le secret, et nos yeux se tournent instinctivement vers le prie-Dieu qui se trouve dans un coin. Voilà le livre des prières de Lancelot Andrewes, que Newman lui-même avait traduit du latin. Au-dessus, collées à la cloison, on peut lire deux citations des psaumes, qui ont une application très touchante à la vie personnelle de Newman, à ses déceptions, à ses difficultés. « J'étais muet et humilié et je me passais des bonnes choses, Tu m'as fait un objet de reproche aux stupides; j'étais muet et je n'ouvrais pas ma bouche; fie-toi au Seigneur et laisse-le te conduire; il montrera ta justice comme la lumière et ton jugement paraîtra comme le midi. »

La spiritualité de Newman était foncièrement biblique et, bien que certains de ses plus beaux sermons fussent consacrés à la Sainte Vierge, il faut reconnaître qu'il ne supportait que très difficilement les exagérations des dévotions mariales.

Passons à côté dans le petit oratoire, où nous ne manquerons pas de remarquer les photographies de ses amis, ainsi que, suspendue au-dessus de l'autel, la belle image de saint François de Sales qu'il aimait tant. Mais naturellement, c'est saint Philippe Néri qui commandait en lui une dévotion spéciale. « Obtenez pour moi, avait-il prié, un dixième de cette paix, de cette foi, de cette bonne humeur, de cette douceur et de cette charité qui étaient vôtres. » Pour Newman, saint Philippe est le point focal où se rencontrent les fleuves qui découlent de trois grands maîtres de spiritualité chrétienne — saint Benoît, saint Dominique et saint Ignace. « Saint Benoît lui avait appris ce qu'il devait être, saint Dominique, ce qu'il devait faire, et saint Ignace, comment il devait agir. » Tout comme saint Ignace, saint Philippe avait porté l'Église dans le monde. Il suffit de lire la litanie que Newman avait composée en son honneur — *Vir prisci temporis, sanctus amabilis, pater suavissimus, exempla simplicitatis, lux sanctae laetitiae* — pour deviner la spiritualité de son fils.

« Une application sérieuse de la religion intérieure, une méfiance des cérémonies formelles, un enseignement qui s'appuie sur l'obéissance plutôt que sur le sacrifice, sur la discipline de l'esprit, plutôt que sur le jeûne ou le cilice, mortification de la raison et liberté de l'esprit — liberté qui naît de l'amour », c'est là une règle de vie spirituelle que Newman es-

sayait de suivre et dont tout chrétien de bonne foi pourrait emprunter les maîtres principes.

Quittons la chambre et traversons le passage d'où une porte conduit à une tribune d'une chapelle de l'église. C'est la chapelle du Saint-Sacrement. Ici, aux temps les plus douloureux de sa vie, Newman passait des heures en prière et, chaque année, pendant la Semaine sainte, il veillait longtemps devant le sépulcre. Dès qu'il fut créé cardinal, il disait la messe dans son propre oratoire, et il la disait de la même façon — ou presque — jusqu'au moment où il se trouvait trop faible pour courir les risques d'un accident pénible. On remarquait qu'il prononçait les formules de la consécration dans un murmure audible, s'appuyant longuement sur les mots — *mysterium fidei* — comme si la contemplation du mystère l'effrayait un peu. Dans le *Pater*, le « Panem nostrum quotidianum » et le « ne nos inducas in tentationem » frappaient par leur extraordinaire tendresse.

Dès qu'il ne pouvait plus célébrer la messe, il se récitait à lui-même un *requiem* ou une messe votive qu'il avait appris par cœur. Sur le conseil de son évêque, il ne lisait plus son bréviaire, et il se trouvait enfin incapable de tenir son chapelet, tant les bouts de ses doigts avaient perdu toute sensibilité. Il n'osait pas dire avec saint Philippe « paratus sum et non sum turbatus »; « non, ajouta-t-il, *jugis conatus*. Il faut essayer d'être prêt. Ai-je le droit de dire : non sum turbatus? Je voudrais mieux être troublé, pour que je ne cesse pas de me préparer. Il faut penser aux années éternelles ».

Le voici donc, non pas « le solitaire de Birmingham » ou « le grand reclus », comme disait Brémond, car il était le vétéran de trop de campagnes et il tenait trop à des amitiés humaines, ne pouvant pas retenir ses larmes quand il regardait le cercueil d'un ami, pour que ces sobriquets ne se prêtent pas à un certain malentendu, mais enfin, comme il avait été toujours, « solus cum solo »; l'homme pour qui deux êtres avaient été toujours « lumineusement évidents », lui-même et son Créateur; l'homme parmi les plus intelligents de son siècle en face de l'Intelligence Suprême. « Je crois, a-t-il écrit il y a soixante ans, que je mourrai ou dans mon collège ou missionnaire dans un pays étranger. N'importe où, pourvu que je meure dans le Christ. » En effet, le pays où il est mort était un pays de mission, bien que moins étranger qu'il ne lui avait été jadis. Newman nous parle encore avec un accent si grave, si beau et si imposant qu'il n'y a pas de quoi s'étonner que des esprits de tous pays se soient ralliés à son témoignage, et que ceux qui ne peuvent pas marcher avec lui jusqu'au bout de son chemin soient élevés par sa spiritualité et conquis par son charme.

ROBERT SPEAIGHT.

ÉTUDES SUR LE SACERDOCE

Jamais peut-être, sauf aux alentours du XVI[e] siècle, on ne s'était dans l'Église interrogé comme aujourd'hui sur la nature du sacerdoce chrétien et sur les conditions concrètes de sa meilleure réalisation possible. On notera que cette recherche n'est pas bornée aux frontières de l'Église catholique. Les chrétiens séparés, protestants ou anglicans, n'ont jamais examiné les problèmes, à la fois théologiques et pastoraux, du ministère ecclésiastique comme ils le font aujourd'hui. Chez eux, ce mouvement de recherches neuves a, sans aucun doute, été déterminé avant tout par les soucis œcuméniques. Pour n'en citer que quelques preuves et quelques fruits, mentionnons au moins le considérable volume collectif intitulé *The Apostolic Ministry,* publié sous la direction de l'évêque (anglican) d'Oxford, le Dr. Kirk, en 1946, et où l'on retrouve les noms les plus éminents de la théologie anglo-catholique, groupés autour de celui du grand historien et liturgiste, à la pensée si originale, Gregory Dix. Ce volume a naturellement suscité des réactions protestantes presque immédiates. Une des plus intéressantes est celle de l'exégète nonconformiste T. W. Manson, *The Church's Ministry* (1948). La formation de l'Église unie du Sud de l'Inde (qui avait plus ou moins provoqué la publication du premier volume mentionné) a directement suscité l'ouvrage passionnant de Leslie Newbigin, un pasteur presbytérien devenu « évêque » dans cette nouvelle Église (où se sont réunis anglicans, presbytériens, congrégationalistes et méthodistes, jusque-là divisés avant tout sur cette question du ministère ecclésiastique). Ce dernier livre, *The Household of God* (1953), est particulièrement suggestif pour des catholiques, car il leur montre un protestant plein de préjugés tout d'abord contre la notion catholique de l'Église et du sacerdoce, mais arrivant peu à peu à en ressaisir en grande partie le vrai sens, par la rencontre d'une expérience pastorale méditée et d'une étude du Nouveau Testament et de l'antiquité chrétienne où l'on sent partout la plus fervente recherche spirituelle.

Tout ceci nous montre combien il est important que la théologie du sacerdoce catholique soit elle-même rafraîchie aux sources tra-

ditionnelles, dans un constant contact avec l'expérience permanente de l'Église. Les *Études sur le sacrement de l'Ordre,* parues récemment aux Éditions du Cerf (coll. « Lex Orandi », n° 22) sont à cet égard d'une extrême actualité, et elles peuvent se révéler un instrument très précieux pour ouvrir la voie, ou plutôt *les* voies, où la recherche doit se poursuivre. Ces *Études,* en effet, sont le produit d'une rencontre entre historiens, théologiens et pasteurs (au sens le plus large du mot). On y trouvera d'ailleurs non seulement les exposés, mais des discussions très significatives.

Ce qui a provoqué cette rencontre, c'est un souci directement pastoral, dans le cadre de ce mouvement liturgique français dont le principal mérite est sans doute d'avoir, dès le départ, mis l'accent sur le caractère justement pastoral qui est inhérent à la célébration liturgique.

A parcourir ce volume qui nous en donne le très riche compte rendu, on s'informera bientôt de tous les problèmes soulevés par la question en cause et de l'état présent des travaux. Ce qui est peut-être plus intéressant encore, il s'en dégage, sinon des perspectives toutes tracées, au moins des orientations pour les recherches à venir.

Deux exposés de Dom Botte, l'un sur *l'Ordre d'après les prières d'ordination,* l'autre sur le *Caractère collégial du presbytérat et de l'épiscopat,* nous semblent fournir comme le noyau de ces études.

Il en ressort que la hiérarchie n'est pas une simple projection de la communauté chrétienne, mais essentiellement un don de Dieu : le don d'une grâce faite à certains membres pour le ministère (c'est-à-dire « le service ») de tout le corps. Mais ce ministère n'est pas seulement une fonction cultuelle; il est d'abord œuvre pastorale, ministère de la Parole et, en conjonction toujours avec ces deux tâches primordiales, fonction proprement sacerdotale dans l'accomplissement du mystère sacramentel. Ceci ne signifie nullement que l'accomplissement des rites sacrés serait secondaire, mais bien qu'il ne peut prendre son vrai sens s'il est séparé de « l'édification du Corps du Christ », comme dit l'Apôtre, par la proclamation de son Évangile au monde.

A cet égard, le sacerdoce chrétien n'est qu'un prolongement de la fonction proprement apostolique. Comme tel, il appartient aux évêques qui le possèdent tous ensemble, en prolongeant parmi nous la communauté apostolique elle-même. Au contraire des diacres qui ne sont que des aides destinés, comme les autres ministres inférieurs, à décharger les évêques pour leurs fonctions essentielles en se chargeant de fonctions annexes, les prêtres du second ordre sont vraiment associés au ministère apostolique lui-même : à sa tâche pastorale impliquant le ministère de la Parole et des sacrements. Mais cette participation signifie pour eux qu'ils ne peuvent considérer leur ministère comme leur bien propre, mais comme une responsabilité collective, dépendant toute de l'évêque auquel ils sont et restent associés dans tout ce qu'ils font.

Ces vues, si amples et pourtant si précises, s'éclairent beaucoup lorsqu'on voit les divers ministères naître avec l'Église, sur un terrain préparé par le dernier judaïsme, comme nous le montre en particulier M. le professeur J. Schmitt, dans une étude très remarquable sur *Sacerdoce judaïque et hiérarchie ecclésiale*. Les études patristiques du P. Gy et du P. Daniélou nous permettent alors de suivre l'éclosion de la notion chrétienne du sacerdoce, suivant pas à pas l'éclosion de la réalité elle-même.

Tout cela, d'autre part, trouve son cadre dans la vision du *Sacerdoce du Christ d'après l'Épître aux Hébreux* qu'étudie M. Gelin et la méditation théologique sur *le Mystère de la Pentecôte* dans son rapport avec l'apostolicité de l'Église, où nous introduit le P. Lécuyer.

Soulignons encore, après les études de détail sur *Sacerdoce et monachisme* (Dom Olivier Rousseau), *Prêtre païen et prêtre chrétien* (P. Idiart) et la conception pratique que les chrétiens actuels (en France) se font du prêtre (chanoine F. Boulard), les études canoniques très précieuses de M. Gaudemet et de M. Fransen. Elles nous montrent comment, en fait, le sacerdoce s'est trouvé réalisé dans l'antiquité et le moyen âge, avec la réaction consciente de l'Église elle-même devant ces faits. On a là une introduction nécessaire à l'étude du P. Duval sur *l'Ordre au Concile de Trente*.

Si les travaux de Dom Botte nous paraissent fournir la substructure de tout ce volume, en nous reconduisant comme au cœur de la tradition vivante de l'Église, il nous semble que cette dernière étude nous livre certaines clés essentielles pour comprendre le problème actuel du sacerdoce. Elle nous montre en effet comment, devant une institution profondément évoluée dans son application et en passe de subir les plus dangereuses altérations, l'Église a réagi pour revenir à l'essentiel, en pratiquant ce retour aux sources qui est tout autre chose qu'un artificiel archéologisme.

Autour de ces études, les nombreux témoignages et les discussions nourries nous manifestent à la fois les questions que les circonstances actuelles posent à l'Église touchant son ministère sacré, et suivant quelles lignes les ressources de la tradition peuvent nous permettre d'y répondre d'une manière à la fois effective et fondée.

De tout cet ensemble, il nous paraît que deux points capitaux ressortent avant tous les autres. Le premier est qu'un renouveau du sacerdoce suppose, ou plutôt inclut comme sa portion centrale, un renouveau de la théologie et de la réalité de l'épiscopat. C'est ce que l'étude de l'antiquité suggère, et ce que le Concile de Trente a affirmé avec une insurpassable autorité.

Le second, c'est que la condition première de ce renouveau, c'est que l'épiscopat cesse d'apparaître comme un simple rouage administratif pour reprendre, consciemment et visiblement, toutes ses dimensions pastorales, c'est-à-dire d'abord doctorales et sacrales. En particulier, le rôle, uni-

que et irremplaçable, que les évêques ont à jouer dans l'Église, avant tout comme prédicateurs de la vérité divine, avec l'autorité et la grâce proprement apostoliques, en prend une netteté définitive. C'est là la pure doctrine du Concile de Trente, et, par là, il représente la plus expresse volonté de retour, dans l'Église, non seulement aux origines mais à l'essentiel.

Ne sera-ce pas, précisément, un des enseignements les plus pratiques du pontificat de S. S. Pie XII que l'importance renouvelée que le pape régnant aura donnée, dans son propre exercice de la fonction apostolique, à l'annonce de la Parole de Dieu ? A quelles lointaines distances dans le passé ne faudrait-il pas remonter pour trouver un pape qui ait ainsi pris à cœur d'enseigner lui-même son peuple, non pas simplement dans quelques rares circonstances solennelles, mais quotidiennement, et non point uniquement par des documents officiels, mais dans une parole vivante, adaptée aux plus divers auditoires ?

Dans notre Église de France, l'exemple est là, tout près de nous, du cardinal Suhard, pour attester ce que peut faire, pour le renouveau du sens de l'Église, et de l'Église elle-même, un évêque qui se sent avant tout pasteur, et, pour être pasteur effectivement, avant tout chargé d'annoncer lui-même l'Évangile à ses ouailles et d'entraîner ainsi les prêtres, ses « coopérateurs », dans toutes les tâches qu'il leur partage mais qui restent les siennes.

L. B.

*Construire l'Église aujourd'hui**

L'Église de Jésus-Christ a déjà derrière elle de nombreux siècles de vie. Vie mouvementée, avec des réussites et des échecs, avec des périodes d'expansion et de rayonnement magnifiques et des périodes de persécutions, d'éclipse ou de faiblesses. Certains, considérant principalement l'appareil extérieur, la façade qu'elle offre au monde, voient surtout cette Église construite une fois pour toutes, unique arche de salut dans laquelle il faut embarquer de toute nécessité pour arriver au port, dont la direction est fermement assurée sans que les passagers aient à s'inquiéter du cap suivi ni des moyens de navigation employés : il leur suffit d'être dociles et de faire confiance au pilote.

Or à ces considérations qui sont vraies doivent s'en ajouter d'autres, complémentaires et tout aussi vraies. L'Église se construit chaque jour. Fondée sur les apôtres, eux-mêmes mandatés par Jésus-Christ, elle continue, non seulement à vivre et donc à évoluer au cours des âges, mais elle se reconstruit à chaque époque, avec les pierres vivantes qui se renouvellent sans cesse, et dont chacune, unique et irremplaçable, donne à l'édifice un caractère toujours nouveau. Jésus ne s'est pas contenté de donner mission à ses apôtres et à leurs successeurs; il est avec nous jusqu'à la fin des temps. Il continue d'être la pierre d'angle sur laquelle son Église, toujours la même, se construit sans cesse pour être l'instrument du salut de tous les hommes de tous les temps et de toutes races. Il ne s'agit, à proprement parler, ni de réformes successives, ni d'adaptations, mais de construction ininterrompue jusqu'à l'avènement de la construction parfaite et définitive de la nouvelle Jérusalem.

Cette construction continue remet perpétuellement en question la fidélité à la pensée et à la volonté du fondateur. Chaque génération de chrétiens doit être le

* Th. Suavet, O.P., *Construire l'Église aujourd'hui*. « Économie et Humanisme ». Les Éditions Ouvrières, 1957; 254 pp.; 480 fr.

Christ vivant, annonçant la bonne nouvelle, sauvant par ses souffrances le monde dans lequel elle vit, travaillant en son temps à l'avènement du Royaume. Cette responsabilité collective des chrétiens les oblige à être vraiment identifiés à leur maître, faisant en eux le lien entre le monde à sauver, dont ils font partie, et le Sauveur auquel le baptême les a incorporés.

Le problème est donc toujours nouveau, car nous ne sommes pas ce qu'étaient nos pères et il nous faut continuellement nous interroger sur la façon d'être aujourd'hui les témoins de Jésus-Christ, sur la façon de construire aujourd'hui son Église. Cette interrogation est à l'intérieur de l'espérance, puisque nous avons avec nous la vérité du Christ et le Saint-Esprit. Elle ne peut pas cependant être totalement sans angoisse, car si le Seigneur ne nous manquera jamais — il l'a promis — nous, individuellement et collectivement, pouvons lui manquer. La seule assurance que nous ayons est la rectitude du contenu de la foi professée par l'Église unie à Rome, mais rien ne dit qu'il y aura encore de la foi quand le Fils de l'homme reviendra.

L'ouvrage du P. Suavet s'adresse aux prêtres, mais il sera lu avec grand profit par les laïcs chrétiens formés, et eux-mêmes engagés — spécialement dans l'Action catholique — à la construction de l'Église aujourd'hui. Le monde à sauver est et sera perpétuellement opposé à la réception de l'Évangile. Mais aujourd'hui plus que jamais apparaissent des refus collectifs, des situations qui détournent l'homme du message chrétien, les conséquences sociales du péché. Il est trop facile de reporter sur les structures considérées abstraitement les responsabilités qui, en réalité, reposent un peu sur chacun de nous. Il est nécessaire que le prêtre prenne conscience du poids que ces structures font peser sur les individus, qu'il essaie de les comprendre. Il faut qu'il sache montrer la réaction à opérer dans la marge plus ou moins étendue de liberté du jugement et d'action qui subsiste toujours. Il pourra engager à l'action collective qui seule pourra renverser le courant, créer de nouvelles structures, de nouvelles mentalités collectives. Le monde étant de plus en plus socialisé, cette action collective sur les ensembles est aujourd'hui une dimension fondamentale de l'action des chrétiens qui, trop exclusivement préoccupés de leurs péchés individuels, seront heureusement conduits à prendre conscience de la part qu'ils prennent quotidiennement au péché du monde, aux injustices sociales et aux oppressions politiques et économiques.

Mais les caractéristiques du monde d'aujourd'hui ne sont pas totalement opposées à l'Évangile. Il est toujours plus marqué par la mentalité technicienne, il est divisé par des oppositions de races, de nationalités et de classes, enfin, il se veut profane, le temporel tendant à reprendre son autonomie en réaction contre une civilisation sacrale, finalement dégradée en cléricalisme. Tous ces éléments sont lourds de menace,

mais peuvent aussi se révéler positifs. D'où la nécessité de les analyser soigneusement, d'en étudier les ressorts profonds, de percevoir par une recherche attentive leurs racines historiques et le sens de leur évolution. L'Église à construire aujourd'hui devra tenir compte de tout ce qui est valable dans ces données nouvelles. Le prêtre devra donc avoir une attitude positive, sachant aller aux techniciens pour les aider à remplir leur rôle dans la construction de la nouvelle cité humaine, comprendre ce qu'il peut y avoir de riche dans les solidarités nationales ou de classes, apporter son aide à la prise d'autonomie du profane et se défaire de toute attitude cléricale. Ce rôle des chrétiens, et d'abord des prêtres, ne peut être rempli qu'à la condition de croire à l'Église, à son efficacité, à son dynamisme, et surtout, le P. Suavet le fait très bien remarquer, de croire en elle comme à un mystère. Faute de cette perspective, le visage extérieur de l'Église, son côté humain, est pour trop de prêtres et de militants une source de découragement, voire de scandale. Le mystère de l'Église, c'est celui d'un peuple en marche, non toujours comme une troupe organisée et efficace dans ses moyens d'action, mais comme un troupeau plus ou moins désordonné, avec ses blessés et ses traînards, ses tartufes et ses traîtres, mais aussi avec ses chefs investis par Dieu, avec ses héros et ses saints. L'important est l'élan qui entraîne ce peuple vers la cité céleste, la continuité de sa marche, facilement cachée à ceux qui ne considèrent qu'un point de l'espace et du temps.

L'Église n'est pas une abstraction. Elle est une réalité concrète, elle se réalise dans des communautés de foi et d'amour. Construire l'Église, c'est réunir et maintenir l'assemblée eucharistique. Tout le reste est préparation ou conséquence, découlement. Les cellules d'Église, éléments constructeurs d'un monde plus juste et plus fraternel ne peuvent exister durablement et efficacement que cimentées par l'offrande collective du sacrifice rédempteur, la manducation du même pain, symbole et réalisateur d'unité. Il est certes important d'apprendre aux fidèles à se bien confesser, à prendre au sérieux les engagements baptismaux de leurs enfants, mais l'essentiel vers lequel tout doit converger est la messe. « Tant que l'on n'aboutit pas à une célébration vraie de l'Eucharistie, l'Église n'est pas constituée. Tout effort pastoral doit tendre à cela » (p. 148). On peut regretter — cette affirmation essentielle mise à part — de ne pas trouver dans l'ouvrage du P. Suavet suffisamment d'orientations dans ce sens. Trop souvent les problèmes restent posés au plan de la conscience individuelle.

L'assemblée eucharistique est surtout composée de laïcs. La troisième partie de l'ouvrage — la meilleure à notre sens — traite de leur rôle dans la construction de l'Église. Il ne s'agit pas d'attendre d'eux d'abord une aide aux prêtres dans leurs tâches pastorales, un rôle de vicaires, mais de former des hommes sachant prendre, au plan qui leur est propre,

toutes leurs responsabilités de chrétiens. Des hommes et non des enfants, c'est-à-dire n'ayant pas besoin d'être tenus en lisières, d'être dirigés — au mauvais sens du mot — mais ayant grâce et capacité pour agir et s'engager sans demander permission. « Bien sûr, un tel laïc est dangereux. Il risque de se compromettre, mais c'est par lui et ses semblables que l'Église mord le plus directement sur le péché du monde. Quel stimulant pour le prêtre que ce vivant qui lui pose toutes sortes de problèmes vitaux, nouveaux pour lui, auxquels il est bien incapable de répondre par des solutions toutes faites, parce que les principes prochains d'une telle action sont à peine élaborés » (p. 169).

En effet, si le laïc a besoin du prêtre, comme père spirituel qui l'engendre à la foi et nourrit en lui cette foi, le prêtre lui aussi a besoin du laïc. Non seulement parce qu'il est prêtre pour eux et ne peut réaliser son sacerdoce en toutes ses dimensions que dans la mesure où il est prêtre de quelqu'un, mais surtout parce que, dans l'effort de tous les baptisés pour sauver le monde, ce sont les laïcs présents à ce monde qui peuvent faire connaître à leurs prêtres les conditions réelles de cette transformation à opérer, les vérités dont ce monde a besoin, ses possibilités de compréhension, les obstacles matériels et psychologiques qui empêchent soit l'évangélisation, soit la fidélité aux engagements du baptême. Il s'agit d'un échange, et l'auteur analyse très bien ce que l'un doit apporter à l'autre et réciproquement, mais il s'agit plus encore d'être chrétiennement solidaires, de porter les fardeaux les uns des autres, œuvrant à des plans différents, du même cœur et dans le même esprit, dans un échange continuel.

Le contact avec les laïcs, le travail quotidien avec eux et à leur service, est pour le prêtre une école de sainteté. Ces considérations seront bien utiles aux prêtres trop souvent portés à se croire omniscients, capables de juger et de trancher de tout, alors que la connaissance d'autres problèmes de vie, d'autres itinéraires vers la sainteté, d'autres façons de pratiquer les mêmes vertus, la prise en charge aussi plus concrète et plus profonde des péchés des autres, leur apporteraient à la fois un élargissement du cœur et une plus grande expérience et maturité de jugement. Ces qualités, nécessaires évidemment pour toutes les tâches pastorales traditionnelles, le sont encore plus, si l'on ose dire, pour remplir les fonctions d'aumônier d'Action catholique, dimension nouvelle du ministère contemporain. L'auteur conclut justement : « Notre sanctification se réalisera grâce au contact avec les laïcs, dans la mesure même où nous nous y serons préparés, et où nous chercherons à les sanctifier le plus profondément possible » (p. 205).

La dernière partie de l'ouvrage est intitulée « unifier sa vie sacerdotale », et montre la nécessité de centrer son activité sur des tâches pastorales et apostoliques essentielles sans se laisser disperser, de savoir hiérarchiser ses occupations, de vivre dans la foi le mystère du Christ. Tout cela est

excellent, mais nous avouons regretter leur caractère un peu individualiste, surtout venant après les chapitres si pertinents sur le travail avec les laïcs. Construire l'Église d'aujourd'hui... aujourd'hui comme au début, l'Église ne peut se construire que sur les apôtres, les évêques, et ce n'est pas un des moindres malheurs de l'Église contemporaine que la disparition du presbyterium, de l'assemblée des prêtres autour de leur évêque, qui seul a mission d'enseigner et de diriger le travail apostolique. Construire l'Église n'est pas œuvre exclusivement cléricale, et l'insistance de l'auteur à montrer la place, l'importance des laïcs est heureuse. Pourtant, n'eût-il pas été tout aussi nécessaire de montrer aux prêtres à quel point la perspective individualiste de l'action sacerdotale voue d'avance à l'inefficacité les efforts même les plus généreux ? La docilité de chaque prêtre aux directives et orientations de la hiérarchie ne résout pas à elle seule le problème. Si la construction de l'Église exige que clercs et laïcs travaillent ensemble, elle exige tout aussi impérieusement que les prêtres travaillent en équipe, en collaboration confiante et habituelle avec leur évêque, et nous pensons que cette seconde condition de succès manque au moins aussi cruellement que la première.

L'excellent examen de conscience qui clôt l'ouvrage se ressent lui aussi de cette perspective trop individualiste de l'action apostolique, qui, nous en sommes certain, ne correspond pas à la pensée profonde de l'auteur.

Cette réserve, ainsi que celle faite plus haut quant à l'insuffisance de la mise en valeur de la communauté eucharistique comme but final de toute action apostolique, n'empêche pas la grande valeur de l'ouvrage du P. Suavet, que tous auront le plus grand intérêt à lire, à méditer et à utiliser pour guider leur prière sacerdotale et leur prière de militants. En effet, chaque articulation du livre est marquée d'une courte prière, toute pleine à la fois de la Sainte Écriture et du cœur apostolique de leur auteur. Ces prières ne sont pas le moindre motif de notre reconnaissance envers lui, ni notre moindre profit à la lecture de son livre.

P. Grandin.

A TRAVERS LES REVUES

La liberté chrétienne

« Tout est à vous; mais vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu » (1 Co 3, 23) : saint Paul ne donne-t-il pas ici la charte de la liberté chrétienne? C'est sur les rapports de cette liberté avec l'obéissance que s'interroge Charles Paty (*Obéissance et Liberté,* dans BIBLE ET VIE CHRÉTIENNE, n° 21, mars-mai 1958). Ce nous est une occasion de voir pourquoi le christianisme dissout les termes d'une fallacieuse opposition entre liberté et obéissance, pour retrouver une obéissance qui soit acte de liberté. L'opposition n'existait pas dans le contexte de l'Ancien Testament qui rapproche *craindre* de *aimer* (Dt 10, 12; Ps 112, 1), *aimer* et *observer les commandement divins* (Né 1, 5).

Le mot *Torah,* Loi, suggère l'idée de direction que l'on montre. La torah indique et éclaire le chemin pour qu'on ne s'égare, ni ne dévie... *Ebed,* esclave, serviteur, est en fait un titre de gloire dans la Bible dont la mentalité est ici toute différente de celle des Grecs... Obéir à Dieu, de la part d'Israël, c'est obéir à quelqu'un qui lui veut du bien, qui a conçu en sa faveur un grand plan d'amour et qui, sans se lasser est à l'œuvre pour le réaliser.

Yahvé ne commande que pour guider, et il guide pour sauver. Il commande par amour parce qu'il sauve par amour. A cette nature de l'ordre qui vient d'en-haut doit correspondre exactement la réponse humaine : ce qui est proposé par amour doit être accepté dans la reconnaissance de l'amour. De part et d'autre l'amour suppose une parfaite liberté. L'obéissance humaine sera donc en même temps acte d'amour et acte de liberté. Opposer cette obéissance-là à la liberté humaine serait tomber dans une mythologie dénuée de toute vérité : celle d'un Dieu-rival-de-

l'homme, d'un Dieu-jaloux-de-l'homme.

L'histoire du peuple saint apporte la preuve que le Dieu d'Israël est bien un Dieu qui commande pour délivrer. La méditation de la Bible entretient une idée juste sur le Dieu des miséricordes qui prouve, par ce qu'il fait, qu'il est un Dieu d'amour. « Yahvé notre Dieu n'est-il pas celui qui nous a fait sortir, nous et nos pères, de la terre d'Égypte, de la maison de servitude, et qui devant nos yeux a opéré ces grandes merveilles, et nous a protégés tout le long du chemin que nous avons parcouru et parmi toutes les populations à travers lesquelles nous avons passé ? » (Jo 24, 17).

> Le passé est garant de l'avenir : obéir, c'est acquérir la certitude d'échapper à la ruine, c'est entrer dans la voie large, spacieuse, lumineuse que Dieu réserve à ceux qui le servent. Il garde en effet ses fidèles *comme la prunelle de son œil* (Dt 32, 10).

La morale révélée n'est donc pas une morale de la contrainte arbitraire : « Puisses-tu écouter, Israël, garder et pratiquer ce qui te rendra heureux... » (Dt 6, 3); obéir à Dieu, ce n'est pas le meilleur, c'est le seul moyen d'aboutir au bonheur suprême : « Ah! si tu avais été attentif à mes commandements, comme un fleuve eût été ton bonheur » (Is 48, 18).

> Qui dit obéissance, dit bonheur : les grands thèmes du bonheur sont liés à l'obéissance... La paix, c'est-à-dire l'ensemble des biens qui font que l'on est totalement satisfait, est toujours annoncée par les prophètes dans un contexte de fidélité... La désobéissance a amené la dispersion, les haines, les guerres... L'obéissance du serviteur est en même temps le bonheur de l'enfant près de son Père.

Ch. Paty signale l'atmosphère d'enthousiasme et de confiance filiale dans laquelle doit s'exercer l'obéissance pour lui permettre d'être un acte libre et épanouissant. En contre-épreuve, il n'a pas de peine à manifester les liens unissant à la désobéissance l'esclavage qui est négation de la liberté.

> Se détourner de Dieu, c'est aller à la perdition, c'est abandonner celui qui est solide, pour s'appuyer sur ce qui est vain, sur ce qui n'a aucune solidité... En préférant la parole du serpent à celle de Dieu, Adam et Ève se condamnent à la mort.

Tout cela prépare à comprendre comment l'obéissance du Christ est chemin de la glorification, comment l'obéissance du chrétien est chemin de la liberté. La nourriture du Christ, c'est de faire la volonté du Père (Jn 4, 34; Mt 26, 39); la suggestion qui irait à l'encontre de cette volonté vient du Malin (Mc 8, 33). Et le contenu douloureux de la volonté divine peut mettre à l'épreuve la liberté sans la détruire, ou la poursuite du bien et du bonheur absolus sans rompre cette poursuite (Lc 13, 33; Jn 12, 27).

> ... l'obéissance du Christ est joie, allégresse, épanouissement. Elle est pour lui le chemin de la glorification près du Père et le moyen d'entraîner les hommes à sa suite (Jn 17). Cela explique la

note d'allégresse qui traverse les Évangiles (Luc en particulier). Cela explique aussi que Paul ait tenu à souligner si fortement le lien entre l'obéissance du Christ et la joie triomphale de sa glorification (Ph 2, 5-11)...

S'assurer le bénéfice de cette glorification, c'est adhérer au Christ, le suivre, et nous savons que cela veut dire : garder ses commandements (Jn 15, 1-10). « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande... Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres » (Jn 15, 14 et 17). Telle est la route de la liberté. « Si vous demeurez dans ma Parole, vous serez mes disciples, vous connaîtrez alors la vérité et *la vérité vous fera libres* » (Jn 8, 31). Nous aboutissons à élucider la racine de la liberté et la racine de l'esclavage : obéir au Christ, c'est garder sa vérité qui nous rend libres; lui désobéir, c'est tomber dans le péché qui aliène la liberté : « Tout homme qui commet le péché est un esclave » (Jn 8, 34). C'est dans ce contexte que

le chrétien devient un libéré qui ne doit plus se laisser réduire en esclavage : *J'entends bien ne me laisser dominer par rien,* déclare Paul avec enthousiasme (1 Co 6, 12). « Je suis libre... Tout m'est permis... », formules fréquentes chez lui... *En ceci consiste l'amour de Dieu : garder ses commandements. Et ces commandements ne sont pas pesants* (1 Jn 5, 3 s.).

L'obéissance du chrétien est épanouissante, parce qu'il sait que le Maître qu'il sert l'a aimé le premier! Derrière son obéissance, il y a l'amour incroyable de Dieu et du Christ. Rien ne peut arracher le fidèle à cet amour! Dès lors, que pourrait-il craindre ? *Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le glaive ?... J'en ai l'assurance, ni la mort, ni la vie..., ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus Notre-Seigneur* (Rm 8, 35-39). Ce cri délirant d'enthousiasme dit magnifiquement l'atmosphère de joie inaltérable qui est celle de l'obéissance chrétienne (cf. Ph 4, 4-6).

A l'époque où une mentalité publique diffuse travaille à surévaluer l'idée de liberté au détriment de l'obéissance, ceci en faussant l'équilibre interne des deux notions, il n'était pas inutile d'exposer à nouveau la tradition catholique sur le point. S. Em. le cardinal Feltin en a jugé ainsi, dont la dernière Lettre pastorale de Carême a pris ce sujet pour thème d'enseignement. Les Parisiens se souviennent de ces passages déclarant que

l'obéissance à Dieu apparaît comme le moyen laborieux, mais nécessaire, pour l'homme, d'accéder à cette liberté pleine et entière qui est celle des saints;

ou montrant dans l'exemple du Christ

un parfait et admirable équilibre entre l'obéissance et la liberté qui la conditionne et lui donne sa valeur...

... Vis-à-vis de l'Église comme vis-à-vis de Dieu, il n'y a pas de véritable obéissance, humaine, chrétienne, sans vraie liberté... Une obéissance sans la libre et consciente collaboration de celui

qui obéit est une caricature de l'obéissance chrétienne : il y a une façon de s'enliser dans la soumission qui n'est que paresse personnelle ou tyrannie de l'habitude. Il y a une façon de se réfugier dans l'obéissance, qui recèle une peur des responsabilités qui n'a rien de vraiment chrétien... être adulte ne consiste pas, sous prétexte de liberté, à contester le devoir d'obéissance et à s'émanciper de toute dépendance... Dans le domaine religieux en particulier, il s'agit de retrouver, dans la foi, toute la valeur de l'acte accompli par obéissance, de le vouloir en plénitude, librement et personnellement.

Comme dans les autres aspects de la vie chrétienne, le mystère pascal est là présent : il suffit pour s'en rendre compte d'entendre ce qu'est la liberté chrétienne comme l'entendait saint Paul. « Et vous de même, regardez-vous comme morts au péché et vivants dans le Christ Jésus » (Rm 6, 11). Alors, vous serez libres dans le Christ : « Tout est à vous mais vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu » (1 Co 3, 23).

F. L.

LES LIVRES

LA VIE DE PRIÈRE

CONRAD PEPLER, o. p. : *The three Degrees. A Study of Christian Mysticism.* Blackfriars Publications, London, 1957; 256 pp.

Comment restituer aux voies purgative, illuminative et unitive des perspectives moins exclusivement individualistes que celles qu'on leur connaît ? Comment récrire pour l'être humain total ce qui a été composé pour « l'âme » comme si elle était prématurément « séparée » ? Comment situer l'être humain concret, qu'on désire faire progresser, dans le contexte cosmique dont on ne l'abstrait pas sans risques de déperditions ? Voilà quelques-unes des questions qu'aborde courageusement le P. Pepler dans son dernier ouvrage. Celui-ci, faisant suite à *Riches despised,* tente de procurer au mysticisme une revalorisation du vocabulaire, une rénovation de la problématique et surtout les moyens d'un meilleur enracinement dans la vie de chrétiens du XX^e^ siècle. Un certain nombre de chapitres ont paru sous forme d'articles dans des revues anglaises; leur unité vient de ce qu'ils tentent tous de répondre à ce qui constitue dans notre vie chrétienne un malaise dont le P. Pepler donne une analyse originale qui vaut d'être soulignée.

Il discerne trois niveaux dans la vie d'un chrétien. Le premier est celui de la nature globalement prise, dans laquelle l'homme est inséré et où il est appelé à participer aux rythmes cosmiques du jour et de la nuit, des saisons, des croissances, au contact du sol nourricier, de ses plantes et de sa faune, de la pluie, du vent, etc. Le deuxième niveau, d'ordre cultuel, prend appui sur le premier : le rythme de la vie liturgique et ritualiste suit les rythmes mêmes de la nature alentour, aussi bien chez les païens que dans la tradition judéo-chrétienne. L'auteur ne se limite pas à situer dans ces perspectives des fêtes comme celles des Tabernacles, de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, il rappelle le parallélisme du système sacramentaire chrétien avec les étapes de la croissance humaine. Au troisième niveau se développe la vie spirituelle ou la vie mystique dont on a rappelé les trois « voies ». Ce qui a frappé le P. Pepler c'est que l'homme du XX^e^ siècle a progressivement perdu contact avec la nature, au profit d'un milieu artificiel qui ne jouit pas des mêmes ressources. Au lieu de voir le chrétien se développer à chaque « niveau » sur la ferme assise du niveau inférieur, on assiste à une dislocation des plans consécutive à une dérobade du premier. Le P. Pepler dénonce l'étiolement qui s'ensuit pour la vie mystique ainsi coupée de ses bases naturelles. Un monde mécanisé nous voile le visage premier de la création (premier niveau). No-

tre vie liturgique est menacée de sclérose en ce sens qu'on lui conserve son cadre antique sans pouvoir le remplir d'une matière en symbiose avec ce qui constitue l'étoffe de notre existence quotidienne (deuxième niveau). Notre vie mystique ne ressent plus le parallélisme mettant en affinité la voie purgative avec les sacrements de baptême et de pénitence; la voie illuminative avec les sacrements de confirmation, de mariage et d'ordre; la voie unitive avec le sacrement d'eucharistie (troisième niveau). Comment donc rattacher le progrès de la vie mystique aux rythmes de la vie sacramentelle et la vie liturgique aux rythmes cosmiques ?

Nous savons que la vie d'un homme forme un tout, mais nous ne savons plus comment en tirer pleinement parti au bénéfice de notre vie chrétienne. Le danger, on le devine, serait de tendre à un impossible retour en arrière. Il y a un donné de civilisation dont nous ne sommes plus maîtres et l'archéologisme n'est qu'une forme de l'irréalisme. La recherche d'un nouvel équilibre doit s'exprimer notamment dans la floraison d'un art chrétien nouveau qui ne sera pas fade imitation des productions du passé, mais invention d'un médium original propre à relier mystérieusement à notre foi le contexte cosmique. Une symbolique vivante trouve spontanément ses métamorphoses : le signifié demeure inchangé, mais non pas les signes susceptibles de parler à des hommes dont le langage évolue.

On voit que le P. Pepler va chercher très loin les racines d'une revalorisation de la mystique aux yeux des hommes de ce temps. Tout le monde ne peut rentrer dans la vie cistercienne dont le cadre a encore conservé la parfaite synchronisation entre les rythmes de la terre et des saisons, les cycles liturgiques du jour et de l'année, et la vie contemplative de chaque individu.

En vue de faciliter la découverte d'un nouveau mode de réunification de la vie chrétienne culminant en mysticisme, le P. Pepler ne se fait pas faute d'interroger les êtres qui, hors du christianisme, semblent avoir eu une réelle expérience mystique. Son enquête le rend ici favorable à l'idée d'une profonde unité de l'expérience mystique qui se définit, au-delà de l'ascèse et au-delà de l'appréhension purement intellectuelle, dans un éveil original à la présence de Dieu.

Ces quelques notes n'ont pas cherché à inventorier toutes les richesses de ce livre, mais seulement à indiquer le sens d'une recherche et à donner le goût d'y recourir pour en savoir davantage.

François Lepargneur.

Michel GASNIER, O.P. : *Les psaumes, école de spiritualité*. Préface de S. Exc. Mgr Weber. Éd. Salvator, Mulhouse; 224 pp.; 650 fr.

Comme le fait remarquer si justement Mgr Weber dans son admirable préface, le P. Gasnier n'a pas eu l'intention de suivre dans ces « poèmes, qui s'échelonnent du X^e^ au IV^e^ siècle avant Jésus-Christ... le développement de la vie religieuse et morale d'Israël sous l'influence de la révélation divine... Il considère — c'est son droit — le Psautier comme formant un tout, et c'est au volume entier qu'il s'est attaché pour en exposer avec clarté l'enseignement spirituel.

« La vie spirituelle tourne autour de deux pôles : Dieu et l'homme. Ajoutons-y le chemin que Dieu a choisi pour se donner à l'homme, et le chemin par lequel l'homme monte à Dieu : le Christ, l'Église, la Vierge Marie, médiatrice de grâce.

« La place la plus importante dans le Psautier est occupée par Dieu ; il n'y a pour ainsi dire aucun Psaume qui ne parle de lui, sous un aspect

ou un autre. Par ailleurs, les psalmistes sont des hommes qui cherchent le Seigneur; ils ont vécu intensément tous les sentiments humains : ce sont ces aspirations vers Celui qui est notre créateur, notre soutien et notre espérance, que traduisent les chants inspirés que la Bible a groupés.

« Le Psautier ne serait pas partie intégrante des livres qui nous rapportent l'action de Dieu au sein du peuple élu, ancêtre de l'Église du Christ, s'il n'ouvrait pas des perspectives vers l'avenir messianique, vers le Roi futur et le grand Souffrant qui devait venir établir sur terre le Règne de Dieu, s'il ne contenait pas des vues annonciatrices de l'œuvre du salut des hommes.

« Le R. P. Gasnier a patiemment et amoureusement collecté tous les textes des Psaumes qui concernent ces lignes de faîte de la doctrine spirituelle. Le lecteur qui étudiera ces pages, qui les méditera, se rendra plus apte à comprendre nos Psaumes, même pris individuellement; il les insérera mieux, en les récitant ou en les lisant, dans sa vie chrétienne. Ces chants anciens, qui traduisent si bien la vie intérieure de nos pères selon la foi, deviendront ainsi plus facilement nôtres. Nous en jouirons davantage et nous en ferons avec joie l'expression de notre prière et de notre espérance. »

Le volume se termine par deux appendices : « Les Psaumes imprécatoires » et « La vie de l'au-delà ».

Une remarque pour finir : pourquoi le Père s'est-il permis de corriger la traduction dont il se sert, quand ce n'était pas indispensable ? En voici un exemple :

Il termine le psaume 130, page 95, par ces deux versets :

Non! je tiens mon âme en paix et en [*silence,*
comme un enfant sevré *blotti contre* [*sa mère.*
Mon âme est en moi,
comme un bébé rassasié.

Il faut choisir entre les deux adjectifs. *Ablactatus* de la Vulgate, comme le mot grec et le mot hébreu correspondants signifient : un enfant à qui l'on a coupé le lait. Si c'est définitivement, c'est un enfant *sevré*. Si c'est provisoirement, c'est un petit *rassasié* ou *repu*.

Il suffit d'avoir observé la vie, pour comprendre que c'est dans le second cas seulement que l'enfant s'endort sur les bras de sa mère : image qui suggère l'idée qu'à l'égard de Dieu, nous sommes toujours des enfants comblés, si nous voulons en prendre conscience, et que nous pouvons nous abandonner entre les bras de sa Providence.

M.-F. M.

BERNARD BRO : *Apprendre à prier.* Plan de travail, problème de vie. Supplément à *Jeunes Equipes enseignantes* (revue trimestrielle pour instituteurs catholiques de l'enseignement public), 18, rue Ernest-Lacoste, Paris-XII[e]; 1956; 64 pp.

Les Équipes enseignantes publient des plans d'étude destinés à être travaillés en particulier au long du mois, avec une mise en commun mensuelle. C'est dans ce but que le P. Bro a composé des réflexions sur la prière dont il faut souligner nettement l'originalité et la profondeur.

Cette étude comprend quatre parties : Pourquoi prier — la prière est-elle nécessaire ? Comment prier — les grandes lois de la prière. Comment ne pas prier — les écueils et les déviations de la prière. La prière du Christ — l'originalité chrétienne de notre prière. Chacune d'elle plonge le problème dans le concret, tient compte des difficultés rencontrées par chacun, situe la prière en cette rencontre humble, vraie, vivante et vitale avec Dieu, qui seule en fait la valeur. Un tableau de textes bibliques, une bonne bibliographie terminent cette brochure extrêmement

intéressante malgré le caractère un peu touffu des dernières pages.

Écrite pour des instituteurs catholiques (ne la trouveront-ils pas trop forte pour eux ?), elle rendra grand service à bien d'autres chrétiens (surtout dans les milieux intellectuels et l'A.C.I.), comme aux prêtres et aux religieux.

M.-L. T.

DIVO BARSOTTI : *La via del ritorno*. Documenti di vita spirituale. Libreria editrice Fiorentina, 1957; 269 pp.; 750 lires.

La voie du retour est une série de méditations qui furent données pendant une retraite et qui gardent, de ce fait, un ton cordial fort attachant. Le thème que nous propose l'auteur et qui lui est cher est celui, si neuf et si ancien dans la spiritualité chrétienne, du retour de l'homme, fait à l'image de Dieu, au paradis perdu, par l'insertion totale de celui-ci dans la nouvelle création faite par le Verbe de Dieu dans l'Esprit. L'auteur nous donne, en de beaux petits chapitres, les conditions de ce retour : la conversion totale, l'humilité, l'obéissance, l'enfance spirituelle, la virginité, comme d'ailleurs aussi le travail, le silence, sans oublier tout l'aspect sacramentaire de la vie chrétienne, encore si méconnu de beaucoup d'auteurs. Et l'homme, après ce retour, est créé à nouveau, est recréé selon Dieu, vrai fils dans l'unique Fils.

C'est dire toute la richesse de ce petit livre, si profond, si vrai et si spirituel. Puisque d'autres ouvrages de Divo Barsotti ont été traduits en français et ont été appréciés de leurs lecteurs, nous croyons que celui-ci mériterait de l'être et ne décevrait personne.

P. FRANCESCHINI.

FÉLIX MOLLAT, S.J. : *Le Seigneur est mon berger. Les grandes dévotions de la vie chrétienne*. Sujets d'oraison. Avec une introduction par le R. P. H. MONIER-VINARD, S.J., t. II. Coll. « La vie intérieure ». Éditions Montaigne, Paris, 1957; 224 pp.; 600 fr.

Nous avons déjà signalé dans *La Vie Spirituelle* (décembre 1956) le premier tome de ces méditations consacrées alors à l'année liturgique. Le second traite des principales dévotions chrétiennes : l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, la Vierge Marie, les anges, les saints, les âmes du Purgatoire, l'Église et le Corps mystique du Christ. Très brèves, un peu sèches parfois, de telles notes veulent être une introduction à la prière, pour nous mettre à l'écoute de l'Esprit-Saint qui peut seul nous faire pénétrer dans le mystère.

M.-L. T.

Les prières du jeune chrétien. Texte de Luc BARESTA, illustrations de W. Probst. Desclée de Brouwer, Paris, 1957.

Pourquoi « prières » ? Ce sont de petits poèmes. Sans rimes ni mesure, et guère de ponctuation; mais des assonances, un rythme léger, pour de petits tableaux gentils, avec une note de rêve. La partie intitulée « la messe » est inégale. *Confiteor* est écrit pour des enfants; mais *Offertoire ?*

Mais il ne s'agit pas d'initier les enfants à la messe; ce ne serait pas sérieux (ou trop sérieux ?). Il s'agit de leur mettre entre les mains un livre à images qui leur donne sur les choses de Dieu d'autres impressions que fades ou froidement conventionnelles. Celles-ci sont pleines de fantaisie et d'une très jolie harmonie de tons.

M. F.

ANDREA TESSAROLO : *Il culto del S. Cuore*. Marietti Editori, Torino, 1957; 449 pp.; 1500 lires.

Écrit pour promouvoir le culte du Sacré-Cœur, ce livre composé avant l'encyclique *Haurietis aquas* en est devenu, à la satisfaction de l'auteur, le simple commentaire en maintes pages. Le P. Tessarolo a voulu dégager cette dévotion séculaire de la présentation si pauvre et si rebutante qu'elle a offert et qu'elle offre encore trop souvent. Pour cela, il s'est attaché aux fondements théologiques du culte du Sacré-Cœur montrant en celui-ci le symbole de l'amour rédempteur qui doit se réaliser dans l'Église par chacun d'entre nous, car ce signe, le Cœur du Christ, est médiateur de la présence d'un amour qui se donne et qui demande en retour un don, un don réparateur, un don consolateur. L'auteur, s'appuyant sur les encycliques de Léon XIII, Pie XI et Pie XII, ainsi que sur les meilleurs travaux actuels, nous donne ainsi une vue brève mais vraie du culte du Sacré-Cœur.

Cette théologie n'est pas la seule partie de ce livre. Elle est précédée d'une autre qui veut donner les fondements historiques de ce culte : littératures variées, Bible, patristique, Moyen-Age et XVI^e siècle à nos jours. Ici, l'auteur semble moins à l'aise : c'est sec, bref, et sans beaucoup de perspective, alors qu'il y aurait tant à dire. On a l'impression d'une nomenclature sans grandes lignes de faîte et sans prolongations. C'eût été pourtant nécessaire.

Une autre partie fait le point d'une vaste enquête en Italie auprès de toutes les catégories de chrétiens, des simples fidèles aux âmes consacrées au Sacré-Cœur, en passant par les séminaristes, les jeunes, les intellectuels et les prêtres. La conclusion est bien celle que nous attendions; ici comme dans les autres pays, ce sont les mêmes reproches : fadeur, sentimentalisme, faux mysticisme. Il eût fallu les redresser plus que ne le fait l'auteur, dans ses « observations et perspectives », en leur opposant un culte plus près des sources bibliques. Là encore, c'est trop court, trop simple.

Pour terminer le livre, une dernière partie donne les encycliques de Léon XIII, Pie XI et Pie XII dans leur intégralité et avec quelques notes éclairantes.

En terminant, nous demandons au P. Tessarolo, qui veut rendre plus vrai le culte du Sacré-Cœur, pourquoi il nous a affligés d'illustrations qui sont pour la majeure partie le démenti formel de ce qu'il veut nous dire. Il remplace celles qu'il blâme par d'autres qui ne valent guère mieux. Il eût mieux valut ne rien mettre.

P. FRANCESCHINI.

LANCELOT ANDREWES : *The private prayers*. Col. « A treasury of christian books ». Edited by Hugh Martin. S.C.M. Press, Londres, 1957; 126 pp.

Les *Prières privées* de Lancelot Andrewes sont l'un des plus beaux joyaux du trésor de l'eucologie chrétienne. Cet évêque anglican d'Ely, Chisester et Winchester au tournant des XVI^e-XVII^e siècles, est l'un des représentants les plus typiques de l'humanisme chrétien et de la « Pietas anglicana » au temps de Jacques I^er. Le recueil original rassemblait des textes rédigés en hébreu, grec ou latin, centonisation qui témoigne d'une connaissance extraordinaire de la Bible, des anciennes liturgies et des Pères grecs et latins. Le choix seul, ou presque est l'œuvre d'Andrewes, mais ce choix réalise un chef-d'œuvre. Recueil éminemment personnel que les éditeurs et traducteurs ont dû organiser. Il renferme d'abord des prières pour les différents jours de la semaine qui rapprochent l'une des œuvres de la création, d'après le premier chapitre de la Genèse, et l'un des grands actes de la Rédemption;

suit une confession des péchés et une demande de pardon, une confession de foi et une prière d'intercession; l'ensemble s'achève par une doxologie. La présente édition a groupé, après ces prières quotidiennes, des textes plus occasionnels. Pour les premières on a reproduit la belle traduction de Newman et pour les seconds celle, contemporaine, de Neale. On admire, une fois de plus, combien l'anglais, façonné par un long usage liturgique, se prête admirablement à l'expression de la prière.

I.-H. Dalmais.

Vers toi Seigneur. Livret de la retraitante. Éditions de la J.A.C.F., Paris, 1957; 96 pp.

Ce petit guide spirituel est avant tout adressé aux retraitantes, spécialement à celles qui appartiennent à un mouvement d'Action catholique. Il veut les aider en proposant des sujets de méditation, des références de lectures bibliques adaptées aux différents thèmes abordés, des prières diverses, des réflexions enfin qui puissent contribuer à nourrir la vie intérieure qui reste indispensable à la chrétienne désireuse d'action apostolique. On n'y trouvera pas un enseignement complet sur les réalités de la foi catholique ou de la vie chrétienne, mais des notes quelque peu éparses, accessibles à toutes les jeunes filles et aptes à les aider dans une révision de vie.

F. L.

La lumière dans les ténèbres. Textes spirituels du XVII^e siècle présentés par L. Cognet. Coll. « Cahiers de la Pierre-qui-Vire ». Desclée de Brouwer, Paris, 1957; 248 pp.

Ce titre, en fait très peu éclairant, couvre une anthologie de textes sur la prière pour la plupart pratiquement inconnus. Non seulement les perles y sont nombreuses, mais l'ensemble a été discrètement agencé de manière à fournir un traité d'oraison qui nous donne, décanté, le legs le plus durable de ce qu'on appelle « l'école française » de spiritualité depuis Bremond. L'introduction savante, et pourtant limpide, de Louis Cognet (quelques-unes des meilleures pages qu'il ait écrites) donne un éclairage souvent tout nouveau, grâce à une solide érudition, à tant de textes et de figures que les éclairs de la verve bremondienne avaient à la fois révélés et baroquement déformés.

L. B.

Brother ROGER, C. R. : *So easy to love.* Longmans, Green and Co. London, New York, Toronto, 1957; 102 pp.

On s'inquiète aussi dans l'Église séparée d'Angleterre de faciliter l'oraison à tout chrétien. Dans le présent petit ouvrage, l'auteur manifeste avoir trouvé son guide en Mme Guyon, naguère condamnée pour son quiétisme. L'essentiel du travail de Br. Roger a consisté à traduire en style moderne, lapidaire et très peu recherché, le contenu du *Moyen court de faire oraison* de Mme Guyon. On devine par cette exhumation que la doctrine proposée vise à ce qu'on remette son esprit entre les mains de Dieu, qui fera le reste. Les conseils prodigués, peu suspects de volontarisme intempestif, ne sont pas nécessairement dénués de valeur, mais cette piété très subjective risque de devenir purement sentimentale et manque par trop de structure doctrinale où s'appuyer fermement. Le primat de l'amour en christianisme ne doit faire aucun doute pour autant, ni le pouvoir actif de la grâce. Dans cette perspective les théologiens qui ont charge d'âmes pourront s'inspirer de ces pages lorsqu'elles ne tombent pas dans le simplisme.

F. L.

Russische Mystik. Eine Anthologie. Übertragungen von Reinhold V. Walter. Begleitworte von Julius Tyciak, Patmos-Verlag, Düsseldorf, 1957; 256 pp.; 16-80 DM.

Tenu en éveil, en Occident, surtout par l'œuvre d'un Dostoïevski, l'intérêt pour la spiritualité russe aura toujours profit à prendre contact avec les œuvres des spirituels russes. Mieux qu'à travers l'interprétation personnelle d'un écrivain, voire plus que l'idée que le peuple russe se faisait de ses saints, le contact direct avec leurs écrits nous fait découvrir des trésors chrétiens inestimables. Des recueils de pareils textes ne manquent pas en Occident. A ceux déjà existants, la maison Patmos de Düsseldorf vient d'ajouter un nouvel ouvrage mettant à la disposition des lecteurs de langue allemande quelques textes majeurs de la spiritualité russe. Le choix est judicieux; les quatre textes retenus sont représentatifs des traits profonds de la sainteté russe. La vie des pèlerins, les fameux « stranniks », nous est présentée par des extraits des récits d'un pèlerin russe. On sait que cet ouvrage fut traduit en allemand dès 1925; Jean Gauvain publia en 1943 la traduction française de la première partie (Cahiers du Rhône). Le second texte, constitué par des entretiens tirés de la deuxième partie du même ouvrage, nous présente la recherche de l'union à Dieu au moyen de la prière intérieure. Un texte se référant à la vie de saint Séraphim de Sarov nous montre ensuite la soif des spirituels russes pour la transfiguration intérieure, le désir de la lumière du Tabor. Enfin, les méditations de Gogol sur la liturgie de la messe nous font voir une autre dominante de cette sainteté chrétienne. Les traductions sont de Reinhold Walter. Julius Tyciak, en bon connaisseur de la théologie spirituelle orientale, fait la présentation de l'ensemble du recueil comme de chaque groupe de textes. Dans ses considérations, Tyciak s'attache à relever et à souligner la signification profondément chrétienne des thèmes touchés par les textes, leur caractère oriental et l'harmonie ou la convergence avec la spiritualité occidentale. On aurait, peut-être, souhaité voir caractérisée plus abondamment, précisément la spiritualité russe elle-même. D'autre part, la justification qu'on donne du palamisme nous semble plutôt compréhensive et pleine de sympathie que théologiquement satisfaisante. Mais ces infimes réserves n'enlèvent rien à la valeur de ce livre qui, par ses richesses spirituelles et théologiques, fera avancer la connaissance de l'Orient et, suscitant la sympathie, il contribuera au rapprochement entre les chrétiens.

I. Goia.

S. Exc. Mgr RICHAUD : *L'ascèse chrétienne.* Coll. « J'apprends à prier ». Apostolat de la Prière, Toulouse, 1956; 64 pp.; 140 fr.

« Celui qui veut être mon disciple, qu'il se renonce, prenne sa croix et me suive... » Aujourd'hui comme il y a deux mille ans, cette parole du Seigneur s'adresse à tous, mais comment insérer le renoncement dans la vie des hommes de notre époque, dans leur travail, dans leurs loisirs mêmes qui sont nécessaires, en tenant compte de tous leurs besoins? Après avoir montré la nécessité de l'ascèse, Mgr Richaud répond à ces questions en des pages remarquables d'équilibre, de sens chrétien, d'esprit pratique.

M.-L. T.

G. SALET, S.J. : *Plus près de Dieu.* Brèves réflexions pour les fêtes et les dimanches, 11. Lethielleux, Paris, 1957; 160 pp.

Tous ceux qui apprécièrent, et ils furent nombreux puisque c'est à leur demande que l'on doit ce second volume, les *Brèves réflexions pour les fêtes et les dimanches* du P. Salet,

seront heureux de pouvoir se laisser guider par l'auteur pour un plus grand nombre de fêtes et de dimanches. Une idée directrice bien marquée est développée avec force et profondeur. Le dogme, et comment le P. Salet eût-il pu l'oublier, se traduit dans un contact personnel et actuel avec l'existence de chacun d'entre nous pour nous permettre de mieux donner au monde le témoignage du Christ et de l'Église.

Ce livre, comme le précédent, est à faire connaître et à méditer longuement. Peut-on formuler un désir — d'ordre matériel, mais qui a son importance — qu'une réédition des deux volumes répartisse ces réflexions selon le temps liturgique dans la suite chronologique des dimanches et des fêtes. Ce sera plus pratique et plus profitable aussi.

P. Franceschini.

J. SUBTIL, S.J. : *La prière de la religieuse en service. Guide pour l'oraison simple, facile, solide.* Coll. « J'apprends à prier ». Apostolat de la Prière, Toulouse, 1957; 80 pp.; 200 fr.

Plus que tout autre, la religieuse doit être une âme de prière; or, son activité charitable paraît souvent l'emporter sur ses exercices de piété. Lui montrer quelle est la place de la prière dans sa vie, résoudre les problèmes qui se posent concrètement dans son labeur d'hospitalière ou d'enseignante, lui apprendre comment prier vraiment, est le but de ces pages. Pouvant être comprises des plus simples, contenant d'excellentes mises au point, elles seront une aide, mais leur conception de l'oraison est assez élémentaire.

M.-L. T.

PROBLÈMES D'APOSTOLAT

Viktor SCHNURR : *Seelsorge in einer neuen Welt.* Eine Pastoral der Umwelt und des Laientums (Pastorale pour un nouveau monde) Otto Müller Verlag, Salzburg, 1957; 380 pp.

Les nouvelles conditions de vie ont créé pour l'homme un monde nouveau. Les méthodes de pastorale doivent désormais s'y adapter. L'auteur, directeur du centre d'action pour les missions populaires dans les pays de langue allemande, donne ici une véritable somme de pastorale moderne. D'abord, un rapide tableau des nouveaux mouvements pour rechristianiser la société : J.O.C., J.A.C., Légion de Marie, Mission de France (faisons observer en passant que la distribution des parties de ce chapitre est trop sommaire : devrait-on mettre sous le même titre *Mission de France* les Petits Frères de Jésus, le Prado, les Fils de la Charité, la Mission de Paris et la Mission de France ?). Puis, un chapitre sur les éléments essentiels de la pastorale nouvelle. On y insiste sur l'importance du milieu, sur le rôle du laïque, sur l'action sociale et personnelle, tous facteurs qui, loin d'abolir les structures traditionnelles paroissiales, les revalorisent. (Là encore notons une mise au point nécessaire : ce que le chrétien reçoit par le *caractère* du baptême et de la confirmation ce n'est pas *d'abord* l'aptitude à l'apostolat, comme il est dit p. 64, mais une capacité de participer passivement et activement au sacrifice du Christ par le culte.) Mais la partie la plus développée du livre est consacrée aux méthodes pratiques pour reconstituer les structures chrétiennes de la société grâce surtout à l'apostolat des laïques. Enfin, une dernière partie a pour objet les mis-

sions populaires, surtout selon les nouvelles méthodes inaugurées en France par le P. Motte, O.F.M., et qui s'appuient sur ces structures chrétiennes nouvelles. Nous avons là un ensemble très riche sur l'apostolat contemporain, surtout en Allemagne, et un instrument fort pratique, condensant la vaste expérience de l'auteur.

R.-L. Oechslin.

L.-J. LEBRET : *La France en transition.* Étapes d'une recherche. Coll. de Sociologie religieuse. Éd. Ouvrières, Économie et Humanisme, Paris, 1957; 166 pp.; 885 fr.

Cet ouvrage est le premier d'une série par laquelle l'équipe de sociologie religieuse d' « Économie et Humanisme » voudrait livrer les résultats de ses enquêtes, sous forme de « jalons d'une recherche en sociologie religieuse ». Parmi les conclusions de cette approche, retenons celles qui sont susceptibles d'intéresser les lecteurs de cette revue : « La lenteur du passage de la religion plus sociologique à la religion plus personnelle » constitue un fait, « l'industrialisation est presque toujours déchristianisante », contre les atteintes du milieu hostile, les femmes protègent plus longtemps leur foi que les hommes, « les chrétiens ne se sont pas assez sentis associés à un grand dessein », celui de l'Église, celui de l'apostolat, celui de la vie chrétienne adulte. La dernière des seize conclusions est cependant optimiste : « La France est en remarquable renaissance spirituelle et apostolique. » Deux remarques enfin : « Une recherche finalisée par l'action ne perd pas de ce fait ses possibilités d'être scientifique »; « le sociologue religieux, quand il est par surcroît chrétien, doit savoir que le fait religieux intime lui échappe et que la grâce n'est pas déterminée par le jeu des forces sociologiques. Il n'en observe pas moins, et valablement, des causalités qui interviennent sur les facilités et les modes de communication de la doctrine et sur l'efficacité des interventions antireligieuses ou apostoliques. La grâce peut toujours intervenir de façon imprévisible; le saint n'est pas suscité par les hommes. Il n'en reste pas moins que généralement, Dieu laisse jouer des influences produisant des effets assez constants et assez prévisibles pour que l'on puisse sans nier les imprévus et la transcendance de la grâce, disserter des causalités de christianisation et de déchristianisation. »

F. L.

Chanoine Jacques LECLERCQ : *Vivre chrétiennement notre temps.* Casterman, Tournai, 1957; 144 pp.

M. le chanoine Leclerq possède ce don rare de faire penser; aucun de ses livres ne peut laisser indifférent, même si l'on ne partage pas tous ses points de vue. Dans le dernier paru, « essai » plus que traité, il aborde des problèmes fondamentaux du christianisme, sainteté et temporel, sainteté des laïcs, dimension sociale de la morale, réalité chrétienne, amour chrétien, contemplation et action, et examine la coloration particulière qu'ils empruntent aux circonstances actuelles, sans cesser d'y réfléchir à la lumière du Christ et de l'Église. D'où l'importance donnée dans ces pages au sens profond des directives de l'Église, ce sens que l'on n'aperçoit pas toujours ou que l'on ne se donne pas la peine de chercher à apercevoir dans les questions si diverses où elle a à intervenir.

Les aperçus originaux ne manquent pas dans ces pages, mais étayés par un grand bon sens, par l'expérience du moraliste et par un vrai sens chrétien. C'est parfois un peu lourd, un peu trop appuyé, mais l'ensemble est riche et vaut d'être lu.

M.-L. T.

PRIMO MAZZOLARI : *La Parrocchia*. La Locusta, Vicenza, 1957; 49 pp.; 200 lires.

Ce petit opuscule est le cri du cœur d'un curé qui voudrait faire de la paroisse ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : une vraie famille, cellule de l'Église, au service des pauvres. Pour convaincre son lecteur, il propose avec vérité, et aussi avec force, le retour à la simplicité évangélique qui, seule, peut faire disparaître la gangue de la routine et de l'habitude.

C'est à lire par les pasteurs d'âmes.

P. F.

BELLA JUST : *Le portefaix de Dieu. Roman de l'apostolat ouvrier*. Texte français de Louis GABRIEL. Mame, Tours, 1955; 310 pp.; 590 fr.

Roman de l'apostolat ouvrier, ce sous-titre ne paraît pas exact, car le héros de ce roman, un prêtre hongrois, entré comme manœuvre dans une gare parisienne pour rester plus proche de ses compatriotes qui souffrent et sont persécutés sous le régime soviétique, n'exerce aucun apostolat au sens institutionnel du terme. Dans l'hôtel meublé où il vit, une jeune femme meurt en lui confiant son fils, âgé de six ans. Une nouvelle vie commence alors pour lui; il fait l'expérience des soucis et des joies qu'apporte l'éducation d'un enfant, et lorsque le père du bambin retrouvera ses traces et réclamera le petit ce sera un sacrifice déchirant. Sacrifice nécessaire et qui libérera le prêtre, lui permettant de demander son admission à la Mission ouvrière qui œuvre dans son quartier.

Réfugié hongrois, l'auteur connaît de près la misère et les épreuves morales qu'il décrit; cette expérience donne de l'intérêt à ce roman honnête.

M.-L. T.

JACQUES DELESALLE : *Cet étrange secret*. Poésie et philosophie à la recherche de Dieu. « Études Carmélitaines. » Desclée de Brouwer, Paris, 1957; 315 pp.

Le titre du livre est emprunté à un texte de Pascal : « Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes... » (IVe Lettre à Mlle de Roannez). L'auteur, après tant d'autres, tente d'éclaircir le mystère angoissant de l'athéisme moderne. Au Moyen-Age, ce problème ne se posait pas. Mais « à partir du XVIIe siècle, l'idée de Dieu est évincée de plusieurs domaines, qu'elle gouvernait jusque-là sans contestation. La distinction cartésienne de la pensée et de l'étendue aboutit à une *déspiritualisation* radicale de l'univers » (p. 212). Il était intéressant de suivre le développement de cette « déspiritualisation » sur deux pistes : littéraire et philosophique. Les romanciers illustrent concrètement cette évolution. L'athéisme radical est-il possible ? La question hante les écrits de Dostoïevski, où le mal cependant est tenu en échec. Kafka présente comme une expérience de l'homme abandonné, sans Dieu, dans le monde. Avec Bernanos et Greene nous abordons des romanciers franchement chrétiens. Chez le premier, la grâce est toujours prête à affleurer, même dans un monde aussi satanique que celui de *Monsieur Ouine*. Ses héros sont, pour ainsi dire, tendus vers la sainteté. Ceux de Greene, ce sont des êtres pitoyables d'un monde réfractaire à la grâce de Dieu, d'une sorte de désert créé par l'absence de Dieu. L'enquête s'étend enfin jusqu'à des auteurs qui refusent le christianisme, Gide, Giraudoux, Anouilh d'une part; Romains, Malraux, Koestler de l'autre. Toute cette première partie — les deux tiers du livre — est faite d'analyses fouillées, parfois si serrées qu'on aspire à se laisser reprendre par la magie du récit lui-même.

Dans la seconde partie, on « sur-

ble rapidement quelques siècles de réflexion philosophique ». Quelquefois même de trop haut, à notre gré. Notamment en ce qui concerne le Moyen-Age. C'est passer un peu vite sur saint Thomas, par exemple, que de lui prêter une vision de l'univers où le tragique de la condition humaine est absent. Il faudrait méditer attentivement toute la *secunda Pars* de la Somme. Ensuite, on n'oserait plus dire avec l'auteur ce qui suit : « On nous assure que saint Thomas a baptisé Aristote. Comment croire qu'une philosophie aussi fortement systématisée et imprégnée d'hellénisme que celle d'Aristote, ait accepté le baptême sans arrière-pensée ? A bien des égards, le Thomisme est une transaction » (p. 213). L'auteur trace exactement l'évolution de la pensée philosophique à partir de la malheureuse dissociation opérée par Descartes. Celle-ci se poursuit logiquement en passant par Malebranche, Spinoza, Leibniz, Kant, pour aboutir à Hegel, Nietzsche et l'existentialisme. « Les idées innées de Descartes (...), l'étendue intelligible chez Malebranche, les concepts de l'entendement dans la première *Critique* ne sont plus ordonnés à la contemplation de Dieu, mais à la compréhension et à la possession du monde matériel » (p. 216). La connaissance se limite de plus en plus à la direction de l'action, suscitant par contrecoup un fidéisme qui ne pourra tenir contre la dialectique de l'athéisme moderne. Le dernier chapitre offre un exposé sympathique de la pensée de G. Marcel. Trouve-t-on chez lui la solution du conflit créé au sein de la pensée par la philosophie moderne ? Nous ne le croyons pas. Le livre manifeste ainsi clairement l'inconsistance de la métaphysique contemporaine : comment donc s'étonner du désarroi des esprits en notre temps ?

R.-L. Oechslin.

Canon E. Moore DARLING : *Highways, Hedges and Factories*, with a foreword by the Bishop of Coventry. London, Longmans, Green and Co, 1957; 158 pp.

Cet ouvrage d'un membre de l'Église anglicane traduit la préoccupation qu'on peut avoir outre-Manche d'un apostolat engagé en milieu prolétaire. L'insistance dont il témoigne en faveur d'un contact humain entre l'homme de Dieu et le travailleur est des plus louables. L'auteur fournit ici les leçons d'une expérience personnelle de ce genre de contact. On trouve néanmoins que la dimension transcendante en est trop absente. Que servirait-il au prêtre de se faire le camarade de l'ouvrier, si le premier risque de ne plus se distinguer d'un quelconque travailleur? Le monde ouvrier a sans doute quelque chose à apprendre au prêtre, mais celui-ci doit surtout témoigner du divin. Il est porteur d'une doctrine qui ne lui appartient pas. L'expérience humaine ne remplace pas la théologie. Le contact est nécessaire, mais gardons-le à sa place, comme moyen qui ne détrône pas les valeurs de la tradition chrétienne.

F. L.

Dr G. Kitson CLARK : *The Kingdom of Free Men*, University Press, Cambridge, 1957; 213 pp.; 18 sh. 6 d.

La préface a été signée en août 1956, avec un supplément en avril 1957. Entre ces deux dates, l'auteur a eu accès à un discours du cardinal Ottaviani (*Osservatore Romano*, 4 mars 1953) sur la coexistence de l'Église avec l'État laïc d'aujourd'hui (un résumé est donné ici, pp. 210-213, après la courte bibliographie, pp. 206-209). La question ici traitée est celle de la sauvegarde des « Principes chrétiens » dans le Gouvernement à l'occasion de quelques-uns des plus graves problèmes d'aujourd'hui : le

contraste entre les États libéraux et totalitaires; la persécution religieuse depuis 1945; la liberté en relation avec le christianisme et la politique moderne. Dans une série de leçons données à la Faculté de Théologie de Cambridge, qui sont ici reprises, l'auteur a pris vigoureusement parti pour le « Royaume des hommes libres » contre les mouvements fanatiques de masse dans tant de régimes (nazistes, fascistes, communistes ou nationalistes).

Henri Bernard-Maître, S. J.

L'Apostolato dei Laici. Bibliografia sistematica. Université catholique du Sacré-Cœur. Éd. Vita e Pensiero, Milan, 1957; 263 pp.

L'apostolat des laïcs, promu vigoureusement sous l'impulsion des Souverains Pontifes Pie XI et Pie XII (1922-1957), a donné lieu à tant de publications qu'une bibliographie systématique devait en être dressée. C'est l'Université catholique de Milan qui en a pris la charge. 2.229 numéros sont ici répartis en trois parties : 1° Questions et problèmes fondamentaux (nos 1-1368); 2° Problèmes particuliers (types d'apostolat) (nos 1369-1890); 3° Action des laïcs sur le plan international. L'on ne trouvera pas ici les articles concernant les organisations de laïcs elles-mêmes. L'introduction (pp. I-XVI) et la table des matières (pp. 248-263) sont rédigées en cinq langues : italien, français, espagnol, allemand, anglais; mais le Répertoire comprend en outre les publications en latin, portugais et néerlandais. Deux Index, l'un des auteurs (pp. 198-226), l'autre des livres et collections sans auteurs (pp. 227-247), rendent cet inventaire très soigné, extrêmement facile à consulter.

H. B.-M.

FIGURES CHRÉTIENNES

Dom H. LECLERCQ : *Mabillon.* Éd. Letouzey et Ané, Paris, 1953, 1957; 999 pp. en 2 tomes; 1.500 fr. les 2 vol.

Dom H. Leclercq est mort en 1945, confiant à la maison Letouzey et Ané, dont il fut l'un des principaux et ponctuels pourvoyeurs avec son *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, un très gros manuscrit sur Mabillon, l'illustre mauriste. Les éditeurs nous ont donné « les meilleures pages de son étude ». On aurait préféré peut-être que H. Leclercq laissât des tables pour son *Dictionnaire*, si précieux mais si capharnaüm (comment deviner que l'article *Duchesne* (Louis) se trouve à *Historiens*, col. 2680, ou que l'article *Exsultet* n'est nulle part, sauf un peu à *Pâques*, col. 1559 ?).

Mabillon se présente avec une couverture (qui porte *Dom Mabillon*) et une typographie déjà vues pour le *Saint Jérôme* de Dom Antin, le *Saint Bernard* de Dom Dimier, les *Papes d'Avignon* de Mollat : véritable collection, sans titre.

H. Leclercq a bien mis en lumière la vie unie et laborieuse de Mabillon et sa physionomie morale. Ce grand moine restait moine jusque dans ses voyages littéraires qu'il entreprenait à contrecœur (p. 1799), allant le plus possible à pied et donnant un temps considérable à la prière (pp. 96-97). Il composa un *Traité sur l'obligation dans laquelle sont les religieux de garder ce que la Règle prescrit touchant les observances régulières.* Il réclama plus d'humanité envers les prisonniers, pour les améliorer. Sa piété était liturgique, scripturaire,

grave et discrète. En histoire, il cherchait la vérité, ce qui est une manière de chercher Dieu (pp. 824-825). Le récit de ses derniers jours, où il endura de vives souffrances avec une charité qui les lui faisait unir à celles du Sauveur en croix, est fort édifiant (pp. 829-853).

Il y a des chapitres utiles sur les principaux travaux de Mabillon : *Acta sanctorum O.S.B.*, *De re diplomatica* (pour distinguer les chartes véritables d'avec les fausses), *Traité des études monastiques*, *Annales O.S.B.* Cette synthèse n'apporte rien de très neuf, mais elle est solidement bâtie, et écrite avec sympathie : on la lira avec intérêt et profit spirituel.

Comme on pouvait s'y attendre, H. Leclercq a largement utilisé son article *Mabillon* du *Dictionnaire* (t. 10, 1931, col. 427-724). L'ordre a été modifié, des passages sont condensés ou omis, il y a des additions notables. La plus considérable est, en appendice, un catalogue de la correspondance imprimée de Mabillon et de ses amis : 1856 numéros. On a corrigé, p. 155 en note, un léger lapsus dans une référence donnée par le *Dictionnaire* : bravo! P. 288, n. 4, le reviseur n'a pas signalé que Dom Salmon avait publié un supplément à son important travail, *Le lectionnaire de Luxeuil : Étude paléographique et liturgique*, avec pl., Rome, abbaye Saint-Jérôme, 1953.

Une bibliographie n'aurait pas été inutile, rappelant, par exemple, le petit livre de Dèries, *Un moine et un savant*, Ligugé, 1932.

P. Antin, o.s.b.

Léopold Leseine : *Femme chrétienne*. Nouvelles Éditions Latines, Paris, 1957; 128 pp.

Ouvrage posthume d'un penseur à la vaste culture mais également d'une personne aussi attachante par son équilibre et son humanisme racé que par sa discrétion et ses qualités d'homme de cœur. Cet universitaire chevronné, au surplus journaliste et conférencier dans ses débuts, brille notamment dans ses diatribes contre l'Église catholique avant d'épouser une femme qui, par sa foi éclairée et sa vertu rayonnante, fut l'instrument de la grâce. Lorsqu'elle s'éteignit prématurément, elle avait parfaitement accompli sa tâche de femme chrétienne. Le présent ouvrage en tresse un éloge délicat, qui ne fait pas moins honneur à l'un des conjoints qu'à l'autre. Tous deux disparaissent cependant de l'avant-scène : de l'évolution personnelle de l'auteur nous ne recueillons que la limpide expression d'un fruit tardif et magnifique; de celle qui fut sa compagne pas même le nom n'apparaît : mais il demeure, gravé sur marbre, un admirable portrait de la femme forte, telle qu'on souhaite la rencontrer nombreuse.

F. L.

Pierre Nord : *Le P. de Foucauld, Français d'Afrique*. Coll. « Bibliothèque Ecclésia », n° 35. Librairie Arthème Fayard, Paris, 1957; 224 pp.; 500 fr.

« Dans les actes du dernier chevalier-moine, jusqu'au plus grand, son martyre, il est difficile de partager ce qui est pour Dieu et ce qui est pour la France. » Bien des amis du P. de Foucauld ne souscriront pas à cette affirmation de la « Prière d'insérer » et tiendront compte davantage du caractère religieux de celui qui voulut être le « Frère universel ». La « Bibliothèque Ecclésia » se devait de nous donner du P. de Foucauld une image plus complète et qui, en ce moment où l'opinion publique est si douloureusement divisée sur les problèmes africains, risque moins de choquer certains esprits.

M.-L. T.

MARGUERITE-MARIE AUBOY : *Le plus grand amour*. Casterman, Tournai, Paris, 1957; 202 pp.

La dernière enfant d'une pauvre famille italienne, très tôt placée en service à Rome, d'instruction modeste et de chétive santé, entre dans la Société de Marie-Réparatrice en 1889. Sœur coadjutrice, elle tirera l'aiguille et fera la vaisselle de longues années durant, dans les couvents de Rome, de Budapest et de Bruxelles. De tempéramment ardent, trop sensible, trop portée vers les pénitences extraordinaires, elle aura fort à faire pour parvenir au détachement et à l'abandon que Dieu demande à ceux qu'il choisit spécialement, et c'est riche de longues et difficiles fidélités qu'elle quittera cette terre, après plus de soixante ans de vie religieuse.

M.-L. T.

ÉDOUARD SCHNEIDER : *Sainte Marguerite de Cortone*. Coll. « La Légion de Dieu ». Éd. Aubier, Paris, 1957; 140 pp; 420 fr.

La vie de Marguerite de Cortone est connue par le Journal, écrit onze années après la mort de la sainte, en 1308, par le Frère Mineur Giunta Bevegnati. L'auteur s'inspire de cette source pour nous conter la vie extraordinaire de sainte Marguerite, sans l'alourdir de longs commentaires.

R.-L. O.

Le Bienheureux Richard de Sainte-Anne, martyr au Japon (1585-1622), par un missionnaire franciscain belge. Éd. du Chant d'Oiseau, Woluwe Saint-Pierre, Bruxelles; 104 pp.; 40 fr. b.

Biographie attentive et précise d'un franciscain belge, mort martyr au Japon en 1622. Un des éléments précieux de cette biographie est constitué par la reproduction ou traduction intégrale de trois lettres du bienheureux. Sa spiritualité, aux traits peu originaux, est marquée par la réforme connue sous le nom de Récollection (d'où le nom de Récollets) et par l'influence de saint Pierre d'Alcantara. Ce petit volume largement illustré fait revivre un des épisodes glorieux de l'effroyable persécution de l'Église au Japon.

A. R.

ROBERT CLAUDE, S.J. : *Frassati parmi nous*. Éd. Casterman, Tournai, 1957; 190 pp.

Les documents parus depuis quelques années en Italie ont quelque peu modifié la physionomie de Pier-Giorgio Frassati que nous avaient fait connaître ses premiers biographes. Le P. Claude a tiré de ces documents de nombreux témoignages et anecdotes qui montrent la charité inépuisable de l'étudiant italien, son ardeur au service du Christ, son absence de respect humain, et qui intéresseront les adolescents.

M.-L. T.

ROMAIN LEGARE, O.F.M. : *Deux âmes séraphiques : le bon Frère Didace et le bon Père Frédéric*. Éd. franciscaines du Bon Père Frédéric, Canada, 1957; 56 pp.

Les Franciscains canadiens fêtent cette année le troisième centenaire de la naissance du Frère Didace Pelletier, première frère convers canadien des Récollets, les premiers missionnaires de la Nouvelle France, « premier Canadien mort en odeur de sainteté en terre canadienne ». Une brochure a été éditée à cette occasion, consacrée au bon Frère et à son fidèle biographe, le P. Frédéric Janssoone, et abondamment ornée de photos des couvents de Récollets de Trois-Rivières, de Montréal et de Québec.

M.-L. T.

R. BARBEAU : *Un prophète luciférien, Léon Bloy*. Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1957; 288 pp.; 930 fr.

« ... l'initié audacieux, délibéré et phénoménal que fut Léon Bloy... Son œuvre se présente comme une fête du sacré démoniaque, un sabbat de cynisme, un chef-d'œuvre de licence exégétique, de débauche érotico-mystagogique, de sacrilège prémédité... on trouve chez lui une sensibilité dite « catholique », des notions modernistes, des vues manichéennes, des tendances vaudoises, une anthropologie aux traits origénistes, une mariologie vintrasienne, une eschatologie joachimite, un tempérament néo-montaniste... et pour combler la mesure, Léon Bloy expose, sous la couleur d'une extravagante et hallucinante poésie, une indémontrable et antichrétienne doctrine paraclétiste et luciférienne qui *rejoint*... l'ensemble des doctrines ésotériques, dualistes et gnostiques, et qui est, par conséquent, *essentiellement satanique* au sens précis et fort du terme, comme étant, parfois, directement inspirée par le démon, et toujours orientée vers la défense, la glorification et la déification implicite ou explicite du *Prince des Ténèbres*. »

Ces citations empruntées aux pages 279, 281 et 282 de l'ouvrage de M. Barbeau (les mots soulignés l'étant par lui-même), montrent amplement le ton de ce livre dont le moins qu'on puisse dire est qu'il manque de cette sérénité impartiale qui doit caractériser toute étude. Certes, Léon Bloy a eu de terribles outrances de langage, ses injures contre Benoît XV sont connues, son symbolisme est souvent difficile à comprendre et peut s'interpréter contre lui, mais, de là à le prendre pour un prophète de Satan, il y a de la marge et on se demande comment d'authentiques catholiques tels que les Maritain, les van der Meer de Walcheren, Mgr Journet, Stanislas Fumet, Albert Béguin, Pierre Termier et tant d'autres auraient pu à ce point se laisser abuser.

Il semble que l'auteur, il le reconnaît lui-même dans son introduction, ayant eu à étudier par ailleurs illuminismes et hermétismes, a repris l'œuvre de Léon Bloy dans un contexte de pensées qui ne lui permettait peut-être pas d'être tout à fait impartial; les textes cités sont plus d'une fois interprétés à faux, l'auteur commet des contresens, ses conclusions dépassent les affirmations de l'écrivain. Il est difficile d'être totalement juste quand il s'agit de Bloy, l'admiration et la critique risquent toujours de dépasser la mesure, mais le lecteur le moins prévenu se sentira mal à l'aise devant cette suite d'attaques et de démonstrations pas toujours convaincantes.

Il faut souhaiter que la question soit reprise avec plus d'objectivité, de paix et de nuances.

M.-L. Triquet.

LITTÉRATURE PROTESTANTE

Jean BOSC : *L'office royal du Seigneur Jésus-Christ*. « Nouvelle Série Théologique » 3. Éd. Labor et Fides, Genève, 1957; 145 pp.

Nous ne pouvons présenter ici longuement le beau traité où M. le Pasteur Bosc nous offre une christologie réformée, traité bien équilibré et composé clairement. Les sources où il puise sont, certes, Calvin, le Catéchisme de Heidelberg, Karl Barth, mais nous y rencontrons aussi plus d'une fois la grande tradition chrétienne, les Pères ou même saint Thomas d'Aquin. L'actualité de ce traité est indiquée par l'intention de donner un fondement sûr à la mission de

l'Église dans le monde d'aujourd'hui, qu'on retrouve au chapitre final. Il commence donc, pour cela, par étudier le triple « office » hérité de l'Ancien Testament : prophète, roi, prêtre et y voit une « formation adéquate » (p. 22) où se résume toute l'œuvre du Christ, mais il ne développe que l'un de ces offices, la Seigneurie. Celle-ci réside en la personne même de l'Homme-Dieu, elle s'exerce et se manifeste en plusieurs phases, de l'Incarnation et de la Croix à la Résurrection, à l'Ascension, au Retour. Jusqu'à ce retour le Seigneur est « assis à la droite de Dieu » et « règne en envoyant l'Esprit » (p. 85). C'est dans ce chapitre, lié au suivant, sur l'Église, que nous trouvons le désaccord central. Suivant l'auteur, le triple office du Christ ne peut se communiquer à personne, et l'incarnation ne saurait être « continuée » dans l'Église sans qu'on penche vers l' « ecclésiocentrisme » en attribuant à l'Église « une permanence autre que celle qui lui vient de la fidélité de son Seigneur » (pp. 106-107). Il n'envisage pas que les ministères puissent se rattacher aux offices du Christ à titre « dispositif et instrumental », en restant entièrement dans les mains du Christ. La mission des apôtres et de leurs successeurs dérive en totalité de celle du Christ, parce que, dès la Pentecôte, les prémices de l'Esprit sont un don réel, par lequel la promesse de Jésus s'accomplit chaque jour dans l'Église dont il est le chef.

L.-M. Dewailly.

Albert-Marie SCHMIDT : *Jean Calvin et la tradition calvinienne*. Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1957; 192 pp.

Calvin fut un homme vivant : voilà ce qu'on oublierait à ne parler que de sa doctrine. A.-M. Schmidt sait nous restituer la qualité originale de cette existence où les débats d'idées ont tenu une place au moins égale aux entreprises. Humaniste plus qu'érudit, Calvin fut de ces hommes dont les pensées s'épanouissent comme nécessairement en œuvres. « Il ne saurait plus éviter de devenir ce qu'il est, nous dit-on justement : un pêcheur d'âmes, un conducteur d'hommes. »

Une telle manière de lire Calvin est sans doute plus perspicace que les systématisations hâtives qu'on lui préfère trop souvent. M. Schmidt demande qu'on ne simplifie pas la doctrine calvinienne en ne retenant que les thèses sur la prédestination : il a bien raison, car l'expérience spirituelle du réformateur français souffre mal cette restriction sommaire. En un sens, la foi de Calvin connaît une sobriété dont le pathétique exagéré de certains croyants modernes pourrait utilement s'inspirer.

Je me demande cependant si A.-M. Schmidt n'a pas, à son tour, accusé à l'excès la démarche personnelle, originale et intérieure de Calvin. A lire son petit livre, si plein d'idées, on voit mal que son maître ait été précisément ce qu'il fut, je veux dire : un réformateur. Or, il le fut. Voulut-il l'être ? C'est une autre affaire. Il est nécessaire, pour être juste, de parler d'une tradition *calvinienne*. Mais doit-on oublier qu'il y a aussi le *calvinisme* ? Calvin serait-il tellement étranger à ce dernier ? Une famille d'esprits ne fait pas une Église ; or, pour beaucoup de ses adversaires ou de ses fidèles, Calvin reste le chef d'une Église « nouvelle ou renouvelée », il condamne, il brise, il fonde. S'étonnera-t-on que le lecteur catholique découvre plus aisément cette autre face du génie de Calvin ?

Remercions enfin l'auteur pour la belle et suggestive anthologie qu'il nous propose. Qu'on lise en particulier les pages de Germaine de Staël et de Karl Barth qui ferment le livre : ces deux témoignages rendent sensibles les virtualités divergentes d'une même tradition.

Guy Lafon.

HANS KÜNG : *Rechtfertigung.* Die Lehre Karl Barths und eine Katholische Besinnung. Mit einem Geleitbrief von Karl BARTH. Coll. « Horizonte », 2. Johannes Verlag, Einsiedeln, 1957; 304 pp.

Voilà un livre appelé à un certain retentissement. Il s'ouvre sur une lettre sensationnelle de Karl Barth. Le théologien protestant reconnaît que sa propre pensée est exactement exposée dans la première partie du livre. Et il ajoute ; « Si ce que vous développez dans votre seconde partie, comme étant la doctrine de l'Église catholique romaine sur la justification, est bien, de fait, sa doctrine, alors je dois admettre que ma propre doctrine sur la justification s'accorde avec elle » (pp. 11-12). En ce cas, ajoute-t-il, il lui faudra retourner à l'église Sainte-Marie-Majeure de Trente et y confesser : « patres peccavi! » (p. 12).

Deux parties donc partagent l'ouvrage. Celui-ci porte sur un point fondamental de la théologie de Karl Barth, la justification. Très familier avec la pensée de Barth, l'auteur montre, avec textes à l'appui, que ce théologien protestant ne s'oppose pas à l'enseignement de Trente. Puis c'est la doctrine catholique qu'il entreprend d'exposer, montrant comment elle n'exclut pas davantage le point de vue barthien. On aboutit ainsi à une sorte d'accord de principe; mais la condition en est qu'on cherche à expliciter toute la signification réelle des formules employées de part et d'autre.

Il ne faut pas minimiser l'importance de cet effort de compréhension, ni, par contre, se hâter de croire le problème résolu. L'auteur, d'abord, n'a pas su éviter certaines simplifications. Ainsi quand il qualifie de *polémiques* les définitions des Conciles, est-ce bien le terme qui convient? Il s'agit bien plutôt d'une expression du contenu de la foi. Ce qu'il faut ajouter cependant, c'est que ces définitions laissent dans l'ombre les aspects de la vérité qui n'ont pas été l'objet d'une contestation. — Ainsi encore, nous n'oserions admettre comme satisfaisantes certaines formules de Barth (par exemple : « Jésus-Christ à la fois l'élu et le réprouvé », cité p. 30). Qu'on cherche à interpréter bienveillamment la pensée d'autrui, c'est une autre question. Mais surtout l'interprétation que l'auteur donne de la justification « par la foi seule », si elle semble devoir satisfaire Barth, nous paraît difficilement conciliable avec l'enseignement traditionnel de l'Église.

Supposons maintenant que les deux exposés de la théologie barthienne et de la doctrine catholique s'accordent parfaitement. Il ne faudrait pas se leurrer. Il est impossible d'isoler un dogme de l'ensemble de la doctrine catholique. Toutes les formules par lesquelles on exprime ce dogme, ont des résonances qui se prolongent en tous les points du contenu total de la foi. Bien plus, parmi ces résonances, il en est de secrètes encore que l'Église, inspirée par l'Esprit-Saint, manifeste progressivement selon les besoins des temps. Le catholique, seul, admet cette possibilité de définitions nouvelles. Le protestant ne donne son accord que jusqu'à la limite qu'il pose lui-même. Tant qu'il n'a pas franchi le pas qui lui fait accepter cette foi dans la conduite par l'Esprit-Saint de l'unique Église qui a les promesses du Christ, l'accord qu'on peut découvrir entre sa théologie et la doctrine de l'Église catholique demeure superficiel.

Est-ce à dire qu'une recherche comme celle de Küng soit blâmable ou inutile? Loin de nous cette pensée. Plus se multiplieront les efforts de rapprochements de ce genre (et K. Barth indique d'autres points encore qu'il faudrait élucider : l'Eucharistie, l'infaillibilité...), plus on aidera nos frères séparés à franchir le pas définitif dont nous parlions plus haut.

R.-L. OECHSLIN.

ERNST KINDER : *Tradition und Glaube*, dans *Kontinuität und Tradition*. Konferenzen der Ranke Gesselschaft und der Historisch-theologischens Kommission der Evangelischen Akademien. Verlag Moritz Diesterweg, Frankfurt am Main, 1956; 110 pp.

H. BACHT, H. FRIES, R. J. GEISELMANN : *Die mündliche Ueberlieferung, Beiträge zum Begriff der Tradition*. Herausgegeben von M. Schmaus, Max Hueber Verlag, München, 1957; 210 pp.; DM 12.80.

Il n'est pas sans intérêt de voir les théologiens protestants s'intéresser aujourd'hui plus attentivement au problème des rapports entre Écriture et Tradition. Parmi les travaux dernièrement parus sur ce point, celui de Kinder (publié dans un recueil plus général) est sans doute l'un des meilleurs. Kinder vient du reste de reprendre la question avec plus d'ampleur dans un ouvrage collectif publié par Asmussen. Kinder attentif au caractère historique du christianisme, reconnaît la nécessité de traditions ecclésiales pour qu'un homme puisse parvenir à la foi. Son point de départ est le même que celui de nombreux théologiens catholiques, par exemple, celui de H. Duméry dans *La Foi n'est pas un cri*. Mais là se borne le rapprochement, et Kinder se refuse à donner à ces traditions ou aux décisions du magistère une autorité normative. Aussi malgré un cheminement nouveau, il retrouve la position même de Luther.

Le deuxième recueil rassemble trois travaux catholiques. Le premier dû à Bacht analyse d'abord les travaux protestants sur la tradition, ceux de Löwenich, Cullmann et Ebeling. Puis il présente les points nouveaux mis en valeur par les théologiens catholiques pour rendre compte théologiquement du développement du dogme, en particulier des dogmes concernant la Vierge Marie et son Assomption. Il s'arrête surtout aux contributions des PP. de Lubac et K. Rahner. Fries présente la doctrine de Newman sur le développement du dogme. Enfin Geiselmann analyse le décret du Concile de Trente sur la Tradition. Cet article, paru d'abord dans *Una Sancta*, éveilla partout le plus vif intérêt. Notons toutefois qu'É. Ortigues (dans *Rech. Sc. Relig.*, 1949) avait déjà démontré que le Concile avait refusé de dire que la Révélation était contenue *en partie* dans l'Écriture et *en partie* dans la Tradition orale. Les perspectives qu'ouvre Geiselmann à partir de ce point sont intéressantes. Ce serait toutefois un anachronisme de faire des Pères du Concile des précurseurs de Newman ou de Moehler.

Ces deux séries de travaux méritent la lecture et notre réflexion. Ils ne permettent pas, hélas, d'entrevoir un rapprochement entre les points de vue catholiques et ceux des protestants.

F. REFOULÉ.

JEAN CALVIN : *L'institution chrétienne*, l. III. Éd. Labor et Fides, Genève, 1957; 476 pp.

Présentant les deux tomes précédents, nous avons indiqué les principes de cette nouvelle édition et ses qualités. Ce livre III intéressera les théologiens préoccupés de problèmes œcuméniques. Il traite, en particulier, de la foi et de la justification par la foi, de la prédestination au salut et à la gloire. Chaque chapitre est précédé d'un sommaire qui permet aisément de retrouver les grandes lignes de la pensée de Calvin.

Nous ne pouvons naturellement pas songer à analyser davantage ces chapitres qui donnèrent lieu à tant de commentaires et de controverses. Seuls les théologiens de métier le liront avec profit, mais ces derniers ne manqueront pas d'en remercier les courageux éditeurs.

F. REFOULÉ.

DIVERS

PIERRE DE LATIL : *Il faut tuer les robots*. Coll. « Bilan du mystère », 4. Bernard Grasset, Paris, 1957; 160 pp.; 390 fr.

Des représentations graphiques de la préhistoire jusqu'aux créations les plus modernes de la cybernétique, l'auteur étudie le cheminement du mythe du créé artificiel. Tout le long de son histoire, l'homme a rêvé d'être créateur et de façonner de ses mains des êtres doués d'une vie propre. Malgré quelques pointes d'idéalisme, ce petit livre montre admirablement comment les progrès actuels de la technique électronique démystifient la machine. L'homme ne fait jamais que projeter dans la machine des mécanismes d'élémentaire logique — fort complexes parfois — et cela lui permet des pas de géant dans son travail de connaissance ou d'application. Mais la machine la plus perfectionnée ne peut jamais être que l'esclave de l'homme, et non l'inverse.

On aimerait seulement rajouter que le grand risque du monde moderne est l'esclavage de l'homme par lui-même : de telles réussites techniques, excellentes en soi, étant une occasion renouvelée d'orgueil...

M. ORAISON.

LOUIS LEPRINCE-RINGUET : *Des atomes et des hommes*. Librairie Arth. Fayard. Coll. « Les idées et la vie », Paris, 1957; 186 pp.

La haute compétence de l'auteur garantit la valeur scientifique et le sérieux de la réflexion d'un ouvrage qui ne se veut pourtant point technique et dont l'actualité promet par ailleurs le succès. Comme le suggère le titre de l'excellente collection de la librairie A. Fayard, on perçoit ici les idées à l'œuvre dans la vie et les événements les plus contemporains touchant le domaine de la physique nucléaire : comment le chrétien ne réfléchirait-il pas à partir de ces faits pour dégager et juger les idées qui se frayent en eux leurs voies d'expression ? Du point de vue spirituel qui est celui de cette revue, ce sont les derniers chapitres qui retiennent surtout l'attention. Si le monde chrétien dit par lui-même ferment pour un monde meilleur, il ne peut que favoriser cette fraternité que trouvent spontanément les nucléoclastes d'aujourd'hui, cette liberté qui doit être le climat d'une authentique recherche scientifique, cette joie dans l'effort du connaître et dans son fruit — où l'homme s'honore en ses facultés naturelles les plus hautes —, cette joie de conquérir pour le bien humain du plus grand nombre.

La dernière partie est consacrée aux rapports de l'atomiste et du croyant. La critique d'un scientisme quelque peu naïf ne dissimule pas les difficultés rencontrées par l'élite des chercheurs catholiques. Un éveil plus lucide au monde, mais toujours loyal, pousse à purifier le message chrétien des scories d'une gaine étroite, à ne pas confondre la pensée de l'Église avec la décision contestable de certains clercs du passé ni avec l'opinion humaine de tel théologien ou même de telle autorité ecclésiastique, enfin à situer la foi à son plan surnaturel qui éclaire l'homme sur l'essentiel de sa vocation sans brimer sa recherche sur les points secondaires. La notion d'un monde en évolution ne gêne pas le croyant qui a voué son labeur humain à la science : à ses yeux, la *participation à la Création* devient une réalité tangible. « Devant les deux aspects principaux de la science moderne, contemplation et prise de possession du

monde, le chercheur chrétien se sent à son aise. Il ne s'agit pas seulement pour lui de l'acceptation d'une certaine idéologie étrangère compatible avec sa croyance : ces deux caractères correspondent à de profondes résonances de sa foi, ils s'inscrivent dans la ligne même de sa vocation. »

La parabole des talents trouve ici un commentaire adapté et opportun. « Le don de Dieu, tout ce qui est déposé comme un germe possible dans son intelligence et dans son cœur, doit être développé... » Retenons encore la leçon de tolérance qui nous est fournie, tolérance qui n'est pas indifférence à la vérité ni à l'égarement de ses frères, mais qui constitue l'une des conditions de l'exercice concret de la charité.

Pour tempérer enfin les excès d'optimisme d'une confiance aveugle en l'homme, le chercheur chrétien prend garde d'oublier le réalisme du combat opposant la grâce au péché, car la liberté de l'homme lui ouvre les portes du péché et il n'appartient pas à la science de l'en délivrer.

F. Lepargneur.

Cyrille de NEUBOURG : *Fantômes et maisons hantées.* Coll. « Bilan du mystère », 3. Bernard Grasset, Paris, 1957; 160 pp.; 390 fr.

Si l'auteur fait un bilan, c'est plutôt un bilan historique. Fort documenté, pittoresque et vivant d'ailleurs. Le résultat en est, d'après l'auteur, qu'il est impossible à l'heure actuelle de démontrer l'existence des fantômes, aussi bien d'ailleurs que leur inexistence... Position prudente... Mais on regrette qu'il ne soit guère tenu compte d'un abord psychologique de la question. Peut-être serait-il encore plus fécond d'examiner la psychologie de *ceux qui voient les fantômes.*

Mais, tel qu'il est, ce petit livre peut fort bien contribuer à dissiper un soi-disant mystère. Sera-t-il efficace ? C'est autre chose... Devant la crédulité affective des amateurs d'occultisme, il est abondamment prouvé, hélas, que le bon sens et la raison n'ont guère de poids...

M. Oraison.

Catalogue sélectif de disques microsillons. *Musique de tous les temps.* 46, rue Monsieur-le-Prince, Paris, 1958; 112 pp.; 300 fr.

Dans ce guide sélectif de disques microsillons, nous retiendrons la partie consacrée à la *Musique religieuse.* Commodément présentée, elle répertorie selon les rubriques suivantes : Chant grégorien, compositeurs (ordre chronologique), concerts et récitals de musique religieuse (orgue, histoire de la musique vocale du grégorien à 1750, motets polyphoniques du XVI^e siècle), Noëls, psaumes (R. P. Gelineau, R. P. Deiss, maîtrise de l'Oratoire), divers (la Bible, le catéchisme, paroles évangéliques, saints patrons, Lourdes, la messe, R. P. Duval, R. P. Cocagnac, etc.). Références de discophilie sans commentaire.

F. L.

Daniéla KREIN : *Une femme en blanc. Journal d'une gynécologue.* Traduit par Francis Paul. Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 208 pp.; 570 fr.

Veuve d'un chirurgien allemand, mère d'une petite fille, Daniéla Krein, qui n'est pas une romancière, exerce sa profession de gynécologue dans une ville industrielle de Rhénanie. Elle ne veut pas limiter sa tâche au soin des corps, mais se fait l'amie et le guide de ses malades. Au jour le jour, elle note les cas qui se présentent à elle et qu'elle essaie de résoudre à la lumière de sa foi catholique, une foi solide et lucide, et avec un cœur plein d'amour. En cette Allemagne des années de guerre, ces cas

sont nombreux, posés par les événements, les doctrines du parti au pouvoir, les découvertes de la science. Le journal qui les relate est bienfaisant par sa simplicité, son esprit chrétien, son sain réalisme, et malgré un ton légèrement prédicant parfois.

M.-L. T.

Catholicisme hier, aujourd'hui, demain. Encyclopédie en sept volumes, dirigée par G. JACQUEMET (fasc. 19 : Guillaume-Histoire). Letouzey, Paris, 1958; 1.600 fr.

Réjouissons-nous d'abord de voir cette si utile publication avancer enfin à un rythme normal. Ce nouveau fascicule est particulièrement riche en notices hagiographiques et biographiques. Nul ne le regrettera malgré ce qu'un choix en tel domaine comporte d'inévitablement arbitraire. Les articles consacrés aux doctrines ou aux institutions sont quelque peu noyés dans cette masse. Signalons au moins la synthèse judicieuse que constitue l'article « Hagiographie », la mise en valeur d'éléments, parfois quelque peu négligés, de la tradition qu'on trouvera à « Hiérarchie », et surtout le chef-d'œuvre de concision et d'équilibre qui, sous le mot « Hellénisme », situe les problèmes si complexes de la rencontre de la pensée grecque et du message chrétien. Des notices assez nombreuses, mais trop imprécises, ont été consacrées à des institutions propres aux Églises orientales de tradition byzantine. On regrettera une présentation trop simpliste de l'Hésychasme qui tient insuffisamment compte des perspectives nouvelles qu'impose une meilleure connaissance des faits et des textes. On regrettera aussi la brièveté de la notice consacrée à ce grand mouvement spirituel du judaïsme qu'on appelle le Hassidisme.

I.-H. D.

HENRI BERGSON : *Écrits et paroles*. Textes rassemblés par R. M. MOSSÉ-BASTIDE. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». P.U.F., Paris, 1957; 236 pp.; 960 fr.

« Je déclare avoir publié tout ce que je voulais livrer au public. Donc *j'interdis formellement* la publication de tout manuscrit, ou de toute portion de manuscrit de moi qu'on pourrait trouver dans mes papiers, ou ailleurs... » (extrait du testament de M. Henri Bergson, daté du 8 février 1937). Si l'on ne saurait publier d'œuvre posthume de Bergson, du moins peut-on utilement et légitimement rassembler ses travaux mineurs, pour la plupart écrits de circonstance, déjà publics. Aucun des trente-six éléments ici rassemblés ne concerne directement la vie spirituelle. Outre des *Remarques sur la place et le caractère de la philosophie dans l'enseignement secondaire*, remarquons toutefois une *Lettre à Léon Brunschvicg sur la liberté morale* (26 février 1903), où l'auteur distingue l'affirmation de la liberté morale, comme plus riche de contenu que la simple négation du déterminisme physique. « Ou la liberté n'est qu'un vain mot, ou elle est la causalité psychologique elle-même... S'il y a une causalité psychologique réelle, elle doit se distinguer de la causalité physique, et puisque celle-ci implique que *rien ne se crée* dans le passage d'un moment au moment suivant, celle-là implique, au contraire, la *création* par l'acte lui-même, de quelque chose qui n'existait pas dans les antécédents. » Le dernier document fourni au dossier est un *Résumé par Bergson de ses cours sur l' « Étude de l'évolution du problème de la liberté »*. « Le professeur, y écrit-il, a montré comment les systèmes qui font une place à la liberté (entendue comme une faculté de choisir entre plusieurs actions possibles), sont exceptionnels dans l'histoire de la philosophie; comment la négation de

cette liberté est plutôt la règle. Cependant, chaque fois qu'une doctrine du premier genre s'est produite, elle a déterminé des changements profonds et durables dans les doctrines du second genre qui l'ont suivie; et, en somme, la philosophie a surtout vécu de ce que lui ont apporté les premières. »

F. L.

ROGER DE SAINT-CHAMAS : *Amour, famille, christianisme*. Préf. de Gustave THIBON. Nouvelles Éd. latines, 1957; 190 pp.

Rédigé pour le grand public, cet ouvrage sera sans doute particulièrement apprécié des pères de famille. Écrit par l'un d'entre eux (le président national des Associations familiales catholiques françaises), il évoque avec chaleur la famille d'aujourd'hui, « toute en création, en aventures, en frémissements, en efforts, en surprises ». Il invite les familles chrétiennes à donner au monde un message de *joie* et de *liberté*. Il y a de bonnes pages, qui se lisent avec intérêt, sur l'histoire de la famille, et ses évocations de foyers d'autrefois sont sympathiques. On regrette certaines affirmations peu nuancées qui susciteront trop aisément la critique, telles que « l'enfant appartient au père et non à l'État » (l'auteur s'est mal exprimé : il sait certainement que l'enfant n'appartient ni à l'État ni au père...), ou « l'autorité maritale a pour but le perfectionnement de l'épouse », formule dangereuse qui prêterait à des abus « éducatifs » de la part du mari (en fait l'autorité maritale est au service du *bien commun* du foyer, et non du perfectionnement d'un seul des conjoints). La dernière partie qui verse dans une polémique facile est de beaucoup la plus faible. Dans les deux premières parties, ceux qu'intéresse la famille pourront glaner de bonnes choses. Bref un ouvrage intéressant, mais inégal.

R. M.

LOUIS RÉAU : *Iconographie de l'art chrétien*. Tome II : *Iconographie de la Bible. Nouveau Testament*. P.U.F., 1957; 762 pp.; 4.000 fr.

Si nous appliquions à cet ouvrage, dans notre compte rendu du tome I (*La Vie Spirituelle*, juillet 1957), l'épithète de « formidable », il faudrait inventer, cette fois-ci, un néologisme, quelque chose comme « formidablissime », car nous avons affaire à un volume qui a presque le double de pages du premier et qui comprend : les types iconographiques du Christ et de la Vierge; les scènes narratives des évangiles et des fins dernières (tout cela infiniment subdivisé) et 48 planches au lieu de 32; chaque sujet commenté suivant l'interprétation catholique et la rationaliste. C'est dire tout de suite qu'il nous faut faire la même réserve que dans notre précédent compte rendu : « pour lecteurs avertis », en y insistant encore un peu plus, car la tentation est grande pour les jeunes de suivre les traces de Renan et de son école.

Comme dans le tome I, l'ouvrage comporte une complète énumération des différents sujets à travers tous les pays, toutes les époques et toutes les formes d'art. Mais, malgré les assurances que l'auteur avait bien voulu me donner, je dois constater la même regrettable absence de références du texte aux planches et des planches au texte. Que dire d'ailleurs de la perfection de ces planches et de leur valeur démonstrative pour chaque thème! Indiquons, pour être à peu près complet, quelques subdivisions des chapitres majeurs. Par exemple, quant aux « *types* » *du Christ* : ses *prétendus portraits*; quant à ceux de la Vierge : *l'Arbre de Jessé, la Sainte Famille*; quant aux *scènes narratives des évangiles : la Vierge avant la Nativité, l'enfance du Christ, la vie publique du Christ, la Passion, la glorification du Christ et de la Vierge*; quant aux *fins dernières : la mort, l'Apocalypse, le Jugement dernier*.

Nul ne pourra désormais prétendre traiter un sujet d'iconographie chrétienne sans se reporter à ce prodigieux travail.

M. Louis Réau voudra-t-il me permettre de lui signaler, dans sa Bibliographie (aussi abondante que le reste de sa documentation), au chapitre « La Madone debout tenant l'Enfant » (p. 99), l'omission de mon article paru en 1935 à la *Gazette des Beaux-Arts*, sous le titre : *Les statues de la Vierge à l'Enfant dans la sculpture française du XIV^e siècle* ?

Tout récemment, l'archéologue américain bien connu, J. Forsyth, faisait paraître, dans le numéro de septembre de *The Art Bulletin*, une étude sur ce même sujet, mais traité au point de vue des écoles régionales, c'est-à-dire passant successivement en revue les Vierges bourguignonnes, normandes, etc.

LOUISE LEFRANÇOIS-PILLION.

CHARLES PARRA, S.J. : *Les ailes qui prient. Notes spirituelles de l'aviateur Pierre Claude.* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1957; 120 pp.; 300 fr.

Non pas biographie, mais essai de réponse aux adolescents qui désiraient connaître davantage ce jeune aviateur français, mort en service commandé, et dont la réserve cachait une profonde vie intérieure. Réflexions sur ses notes et des extraits de sa correspondance.

M.-L. T.

JEAN BERTHELEMY : *Structure et dimensions de la liberté.* Éd. de l'École, Paris, 1956.

Voici un livre qu'on aimera recommander aux jeunes étudiants en philosophie. Ils trouveront un exposé nerveux et clair du classique problème de la liberté. L'auteur a su être net sans jamais simplifier son sujet arbitrairement. On lui sait gré en particulier d'avoir envisagé la liberté dans toute son ampleur : psychologie, métaphysique, sociologie et religion sont intéressées à ce débat. Ouvert aux controverses les plus contemporaines, J. Berthelemy analyse avec intelligence et sympathie les pensées qui s'affrontent, mais il les pénètre avec une suffisante vigueur pour pouvoir conduire l'esprit du lecteur à la synthèse qu'il propose. Cette synthèse s'inspire très largement et très profondément de la pensée chrétienne telle qu'on la rencontre dans la philosophie de saint Thomas. Ajoutons que cette haute autorité n'est jamais imposée de manière dogmatique; l'auteur fait agréer son thomisme par des recours fort pertinents aux philosophes personnalistes dont il présente de très nombreuses citations. C'est un livre utile, rapide, mais qui fait voir clair.

GUY LAFON.

KAO CHUNG JU : *Le Mouvement intellectuel en Chine et son rôle dans la révolution chinoise.* Aix-en-Provence, 1957; 207 pp.; 700 fr.

La thèse de l'abbé Bernard Kao ne doit pas rester confinée dans le cercle restreint des spécialistes qui ont su, mieux que les éditeurs éventuels, en apprécier la valeur. Le titre seul en laisse prévoir l'intérêt. Le rôle des intellectuels, et en tout premier lieu des masses étudiantes, aux diverses étapes de la révolution chinoise depuis 1911, ne peut être ignoré. Mais on manquait d'une vue d'ensemble précise et bien informée, en même temps qu'accessible à un large public. C'est précisément ce que nous offre ce petit volume, d'une lecture aisée, qui rassemble avec une brièveté et une clarté remarquables une vaste information. L'auteur a réussi à dominer cette matière immense et complexe et à dégager quelques grands plans et quelques perspectives dominantes. Une première partie évoque d'abord l'action

de quatre grands précurseurs dont seul Sun Yat Sen est connu en Occident. Sous leur influence les assises de la formation traditionnelle des lettrés se trouvent ébranlées; un nouveau système d'enseignement, largement ouvert aux femmes, l'envoi massif d'étudiants à l'étranger préparent les cadres du mouvement. Celui-ci se manifeste d'abord sous forme d'une révolution littéraire qui, après avoir forgé une langue d'accès plus facile que le chinois classique, propose des thèmes nouveaux importés d'Occident et dont la diffusion suscite d'ardentes polémiques. Les grandes valeurs de la civilisation traditionnelle se trouvent mises en question sans que les valeurs authentiques de l'Occident, et en particulier celles qu'il doit au christianisme, se révèlent à la Chine. On est douloureusement frappé de constater que, pour l'immense majorité des intellectuels chinois, les valeurs religieuses étaient définitivement périmées et que le christianisme, notamment, considéré comme irréductiblement étranger et lié à l'impérialisme occidental, se présentait comme un ennemi, alors que de plus en plus, depuis 1919, les conceptions marxistes attiraient l'attention et gagnaient les sympathies.

I.-H. DALMAIS.

PHILIP MASON : *Christianity and race.* The Burroughs Memorial Lectures. Lutterworth Press, London, 1956, 2 s. 6 d.

Une partie de l'humanité se trouve affrontée de manière aiguë au problème des races. Pour ou contre la ségrégation ? Pour ou contre l'intégration et l'assimilation ? M. Philip Mason, directeur des Études sur les Relations interraciales à l'Institut royal des Affaires internationales, à Londres, examine le problème avec lucidité et une parfaite loyauté : l'humanisme d'Huxley aboutit à une impasse; les Églises réformées sud-africaines sont en contradiction avec ce qu'elles enseignent; quelle est la doctrine chrétienne telle que la dégage une lecture impartiale des synoptiques, des Actes et des Épîtres ? — La seule vraie réponse se trouve là, dans la vie et la mort de l'Homme-Dieu et le témoignage des premières Églises chrétiennes. L'auteur est parvenu à ce terme par ses chemins à lui, quelquefois un peu inattendus pour nos esprits, mais n'importe quel catholique pourrait souscrire à ses conclusions claires, fermes, impitoyables comme la vérité. Et ce qu'il dit de la race peut bien s'étendre aussi à tout problème analogue, soulevé par des différences de nationalité ou de situation sociale. Livre peu banal, intéressant et profond.

S. M.-N.

YVONNE BOUGE : *Mon cœur et vos soucis. Dix ans de courrier social.* Arthème Fayard, Paris, 1957; 222 pp.; « Bibliothèque Ecclésia », n° 37.

« Voici mon secret. Il est très simple : on ne voit bien qu'avec le cœur. » Cette phrase de Saint-Exupéry, mise en tête de ce livre, illustre à merveille l'activité de l'assistante sociale qui, dans les colonnes de la *Vie catholique illustrée,* se tient depuis dix ans à la disposition des lecteurs. Renseignements sur des démarches à faire, des situations à trouver, des cas difficiles à résoudre; aide financière s'il est besoin, aide morale toujours; geste amical qui réconfortera un isolé, prière aussi pour toutes les souffrances, et elles sont nombreuses, côtoyées... Cela demande beaucoup de patience, de savoir-faire, de documentation, de discernement aussi, les vrais pauvres étant toujours plus discrets que les « tapeurs ». Nous assistons, au fil des chapitres, à toute cette activité, découvrons tant de misères inconnues, admirons la délica-

tesse et l'ingéniosité de tant de donateurs anonymes; et ce livre alerte, où le bon sens et le dévouement s'unissent à un authentique esprit chrétien, en ouvrant le cœur à la misère du monde suscitera sans doute de nouvelles générosités.

M.-L. T.

Omer ENGLEBERT : *Le dernier des Conquistadors. Junipero Serra, apôtre et fondateur de la Californie, 1719-1784.* Plon, Paris, 1957; 344 pp.; 795 fr.

Cette figure originale et sympathique presque totalement ignorée jusqu'ici, revit en une excellente biographie, bien écrite, serrant de près les faits, — ce qui rend parfois la suite des événements difficile à suivre, — utilisant les meilleurs documents. Paru presque simultanément en Amérique et en France, ce livre a connu un énorme succès aux États-Unis — il retrace, en effet, les débuts héroïques d'un des États de l'Union — et a été sélectionné en 1956 par le Digest book club et la Catholic literary Foundation.

M.-L. T.

André D. TOLÉDANO : *Une Église du silence en Angleterre, sous Elizabeth Ire.* Coll. « Bibliothèque Ecclésia », nº 31. Librairie Arthème Fayard, Paris, 1957; 158 pp.; 400 fr.

Pour imposer à ses sujets l'unité religieuse, Elizabeth la Grande persécuta tous ceux qui n'acceptaient pas l'Église fondée par son père, Henri VIII. Pendant ce temps, sur le continent, à Douai et à Rome, se préparaient dans le silence et la prière ceux qui se destinaient à rentrer en Angleterre pour y défendre la vraie foi. Ils se savaient voués au martyre dans des supplices horribles, mais ils partaient avec enthousiasme, profitant de toutes les circonstances et de tous les déguisements. Souvent repérés avant même leur arrivée, obligés sans cesse à se cacher et à changer de résidence, sachant que leur présence conduisait au gibet les fidèles courageux qui les hébergeaient, ils tombaient les uns après les autres aux mains des serviteurs de la reine. Nous savons leur nom : Campion, Southwell, Garnet... Épopée qu'il est bon de relire. Très intéressant quand il raconte les faits, l'auteur n'évite pas les longueurs quand il fait dialoguer les personnages, et ce procédé paraît un peu fastidieux.

M.-L. T.

A. AYFRE, G. BASTIDE, G. BERGER, Dr E. de GREEFF, V. JANKÉLÉVITCH, Dr Ph. PARROT, E. ROCHEDIEU, P.-H. SIMON : *La Présence d'autrui.* Privat, éditeur, P.U.F., 1957; 176 pp.

Cet ouvrage collectif est dû à la réunion de communications données au *VIIIe Congrès des Sociétés de Philosophie de langue française* (septembre 1956) (dont les *Actes* ont paru par ailleurs), le seul lien de ces interventions étant assuré par le titre du Congrès, *l'Homme et son Prochain.* Certains auteurs se sont penchés sur l'exploration des faits psychiques et sociaux, tandis que les autres situaient d'emblée le problème au plan moral ou au plan métaphysique. Au total, les huit études ici reproduites, et qui ont pour auteurs des médecins ou des phénoménologues aussi bien que des philosophes, militent assurément, et parfois en de très belles pages, pour un souci du spirituel, elles prônent l'absolu de la personne et son respect, elles découvrent enfin quelque peu la richesse de l'amour d'autrui. Elles n'enseignent pas au chrétien ce qu'est la charité, mais elles l'éclairent sur le conditionnement réel de son exercice.

F. L.

LIVRES REÇUS

ALPHONSE DE LIGUORI : *La pratique de l'amour envers Jésus-Christ*. Traduction et présentation de R. DAMBY. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958.

AURELIUS AUGUSTINUS : *Der Nutzen des Fasten*. Übertragen und erläutert von P. Dr Rudolph ARBESMANN. Augustinus-Verlag, Würzburg, 1958; 48 pp.

BALTHASAR (Hans Urs von) : *Dieu et l'homme d'aujourd'hui*. Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1958; 320 pp.; 870 fr.

BARATZ (Joseph) : *Mon village en Israël*. Éd. Plon, Paris, 1957; 208 pp.; 540 fr.

BARON (S. W.) : *Histoire d'Israël*. Vie sociale et religieuse. Tomes I et II. Coll. « Sources d'Israël ». P.U.F., Paris, 1956, 1957; 592 et 1.320 pp.; 1.600 et 2.000 fr.

BARRAT (Denise et Robert) : *Charles de Foucauld et la fraternité*. Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 100 images, 192 pp.; 390 fr.

BERGER (Marcel) : *La voyance m'a appris*. Préface de Raymond ABELLIO. Coll. « Expériences spirituelles ». Aubier-Éd. Montaigne, Paris, 1958; 224 pp.; 690 fr.

CASERTA (Nello) : *Il Dottore delle genti*. Ed. Ita, Rome, 1958; 372 pp.

CASSIN (Elena) : *San Nicandro*. Histoire d'une conversion. Plon, Paris, 1957; 258 pp.; 900 fr.

CATARIVAS (David) : *Israël*. Coll. « Petite planète ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 100 images, 192 pp.; 390 fr.

Catéchisme biblique. Traduction de Katholischer Katechismus der Bistümer Deutschlands. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 402 pp.; 900 fr.

Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain. Encyclopédie dirigée par G. JACQUEMET. Fasc. 19. Letouzey et Ané, Paris, 1958; 767 pp.; 1.600 fr.

CAZENEUVE (Jean) : *Les rites et la condition humaine*. Coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine ». P.U.F., Paris, 1958; 500 pp.; 1.500 fr.

CERFAUX (L.) et TONDRIAU (J.) : *Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine*. Un concurrent du christianisme. Coll. « Bibliothèque de théologie », série 3, vol. V. Desclée et Cie, Tournai-Paris, 1957; 536 pp.

CHOURAQUI (André) : *Histoire du Judaïsme*. Coll. « Que sais-je ? ». P.U.F., Paris, 1957; 128 pp.

CHOURAQUI (André) : *Les Psaumes*. Coll. « Sources d'Israël ». P.U.F., Paris, 1956; 352 pp.; 900 fr.

DELLAERT (Dr R.) et CARP (Dr E.A.D.E.) : *Nouvelles orientations de la psychiatrie infantile*. Traduit du néerlandais par H. LUYCKX. Coll. « Animus et Anima ». Éd. E. Vitte, Lyon-Paris, 1958; 192 pp.

Dictionnaire de spiritualité. Ascétique et mystique. Doctrine et histoire. Fasc. 24. Beauchesne, Paris, 1957.

Dix ans après la chute de Hitler (1945-1955). Sous la rédaction de J.-M. MACHOVER. Préface de René CASSIN. Éd. du Centre, Paris, 1957; 308 pp.

DO-DINH (Pierre) : *Confucius et l'humanisme chinois*. Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 100 images, 192 pp.; 390 fr.

DOELGER (F. J.) : *Lumen Christi*. Traduction de Marc ZEMB. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 122 pp.; 570 fr.

DRIJVERS (P., O.C.S.O.) : *Les Psaumes.* Genres littéraires et thèmes doctrinaux. Coll. « Lectio Divina », 21. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 228 pp.; 690 fr.

DURAND (Suzanne-Marie) : *Canadiens, mes amis.* Éd. du Pélican, Québec, 1957; 142 pp.

Engagement temporel (L'). Document de la Commission épiscopale du Monde ouvrier. Préface de S. Exc. Mgr GUERRY. Coll. « Exigences chrétiennes », 2. A.C.O., 29, place du Marché-Saint-Honoré, Paris-Ier; 64 pp.; 150 fr.

ERCEVILLE (S.-M. d') : *Lourdes. Ses miracles, son histoire, son message.* Éd. Spes, Paris, 1958; 192 pp.; 420 fr.

Évangile de Jean (L'). Ouvrage collectif. Coll. « Recherches bibliques ». Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1958; 260 pp.; 1.800 fr.

FARGUES (Marie) : *Histoire Sainte.* Tome II : *Jésus-Christ.* Coll. « La lecture sacrée ». Maison Mame, Tours-Paris, 1957; 356 pp., 12 photos en couleur; 660 fr.

FIELD (Mary) : *Cinéma pour enfants.* L'expérience britannique. Traduction G. SALACHAS. Coll. « 7e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 228 pp.; 780 fr.

HARREL-COURTÈS (Henry) : *Voyage en Grèce.* Journal de bord. Mercure de France, Paris, 1958; 104 pp.

HECKENROTH (J.) : *Le livre de la transparence.* Cours polycopié. 184 pp.; 1.200 fr.

HEDUIT (J.) : *Catherine de Francheville.* Sa vie, son œuvre : la retraite de Vannes. Préface du R. P. G. THÉRY. Vannes (5, place Joseph-Le Brix), 1958; 316 pp.; 850 fr.

HOCQUART (Jean-Victor) : *Mozart.* Coll. « Solfège ». Éd. du Seuil, Paris, 1958; 192 pp.; 390 fr.

HUBEAUX (P.) : *Méditations d'un prêtre.* Coll. « Ami du Clergé ». Langres (2-4, rue Claude-Gillot), 1957; 136 pp.; 200 fr.

Itinéraire de Henri Perrin, prêtre ouvrier (1914-1954). Présenté par ses amis. Éd. du Seuil, Paris, 1958; 384 pp.

JOURNET (Charles) : *Théologie de l'Église.* Coll. « Textes et études théologiques ». Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1958; 450 pp.; 1.800 fr.

LALOUP (Jean) : *Bible et classicisme.* Éd. Casterman, Paris, 1958; 296 pp.; 750 fr.

LEKEUX (Martial) : *L'art de prier.* Lethielleux, édit., Paris, 1958; 292 pp.

LOEHR (Aemiliana) : *Les mystères de la Pâque.* Éd. du Cerf, Paris, 1958; 272 pp.; 810 fr.

LYONNET (Stanislas) : *De peccato et redemptione.* Tome I : *De notione peccati.* Coll. « Theologia Biblica Novi Testamenti ». E Pontifica Instituto Biblico, Romae, 1957; 92 pp.

Manuel du catéchisme biblique. Tome I : *Dieu et notre rédemption.* Ire partie : qu. 1-21. Traduction de Handbuch zum Katholichen Katechismus. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 348 pp.; 1.200 fr.

MOLLAT (Félix, S.J.) : *Maître, où habitez-vous?* Une retraite avec saint Ignace de Loyola. Préface de H. HOLSTEIN. Coll. « La vie intérieure ». Aubier, Éd. Montaigne, Paris, 1958; 384 pp.

MONTHERLANT (Henry de) : *La ville dont le prince est un enfant.* Édition refondue, textes remaniés. 3 actes. Gallimard, Paris, 1958; 650 fr.

Mystère de Lourdes (Le). Textes recueillis par Dom René-Jean HESBERT et Dom Émile BERTAUD. Éd. Alsatia, Paris, 1958; 240 pp., 9 photos.

PANNEEL (Henry) : *Les Fioretti du curé d'Ars.* La Bonne Presse, Paris, 1958; 224 pp.

PHILIPPE (M.-D.) : *Mystère de miséricorde.* Tome I : *L'Immaculée Conception.* Éd. Saint-Paul, Fribourg, 1958; 56 pp.

POINSENET (M.-D.) : *De l'anxiété à la sainteté. Louise de Marillac.* Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1958; 272 pp.; 500 fr.

POULET (Dom Charles) : *Histoire du christianisme.* Époque contemporaine, publiée par J. SECHER. Fasc. 35 et 36. Éd. Beauchesne, Paris, 1957.

RENÉ-JOSEPH (Sœur) : *Le Nil et ses horizons.* Préface de M. le Chanoine DRIOTON. Éd. Alsatia, Paris, 1958; 248 pp.

SAINSAULIEU (Jean) : *La Messe vue de la nef.* Éd. du Seuil, Paris, 1958; 160 pp.

SALIÈGE (cardinal) : *Voilà ta mère.* Pages mariales recueillies et présentées par S. Exc. Mgr GARRONE. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1958; 128 pp.; 400 fr.

SAUVAGE (Micheline) : *Socrate et la conscience de l'homme.* Coll. « Maîtres spirituels ». Éd. du Seuil, Paris, 1957; 192 pp., 100 images; 390 fr.

SEROUYA (Henri) : *La Kabbale.* Ses origines, sa psychologie mystique, sa métaphysique. Nouvelle édition revue et augmentée. Éd. Bernard Grasset, Paris, 1957; 536 pp.; 1.260 fr.

SIMON (Boris) : *Abbé Pierre und die Lumpensammler von Emmaus.* Verlag Herder, Freiburg, 1958; 198 pp.

SIMON (Pierre-Henri) : *La littérature du péché et de la grâce.* Coll. « Je sais — Je crois ». A Fayard, Paris, 1958; 128 pp.; 300 fr.

SOUBIGOU (Mgr Louis) : *La Croix au cœur de notre vie.* Méditations sur les stations du chemin de la Croix. Lethielleux, édit., Paris, 1958; 32 pp.

SOUBIGOU (Mgr Louis) : *Saint Paul, guide de pensée et de vie.* Lethielleux, édit., Paris, 1958; 176 pp.

STEVENSON (J.) : *A New Eusebius.* Documents illustrative of the history of the Church to A.D., 337; S.P.C.K., Londres, 1957; 428 pp.; 21 s.

Structure et liberté. Coll. « Études carmélitaines ». Desclée de Brouwer, Paris-Bruges, 1958; 300 pp.; 1.800 fr.

THÉRÈSE D'AVILA (sainte) : *Le chemin de la perfection. Le château de l'âme. Lettres sur ses visions et ses apparitions.* Textes choisis et présentés par Pierre CROIDYS. Coll. « Les écrits des saints ». Éd. du Soleil Levant, Namur, 1958; 192 pp.; 51 fr. belges.

THEROUARD (Georges) : *Gethsémani.* A l'art catholique (6, place Saint-Sulpice), Paris, 1958; 32 pp.

TREMEAU (M.) : *Le Rosaire.* Sa richesse doctrinale et spirituelle. Coll. « Ami du Clergé », Langres (2-4, rue Claude-Gillot), 1958; 64 pp.; 120 fr.

TRESMONTANT (Claude) : *La doctrine morale des prophètes d'Israël.* Éd. du Seuil, Paris, 1958; 199 pp.; 600 fr.

VEREECKE (Louis) : *Conscience morale et loi humaine, selon Gabriel Vazquez, S. J.* Coll. « Bibliothèque de théologie ». Desclée et Cie, Paris-Tournai, 1958; 166 pp.

Vita contemplativa nelle Congregazione della Passione (La). Préface du P. Raimondo SPIAZZI, O.P. Coll. « Studi e testi passionisti », 4. Ed. Eco, Teramo, 1958; 368 pp.

WATKIN (E. I.) : *Roman Catholicism in England.* From the Reformation to 1950. Oxford University Press, Londres, 1957; 244 pp.; 7 s. 6 d.

WINKLER (Paul) : *Les sources mystiques des concepts moraux de l'Occident.* Éd. Trévise, Paris, 1957; 96 pp.; 360 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1958. — Impr., n° 1753.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

LA VIE DE PRIÈRE (*suite*)

— La lumière dans les ténèbres, p. 562 (L. B.). — Br. Roger, So easy to love, p. 562 (F. L.). — Russische Mystik, p. 563 (I. Goia). — Mgr Richaud, L'ascèse chrétienne, p. 563 (M.-L. T.). — G. Salet, Plus près de Dieu, p. 563 (P. Franceschini). — J. Subtil, La prière de la religieuse en service, p. 564 (M.-L. T.).

PROBLÈMES D'APOSTOLAT

V. Schnurr, Seelsorge in einer neuen Welt, p. 564 (R.-L. Oechslin). — L.-J. Lebret, La France en transition, p. 565 (F. L.). — J. Leclercq, Vivre chrétiennement notre temps, p. 565 (M.-L. T.). — P. Mazzolari, La Parrocchia, p. 566 (P. F.). — B. Just, Le portefaix de Dieu, p. 566 (M.-L. T.). — J. Delesalle, Cet étrange secret, p. 566 (R.-L. Oechslin). — C. E. M. Darling, Highways, Hedges and Factories, p. 567 (F. L.). — G. K. Clark, The Kingdom of Free Men, p. 567 (H. Bernard-Maître). — L'Apostolato dei Laici. Bibliografica sistematica, p. 568 (H. B.-M.).

FIGURES CHRÉTIENNES

H. Leclercq, Mabillon, p. 568 (P. Antin). — L. Leseine, Femme chrétienne, p. 569 (F. L.). — P. Nord, Le P. de Foucauld, Français d'Afrique, p. 569 (M.-L. T.). — M.-M. Auboy, Le plus grand amour, p. 570 (M.-L. T.). — E. Schneider, Sainte Marguerite de Cortone, p. 570 (R.-L. O.). — Le Bienheureux Richard de Sainte-Anne, martyr au Japon, p. 570 (A. R.). — R. Claude, Frassati parmi nous, p. 570 (M.-L. T.). — R. Legaré, Deux âmes séraphiques, le bon Frère Didace et le bon Père Frédéric, p. 570 (M.-L. T.). — R. Barbeau, Un prophète luciférien, Léon Bloy, p. 571 (M.-L. Triquet).

LITTÉRATURE PROTESTANTE

J. Bosc, L'office royal du Seigneur Jésus-Christ, p. 571 (L.-M. Dewailly). — A.-M. Schmidt, Jean Calvin et la tradition calvinienne, p. 572 (G. Lafon). — H. Kung, Rechtfertigung, p. 573 (R.-L. Oechslin). — E. Kinder, Tradition und Glaube, — H. Bacht, H. Fries, R. J. Geiselmann, Die mündliche Uberlieferung, p. 574 (F. Refoulé). — J. Calvin, L'institution chrétienne, p. 574 (F. Refoulé).

DIVERS

P. de Latil, Il faut tuer les robots, p. 575 (M. Oraison). — L. Leprince-Ringuet, Des atomes et des hommes, p. 575 (F. Lepargneur). — C. de Neubourg, Fantômes et maisons hantées, p. 576 (M. Oraison). — Catalogue sélectif de disques microsillons, p. 576 (F. L.). — D. Krein, Une femme en blanc, p. 576 (M.-L. T.). — Catholicisme hier, aujourd'hui, demain, p. 577 (I.-M. D.). — H. Bergson, Écrits et paroles, p. 577 (F. L.). — R. de Saint-Chamas, Amour, famille, christianisme, p. 578 (R. M.). — L. Réau, Iconographie de l'art chrétien, tome II, p. 578 (L. Lefrançois-Pillion). — Ch. Parra, Les ailes qui prient, p. 579 (M.-L. T.). — J. Berthelemy, Structure et dimensions de la liberté, p. 579 (G. Lafon). — Kao Chung Ju, Le Mouvement intellectuel en Chine et son rôle dans la révolution chinoise, p. 579 (I.-H. Dalmais). — Ph. Mason, Christianity and Race, p. 580 (S. M.-N.). — Y. Bougé, Mon cœur et vos soucis, p. 580 (M.-L. T.). — O. Englebert, Le dernier des Conquistadors, Junipero Serra, p. 581 (M.-L. T.). — A.-D. Tolédano, Une Église du silence en Angleterre sous Élizabeth Ire, p. 581 (M.-L. T.). — La présence d'autrui, p. 581 (F. L.).

LITTÉRATURES CHRÉTIENNES

Collection dirigée par

Adalbert HAMMAN o. f. m.

ICTUS illustre et livre au grand public, dans leur intégralité, des écrits peu connus, introuvables et épars. Œuvres littéraires souvent admirables, témoins authentiques et irrécusables de l'insertion du christianisme dans la vie du monde, ces ouvrages restituent au présent, par le document et l'image, le journal d'une Église en marche, des Pères apostoliques à nos jours.

ICTUS

Quand les chrétiens naissent avec l'Église...

Voici enfin les textes intégraux de ces œuvres admirables témoins vivants et irrécusables d'une histoire...

3. *LA PHILOSOPHIE* PASSE AU CHRIST

L'œuvre de Justin : Apologie I et II - Dialogue avec Tryphon.

Le message du Christ rencontre ici la pensée des philosophes et celle de Platon particulièrement. La Sagesse humaine s'enrichit de la charité et de la foi. Un monde nouveau triomphe de son expression.

Déjà paru :

1. *NAISSANCE* DES LETTRES CHRÉTIENNES

Odes de Salomon — Lettre de Barnabé — Symbole des apôtres — Didaché — Pasteur d'Hermas.

15e mille

2. *L'EMPIRE* ET LA CROIX

Ignace d'Antioche — Clément de Rome — Polycarpe de Smyrne — Évangile et Actes de Pierre — Protévangile de Jacques — Pline, etc.

15e mille

Éditions de PARIS, 20 av. Rapp (7e)